



Joël Cerutti

Tu m'en diras tant!

Chroniques et articles

Préface de Patrick Nordmann

30 ans que ça dure...

«PJI Editions»

«C'est Joël ! C'est Joël ! C'est Joël !»

Petit chant plein de grâce à lui

Préface de Patrick Nordmann



« Les paroles s'envolent, les écrits restent », disaient déjà les Anciens. Pour les journalistes, créateurs, saltimbanques du quotidien comme nous, rien n'est plus faux !

Ils ne font que disparaître, les mots. À peine les a-t-on écrits, à peine sont-ils sortis de presse, à peine ont-ils atteint un lecteur et voilà déjà qu'ils ont disparu dans les limbes du lendemain.

On fait un putain de métier, nous autres ! A chaque jour suffit sa peine et la nôtre ne fait que recommencer à zéro. À chaque jour que les dieux font sur cette Terre.

Le Joël et moi, on se connaît depuis longtemps. Comme tous ceux que l'on connaît dans ce milieu si souvent neurasthénique, si souvent hystérique et si souvent solitaire. On n'a pas toujours fait que du journalisme, mais quand on en a fait, c'était toujours au plus près de la vérité que nous pouvions découvrir et au mépris de toutes les pressions des « bien-pensants » des Rédactions. Ce qui - à lui comme à moi - nous a coûté très cher... c'est-à-dire que cela nous a rendus très pauvres.

C'est pas qu'on s'en foute, mais c'est la vie. Et si nous espérons, en créant PJ Investigations, gagner quelques ronds en vendant nos enquêtes à une presse avide de vrais scoops, on a vite déchanté.

Les médias, de nos jours, se foutent pas bien mal de la véritable information. Pourvu que rien ne bouge et que ces cons de lecteurs avalent à la louche des infos dont l'unique principe est qu'elles soient sans importance.

Joël Cerutti a créé notre site de ses blanches mains et de ses nuits tout aussi blanches. Moi, je n'y connais rien, (l'âge sans doute), mais j'ai pu faire connaissance avec un véritable journaliste qui restera dans l'histoire la plus profonde dans ce pays. Un journaliste, un vrai, un homme curieux de tout et respectueux de tout ce qu'il nous fait découvrir.

On a sorti des scandales que la grande presse n'a jamais repris que contrainte et forcée. (Et encore !)

On a braqué nos PROJOS sur des centaines de gens et de créations admirables qui ne sont pas assez bling bling pour avoir l'honneur de ceux qui croient détenir le pouvoir politico-médiatique.

On se marre bien, en fait. Même si parfois, on rêverait d'être vraiment entendus de tous.

On fait ce qu'on peut et Joël en fait beaucoup. Gloire aux vrais hommes. Je t'aime, mon vieux !



Photos prises à l'Auberge du Theusseret en juillet 2014 durant l'écriture, avec Vincent Kohler, du spectacle sur Mars. Il y a une critique un peu plus loin dans ce livre...

Cela a commencé comme ça...

17 novembre 2016



Le 17 novembre 1986, je n'en menais pas large. Je croyais savoir écrire. Après tout, cela faisait dix ans que, à titre amateur, je réalisais des revues, les mettais en page, les reliais, les envoyais. L'imprimerie, la presse, l'odeur de l'encre, cela me connaissait, c'était une passion. Je savais même faire des plaques offset, Moâ, Madame, Mōssieur ! J'étais comme qui dirait boursoufflé d'une pseudo-expérience. Et pis j'étais d'un fortiche en disserte ! Tu me mettais un sujet à ronger, je l'attaquais à l'os dans les deux secondes, noircissant les pages d'un mouvement de poignet expert.

Le 17 novembre 1986, je me suis pris une baffe. « Tu ne sais pas écrire pour un canard, mon petit poulet », me serais-je dit, si je n'étais pas arrivé bouffi d'orgueil comme un dindon atteint d'aérophagie.

Durant ces heures de souffrance, ma plume a perdu de sa superbe. La réalité remettait mes ambitions à une place plus modeste. Pan dans la gueule du paon ! Devant un antique ordinateur – un Scribe, machine d'une quinzaine de kilos aussi massive qu'une IBM à boule, qui bourdonnait sourde-

ment – je séchais, je peinais, je doutais. On m’avait montré comment l’allumer la machine – avec la pointe d’un crayon qui appuyait sur un bouton dur à la détente. Moi, je restais éteint. Je suivais l’évolution de mon texte péclotant, sur un miroir large de dix centimètres. Les caractères clignotaient en blanc sur fond noir, rien de tel pour s’écorcher les yeux. Malgré une minutieuse préparation (j’avais déjà écrit le texte au brouillon chez moi), rien ne venait comme cela devait. Vers 16 heures, la rédaction centrale du *Nouvelliste*, à Sion, s’impatia. La conférence de presse avait eu lieu à 11 heures, il arrivait ce texte, oui, ou quoi ? Essoré, j’ai fini par accoucher sans péridurale d’un papier chiffonné qui devait ressembler vaguement à quelque chose avec des sujets, des verbes et un peu de compléments.

Le lendemain, 18 novembre 1986, la fierté de voir publier mon premier article dans un vrai quotidien fut tempérée par les critiques de la cheffe journaliste sierroise. Sur mon bureau, je trouvai le journal ouvert à la page concernée. Ma supérieure avait entouré au stylo rouge ce qu’elle estimait être des erreurs. Comme à l’école.

Lorsque je relis – trente ans plus tard – la « chose », je ne peux pas lui donner tort sur toutes mes lignes. Elle manquait, certes, de subtilité, la pédagogie n’ayant jamais été son fort, à cette fantasque dame !

J’ai pu commencer à trouver mes vraies marques dans ce métier dès que j’ai été transféré vers une autre rédaction, avec un responsable un peu moins hystérique et plus confiant.

J’y ai compris ce qu’impliquait d’être un localier, nanti d’un réseau, affrontant les susceptibilités du cru, proposant au moins quatre sujets par jour.

La rédaction en chef avait vite remarqué que j’adorais un exercice : celui du billet humeur. Avec la contrainte de ne pas trop dépasser les 1 530 signes. J’avais toujours un thème, un truc qui m’inspirait. À chaque proposition – et parfois quand un collègue déclarait forfait – je m’y collais avec jubilation. Trop heureux de me frotter à des sujets bannis dans les pages locales. Il suffit de regarder autour de soi, cela sort en un claquement de doigt.

En ce début 2016, je me suis connecté avec mon quotidien, sans voiture mais avec beaucoup de rails.

Vois plutôt !

1. Les chroniques

Les quais de gare et la nature humaine

8 février 2016



Depuis quelques mois, j'emprunte funi, bus et autres trains. Je me suis dit qu'il y avait matière à chronique. Voici FUNI WOR(L)D, une façon comme une autre d'amortir son Abonnement Général... et d'observer comment les usagers occupent les wagons. Sujet de notre premier texte.

Sur les quais de gare, on apprend énormément de choses concernant la Nature Humaine. Parfaitement ! Surtout sur son côté grégaire un poil lobotomisé. J'exagère ? Non, c'est du vécu au quotidien. Qui mérite explications.

Au moment de l'embarquement, les usagers se pressent toujours dans les MEMES wagons. Ceux du centre. Ils ne poussent surtout pas la curiosité plus loin. En files impatientes,

ils engrossent les compartiments, se ruent comment des brutes pour dénicher le Graal d'une place assise. Alors que tout devant, les sièges libres ne manquent parfois pas. Vous en déduisez les mêmes choses que moi, au niveau du symbole ? Le bipède suit les autres, il se positionne là où il se sent rassuré, il n'essaie pas d'explorer d'autres espaces. Il préfère la bétailière à plus de liberté. Il se dit qu'il ne sert à rien de bouger. Pourquoi parcourir quelques centaines de mètres ? La Zone de Confort, c'est le milieu du quai, là où les passages sous voies les ont aiguillés. Inutile de réfléchir, de tenter le coup, de réaliser quelque effort ! L'union fait la farce compacte. On se presse ensemble. Comme les autres, comme un seul homme, comme une seule femme, des transports plus qu'en commun.

Parfois, dans le haut-parleur, un contrôleur charitable suggère de se DEPLACER du centre vers les wagons de tête. Si certains seraient tentés de suivre les conseils, ils n'arrivent pas forcément à bouger sans l'aide d'une tronçonneuse. Moutons, les voilà déjà tombés du haut de la falaise. Même survivants, ils ne peuvent bouger, coincés sous les corps des autres.

Ces réflexes s'amorcent sur les quais de gare et le reste suit. D'autres observateurs pourraient l'appliquer à tous les mouvements de masse de notre pov' monde.

Aaaahh, cela n'en a pas l'air mais, devant les trains, on comprend tout de ce qui empêche de sortir des rails, d'emprunter un autre aiguillage. Dans les écoles, on devrait apprendre à se rapprocher des locomotives. Moi, je dis...

PS : Ce raisonnement s'applique aussi aux wagons de queue. Là, ça serait l'attraction du radiateur.

Note: durant plusieurs mois, tous les jours, j'ai photographié avec un mon iPhone mon parcours en funi. Un cliché - via un internaute - a même participé à un concours où il a fini dans les dix premiers, je crois. Je vous le mets en pleine page et sans trucage. Les trucs bizarres viennent de la pluie sur la vitre...



Debout les damnés du chemin de fer

9 février 2016

Quand la façon d'annoncer l'arrivée des trains en gare trahit les classes sociales ! Tu ne l'avais pas remarqué ? Pourtant, il suffit de se décrasser les tympans sur un quai de gare. Et tu comprends tout !

Tes oreilles entendent comme les miennes, ô camarades lecteurs. As-tu remarqué que l'annonce des trains reposait sur des disparités sociales ? Tu fronces les sourcils velus ou épi-lés ? Tu te dis que l'auteur – soit moi-même en personne – déconne ? Je ne te permets pas cette familiarité!

Tends juste les ouïes, concentre-toi sur les décibels, les volumes, écoute un brin.

Un train INTERREGIO, les haut-parleurs, sur le quai de gare, te l'annoncent TOUJOURS. Incontournable, son arrivée en gare... Indispensable, son arrêt. Sa composition se



met à poil, tu sais où se situent les premières ou deuxième classes, où elles stoppent leur course. L'INTERREGIO relie les grandes villes de Suisse romande. S'y mélangent ceux qui bossent dans la vie active. Les vrais de vrais de notre monde laborieux. Ceux qui savent que l'autoroute, les quatre roues, pour se pointer aux heures requises dans les agglomérations urbaines, cela relève du doux fantasme. Rien de tel que le transport en commun pour être singulier dans l'exactitude.

Par contre, à l'opposé, le REGIO, lui, arrive en catimini. On ne sait que pouic que dalle de ses premières ou secondes classes. Il s'excuserait presque d'exister dans les horaires. Tu colles une mine dubitative sur ton faciès ? Tu pincas la bouche en cœur pétri par le doute ? Ecoute-moi ! Ecoute mieux ce qui t'entoure !

Tu peux pousser ton sonotone à fond les basses, aucune voix électronique pré enregistrée ne daigne signaler le proche arrêt d'un REGIO en gare. RIEN. Des nêfles sonores. Seul le silence le précède.

Pourtant, le REGIO circule à une cadence plus intense que l'INTERREGIO. Chaque trente minutes, en gros. Cette assiduité du rail ne reçoit aucune récompense des CFF. Le train déboule sur les quais dans une indifférence presque injurieuse.

Car le REGIO, lui, relie toutes les pissotières de ton canton. Si tu te plantes au bout du quai, tu risquerais de le rater tant il se montre discret. Boycotté des annonces, il remplit caché son humble mission. Car le REGIO, lui, relie toutes les pissotières de ton canton. Il s'arrête PARTOUT. Au plus petit bled de la carte, il freine. Y montent celles et ceux qui, privés de volant, décident de miser sur lui pour relier un point A à un autre du genre B.

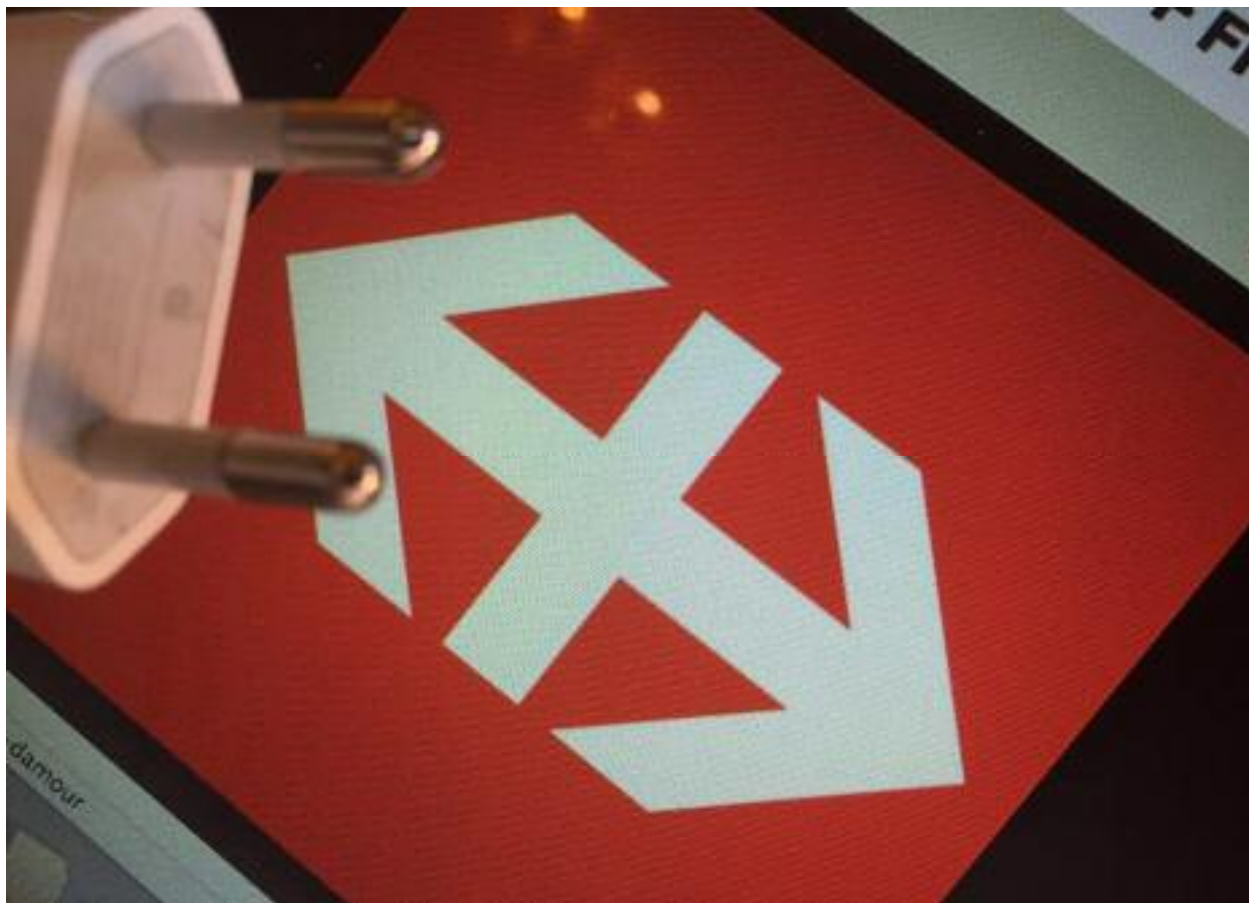
Y voyage une autre couche de la population. Des sans grades au profil plus « bas ». Les rares fois où le REGIO hérite des honneurs d'une annonce, c'est quand il faillit à sa mission d'exactitude. Il a rencontré des déboires techniques, le personnel technique a oublié de venir... Etre pauvre, ignoré des grands, t'offre une maturité certaine.

Le REGIO avance sans esbrouffe. Les trois quarts du temps,

il exige de la discipline au niveau des billets. Dans l'INTER-REGIO, tu exhibes ton titre de transport à tous le coups. Côté REGIO, les contrôles se montrent aussi parcimonieux que les annonces en gare. Ton voyage repose sur la confiance. Comme si les nantis de l'INTERREGIO, eux, se montraient plus susceptibles de frauder. Mais si ! Voyager dans un convoi prolétaire, comme le REGIO, te responsabilise. Etre pauvre, ignoré des grands, t'offre une maturité certaine. Tu as conscience de ta vraie valeur. Loin des yeux officiels, proche du cœur de ta conscience. Moi, je dis...

En prise directe avec l'apartheid des CFF

10 février 2016



Si tu veux comprendre la différence entre un wagon pour Bouseux romands et un autre destiné à la Race Supérieure de Zurich, il suffit de chercher le 220. La prise électrique en dit beaucoup sur le fédéralisme en Suisse.

Imagine. Depuis ta Suisse romande, tu achètes un album en téléchargement légal. Ton adresse IP te trahit. Message du serveur : «Nous constatons que vous habitez dans une contrée de ploucs, économiquement faibles. Vous allez payer votre produit au même prix que vos Supérieurs de Zurich ou de Berne. Mais nous DEVONS vous retirer trois titres de l'offre initiale. Il fallait mieux choisir votre région.»

Nul doute que tu vas dénoncer cette arnaque à la Fédération des Consommateurs, alerter ceux qui savent taper sur un clavier et qui écrivent dans les médias. Non, mais !

*“La Race Dominante
possède des privilèges
supérieurs aux
Rampants, fraîchement
anciens Crétins des
Alpes.”*

Pourtant, depuis des décennies, dans les transports en commun, tu vis ça au quotidien. Pour le même prix de billet, selon les cantons, tu as droit à des wagons classieux ou des voitures pourries. Un grand classique des récriminations : la qualité des voitures qui circulent du Valais romand vers l'arc lémanique. Et vice versa.

En son temps, une enquête m'avait montré que la carcasse de certains trains remonte à plusieurs décennies. L'intérieur des voitures a tenté d'évoluer avec des bonheurs plus ou moins heureux. Et des paradoxes. Regarde celui de la prise électrique. Avec le temps, les pontes des CFF se sont aperçus que même les Bouseux utilisaient des ordinateurs. Et que cela serait sympa de leur permettre un branchement électrique. Dans les wagons les plus rustiques – ceux qui sont normalement destinés aux supporters du FC Sion – sont apparues deux prises 220 pour quatre places. Le luxe ! Mais une erreur de management. Le gars qui a pris la décision de les poser a dû se faire remonter les bretelles.

L'erreur a été corrigée dans les voitures plus « récentes » – à savoir avec une sorte de revêtement dans les bleus – et qui circulent à d'autres heures moins matinales. Là, il n'y a plus RIEN pour recharger ton smartphone, ta tablette ou autre PC. Ce privilège se destine aux premières classes ! Ta batterie de seconde classe reste à plat, l'électricité se réserve à l'élite qui met le prix. Tu comprends ça, ô Inférieur Welche ? Tout change lorsque tu empruntes une ligne qui part vers la Civilisation, la si prospère Suisse allemande. Là, tu trouveras des prises électriques PARTOUT, que tu voyages en seconde ou en première. La Race Dominante possède des privilèges supérieurs aux Rampants, fraîchement anciens Crétins des Alpes. Il fallait le constater. Moi, je dis...

L'ennui croissant des wagons CFF

11 février 2016



MINIBAR QUI SE BARRE De partout, on se diversifie pour survivre. Sauf aux CFF. Là, on tient à ce que les passagers soient dans le même état d'esprit que les vaches regardant passer les trains. Dernière initiative en date: la suppression des minibars.

Quand tu rentres dans une Poste, aujourd'hui, tu te demandes si tu te trouves au bon endroit. On y vend du chocolat, des DVD, des livres, des vignettes, du matériel de bureau, des téléphones intelligents et autres tablettes. Accessoirement, on semble envoyer des lettres ou des paquets. Si tu insistes. La rentabilité oblige les buralistes à devenir des épiciers. Dans certains cas, c'est parfois l'inverse. Pas le choix.

Quand tu entres dans un train, tu sais que tu es dans un train. Il n'y a rien d'autre. Avant, dans des temps immémoriaux, un petit chariot traversait les voitures. Les gars te proposaient quelques boissons, du café, des tartes, du chocolat, des croissants, sandwiches. Dans les lignes pour Campagnards Romands (lire billet du 10 février), le minibar a disparu depuis des siècles. Et, on l'a appris depuis peu, les chariots n'existeront plus non plus chez les Nantis Au-Delà du Mur de Röstis(et hop, 300 postes à la trappe!).

Bon, il subsiste quelques wagons restaurants. Gageons que, sous prétexte d'un chiffre d'affaire décroissant, les CFF s'en débarrasseront dès que possible. Ils ont beau jurer qu'ils vont augmenter leur nombre – histoire de calmer les syndicats – on verra si la promesse tient dans la conjoncture toujours si désastreuse. Un distributeur de saloperies alimentaires à côté des toilettes évitera d'employer ces humains qui ruinent les patrons. Parions que cette idée doit germer dans l'esprit putride d'un manager pas sec derrière les lobes.

Dans le train, nul besoin de se perdre dans les futilités. Au dehors, la vache regarde passer l'INTERREGIO ou le REGIO avec la sérénité que lui apportent les lentes digestions de ses quatre estomacs. Depuis le wagon, l'usager observe la vache qui est dans le pré, ainsi naît son bonheur. Quoi de mieux qu'un compartiment zen?

En dehors des heures de pointe, les rétines du voyageur se gavent de paysages. Son cerveau se repaît de plats, de collines, de banlieues. Le néant imbibe le cortex cingulaire antérieur et le thalamus, l'hypnose agit. L'offre « abyssalement » vide des CFF conditionne l'apaisement. Méditons, prions, profitons de ces uniques instants creux qui dégorgent l'agenda.

On ne va pas commencer à transformer les trains suisses en lieu de vie... Cela ne va pas le bocal ?! Pourquoi vouloir y mettre des wagons avec des bibliothèques et des kiosques ? Ou imaginer, sur des longs trajets, des projections qui sortiraient le nez des iPhones, des iPad ? Nul besoin d'y organiser des cafés philos sur rail. Ne songeons même pas à des speed dating de toutes sortes!

En une heure, deux heures, trois heures, pourquoi enrichir ces opportunités ? Oubliez d'inventer une application qui permettrait d'avoir des explications sur le paysage qui défile. Cela casserait le syndrome Waterloo, celui des mornes plaines du cortex...

NON.

En ces temps de disette, le transport si commun doit le rester, commun. A fond. En plus, des fois qu'un décideur se mette à lire cette chronique, cela lui serait préjudiciable. Il émettrait des suggestions qui nuiraient à l'apathie ambiante. Investir en temps de récession ? Viré ! Je ne veux pas avoir un chômeur sur la conscience. Restons amorphes, baillons aux arrêts de gare, demeurons bien Suisses. Moi, je dis...

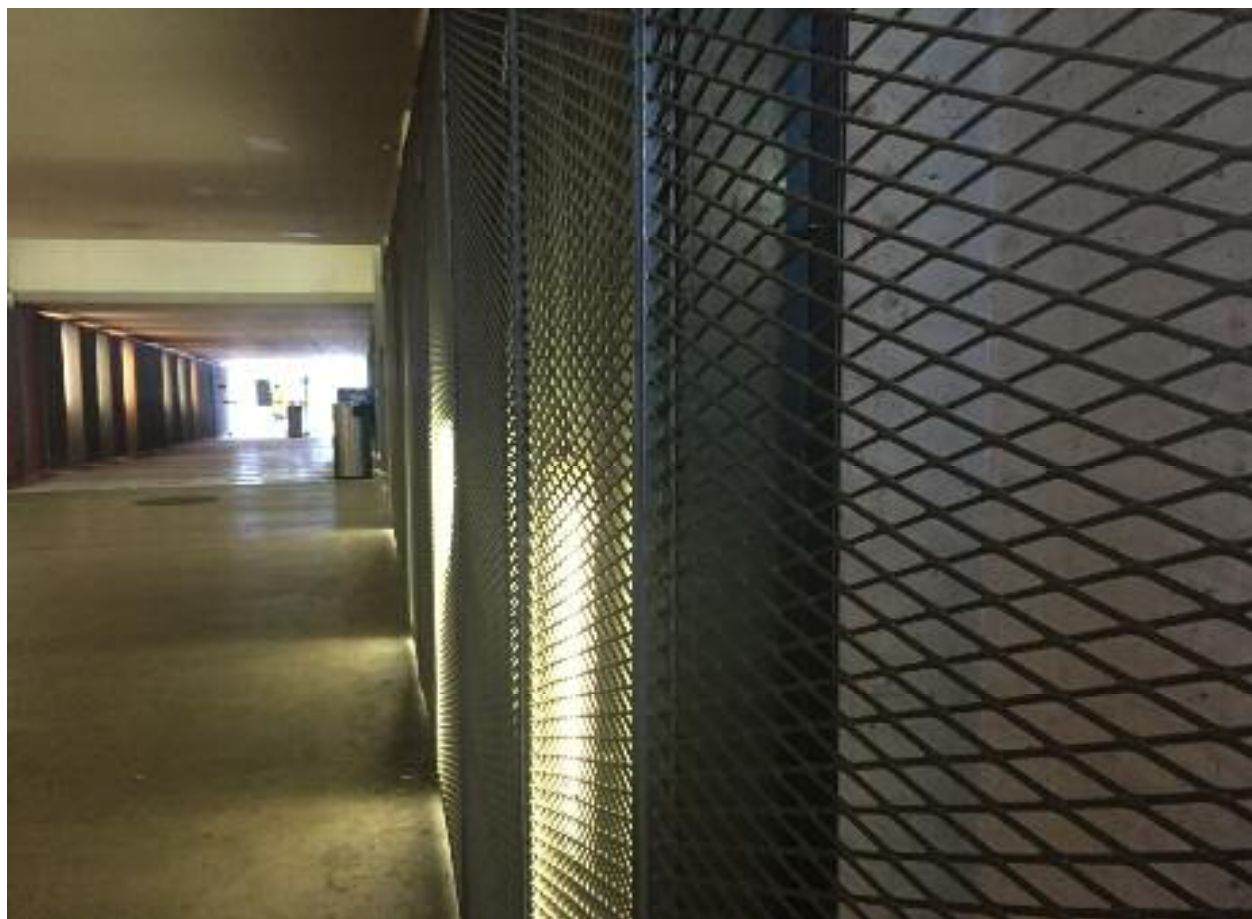
Alcatraz sans crier gare!

12 février 2016

COULOIR DE LA MORT Avant de prendre le train, le Sierrois (Valais, Suisse) connaît une pénitence quotidienne: celle de subir sa gare et ses passages sous voies. Uniques en leur genre. Alcatraz, à côté, passe pour une colonie de vacances. QUI A PERMIS CE TRUC ?

La gare de Sierre reste pour moi un sujet de perplexité quotidienne. Entre le funiculaire et le train, je subis son choc esthétique. Mes yeux n'arrivent pas à s'y habituer. Comment dire? J'ai visité Alcatraz voici quelques années. Je trouve cette mythique prison nettement plus sympathique !

Parlons déjà du bâtiment. Il assemble avec une froideur rectangulaire des briques qui, dans le temps, semblaient orange.



Depuis, les intempéries ont épluché des revêtements. La teinte passe... comme les trains. Je me rappelle de la gare précédente. Certes plus petite, désuète, enjolivée par les souvenirs MAIS porteuse d'âme. Ouaip ! La «nouvelle», comme d'autres, rappelle ces clichés léchés dans des revues spécialisées au papier glacé. L'objectif enjolive l'esthétique et gomme l'humain. Exorcisé, le bipède ! Expulsé d'un lieu où il fait tâche.

A Sierre, cela se corse avec les passages sous voies. Sur les murs, sont rivées des grilles métalliques, protégeant des néons. A côté, le couloir de la mort qui conduit les condamnés vers leurs injections létales apparaît comme plus jouasse ! Lorsque je le traverse, tous les jours, je m'attends à rencontrer un bourreau et un prêtre sur le quai. Je récite des prières, je recense mes milliers de péchés, je pourrais confesser mes fautes, toutes mes fautes, toutes mes grandes fautes. Non, je vous le jure ?! QUI a eu cette idée de grilles ? Un responsable de l'édilité, traumatisé par les graffitis des djeunes ? « Aaahhh, tu veux revenir avec ta bombe nous cochonner le béton ? Prends ça ! Essaie voir un peu, maintenant ! On fait moins le Michel Ange du spray, hein ? Hein ? » Et encore, moi, je me considère comme un autochtone ! Je CONNAIS ce qui m'attend. Mes tripes anticipent le choc.

Mettez-vous dans la peau d'un touriste... On lui a vendu Sierre comme la Cité du Soleil. Sa première impression, au sortir du train ? Il se croit dans un solarium carcéral. L'astre du jour avec une méchante éclipse de rayons. Le sourire radieux qu'il pourrait avoir, notre visiteur étranger, se prend vite une ondée glaciale.

Ok. Je sais que j'entretiens avec ma ville natale des rapports d'amour/haine parfois nimbés d'un regard acerbe. Pourtant, le coup des grilles sous-voies, je vous le jure, je vous le crache, dans toutes les gares que j'ai fréquentées depuis un demi-siècle, c'est du brutal, comme on dit chez les «Tontons flingueurs». Il fallait oser. Entre la gare chirurgicale et les corridors de pénitencier, lorsque je quitte Sierre, j'ai le sentiment d'avoir réussi une évasion. Devrais-je être reconnaissant de ce sentiment libérateur ? Des doutes m'habitent. Moi, je dis

2001, une Odyssée duraille

15 février 2016



A CHACUN SA VOIX Avec les CFF, il y a les voies et la voix. La dame qui parle dans les hauts parleur de toute la Suisse romande. Désolé, je ne m'y fais pas.

Où que tu sois en Suisse romande, où que tu sortes, où que tu embarques, elle te poursuit. PARTOUT ! Omniprésente, omnisciente, comme l'œil de Caïn dans la tombe, tel un sparadrap cloné avec du velcro issu de fibres de morpions, la VOIX se scotche à ton pavillon. Auditif. Elle, c'est la Dame Numérique qui t'annonce les trains sur les quais.

Moi ça me flanque quand même un peu beaucoup les jetons. De la plus petite gare issue des entrailles de la cambrousse jusqu'aux grandes cités urbaines, c'est toujours elle, encore elle, immanquablement elle. Toi, je ne sais pas. Mais moi ça me flanque quand même un peu beaucoup les jetons.

On dirait une amante genre «Liaison fatale» qui te poursuit des ses assiduités sonores. Avec ce côté Big Sister qui ne te lâche jamais. Les CFF – je me suis renseigné – te la présente comme «humaine».

Ouaip.

C'est une VRAIE femme, avec ses cordes vocales d'authentique bipède qui articule bien tous les mots, les lettres devant le micro. Toujours la même comédienne, hein ?! Les CFF, toujours, garantissent un contrat longue durée avec cette artiste. Cela en fait au moins une qui a des représentations toutes les minutes dans notre brave pays.

Je trouve que l'on pourrait avoir une pensée émue, une dédicace spéciale, envers son travail. Elle a enregistré des milliers de messages type, prononcé juste avec application labiale les destinations les plus reculées.

Après s'arrête l'humain et commence l'informatique.

Cela tombe dans le monstre de Frankenstein des tympans.

Entre en action, l'ordinateur qui assemble les bouts de textes pour que les informations se diffusent sur une partie du quai. J'écris «partie» car les CFF ont aussi limité les zones de diffusion. Des hauts-parleurs se condamnent au silence en bout de quai. C'est là que ma terreur naît. Même avec un léger acouphène (oreille droite), je ne suis pas sourdine au point de ne pas ouïr les micro-coupures dans les annonces. Sans tendre l'oreille, tu perçois la pièce montée, assemblée, par la grâce de la petite souris. Cela tombe dans le monstre de Frankenstein des tympans, des mots collés comme les parties de cadavres recousues les unes aux autres.

Les jours d'humeur moins crade, cela me rappelle la voix uniforme de l'ordinateur Hal dans «2001, l'Odyssée de l'Espace». Ce timbre si posé qui cache une machine psychopathe.

Oui, je sais, tu vas trouver que je m'acharne contre cette pauvre lectrice. Je ne la hais pas... Sur le fond, désolé, je n'encadre pas le principe du nivellement des différences. Lors du Paélolithique inférieur des CFF, soit voici quelques décennies, le chef de gare ou un de ses collaboratrices/teurs se chargeait des annonces. Avec des accents, des mots souvent raides et maladroits dans l'officialité, mais au moins, cela te typait un lieu, TA gare. Tu appréciais que des frères humanoïdes veillent sur tes destinées ferroviaires.

Là, depuis l'hégémonie acoustique, c'est fini. Les petites puces nivellent les imperfections et ça me gratte méchamment ma fibre sociale. Moi, je dis...

Un peu de pub au passage



Tu ne crois quand même pas, grand naïf, que je t'offre un livre gratos sans y mettre de l'autopromotion? Voici le petit dernier - dont je te parle un peu plus loin - qui porte la cause du don d'organe. C'est édité chez *Slatkine*, cela se déniche dans toutes les librairies de Suisse romande, sur internet, et les droits d'auteur vont à la Fondation Pro Transplant. Alors?

Après l'Apocalypse, les distributeurs...

16 février 2014



RELIQUES AUTOMATIQUES Que penseront les archéologues suisses du futur lorsqu'ils découvriront un distributeur Selecta proche d'un quai de gare fossilisé? Ils se perdront en interrogations face à des éléments plus que contradictoires. Eh oui ! Un Funi Wor(l) apocalyptique...

Après notre prochaine Apocalypse avec déluge de radiations au menu, tu te mets dans la peau d'un archéologue du futur. Que pourra-t-il déduire de notre civilisation en exhumant un distributeur ? Comme ceux qui se pressent autour des quais de gare CFF ?

En fonction de ce qui subsiste – mais faisons confiance aux agents conservateurs – il pensera que les humains du XXI^e siècle ont bouffé comme des porcs. Sur les premières rangées du distributeur, il découvrira diverses sortes de chips, de chocolats avec option tartelettes synthétiques. Il pourrait penser que l'humanité se découpait en catégories sédentaires et d'autres

mobiles, avalant des saloperies identiques, toutes collées devant des écrans.

En recoupant avec d'autres sources d'informations, il en déduira que l'usager qui prenait le train adoptait le même régime que celui qui zonait devant la télé. Il pourrait penser que notre monde se découpait en catégories sédentaires et d'autres mobiles, avalant des saloperies identiques, toutes collées devant des écrans.

Une hypothèse de travail comme une autre.

Puis, il analysera les rayons suivants. Ceux des boissons. Là, une admiration profonde s'inscrira dans l'étude de notre archéologue. Les chimistes l'épaulant dans ses fouilles resteront profondément consternés devant la profusion de produits chimiques divers pressés à l'intérieur des divers liquides. Des trucs inimaginables qui, au XXXXXVVVVIIIe 100% Nature, feraient crever un être non immunisé à la première gorgée.

Avec des espérances de vie entre 80 et 90 ans, ben chapeau, les Chouquettes et les Totos du XXIe siècle, vous étiez des rudes ! Les canettes de pure taurine, les concentrés de coke, des émulsifiants ou exhausteurs divers, des saloperies chimiques plus référencées... Tout ça dans un palais, une gorge, un gosier ! Avec des espérances de vie entre 80 et 90 ans ? Ben, chapeau, les Chouquettes et les Totos (1) du XXIe siècle, vous étiez des rudes ! Des Résistants ! Des Immunisés Totaux !

Une fois le liquide et le solide alimentaires passés au scanner, l'étude du distributeur entrera dans le champ des perplexités. L'équipe autour de l'archéologue – avec le temps et les budgets, il aura obtenu plus d'aides – ne comprendra rien.

Après avoir éliminées des usages vestimentaires, les chercheurs découvriront la fonction de retenue autour des spermatozoïdes.

Elle mettra peut-être un peu de temps à comprendre l'usage des préservatifs. (Avec les radiations et les évolutions génétiques, les moyens de reproductions passeront par de chaste pistil et étamine.) Après avoir éliminées des usages vestimentaires, les chercheurs découvriront la fonction de retenue autour des spermatozoïdes. En clair, autour des gares, l'espèce ne

devait pas se reproduire. Sans doute des superstitions religieuses ou des notions rituelles. L'abîme d'incompréhension se creusera avec ce qu'ils débusqueront à côté des capotes, toujours dans le distributeur. Quatre programmes d'investigations plus tard, ils mettront la main sur le jackpot : il s'agit de tests de grossesse, ressemblant comme deux gouttes de semence à des thermomètres.

Comment comprendre TOUTES ces choses? Plus que tordu dans le bizarre, ce XXI^e siècle !

Que penser? Que déduire? Que la civilisation d'alors ne nourrissait de ses contradictions?

Bourré de paradoxes! Dans le même engin, des accessoires pour empêcher toute descendance. Et, à quelques millimètres, un autre qui indique si – oui ou non – la maternité devient envisageable. Que penser? Que déduire? Que la civilisation d'alors ne nourrissait de ses contradictions?

Les radiations, à part mettre les trains en retard, elles ont du bon.

D'autres chercheurs du XXXXXVVVVIII^e mettront à jour des banques de données numériques fossilisées. Par bribes d'internet, ils verront que l'humain, du moins certains, se souciaient de leur qualité de vie et d'alimentation. Avec des sortes de médailles bio, des labels couronnant l'artisanat qualitatif. Un mouvement de civilisation essayant d'arrêter l'hara-kiri de l'époque. Les équipes y perdront leurs latins. Comment d'un côté prôner le pur et de l'autre bourrer le distributeur de machins que même un extra-terrestre de la Beltégueuse Inférieure ne voudrait pas au petit-déjeuner ?

Elles resteront dubitatives, nos sphères de scientifiques, pensant au fond d'elles-mêmes, sans oser le formuler de but en blanc, que l'Apocalypse avait du bon pour éradiquer les contradictions. Une bonne guerre nucléaire et on repart sur des bases pures. Saines! Les radiations, à part mettre les trains en retard, elles ont du bon. Moi, je dis !

(1) Allusion à un classique de la science-fiction que je vous mets au défi de découvrir.

Le Rubicon des CFF

17 février 2016

WAGONS ET FIER DE L'ETRE Quand on accélère les cadences en diminuant le personnel, les CFF gèrent ce qu'ils peuvent avec ce qu'ils ont. La base assure, la tête nie les problèmes. Souvenirs d'une enquête de 2009.

Bloquée, coincée, grippée, souvent, dans le train CFF, tu te retrouves face à une porte qui ne fonctionne pas. Une étiquette t'indique son «hors d'usage». Normal. Avant Rail 2000, les wagons s'offraient le luxe d'être bichonnés, chouchoutés durant un jour. En 2009, le personnel cavalait, chrono en main, durant trois heures pour que cela puisse être vaguement opérationnel. A chaque fois que je vois ce panneau «hors d'usage», le souvenir d'un visage rubicond me remonte en mémoire. Je te raconte.

Je me remémore des gars de terrain qui avaient la nostalgie d'une ex régie plus ou moins fédérale qui s'éloignait de leurs idéaux.



On revient en février 2009. J'avais fait de l'immersion via mes contacts au sein de la base des CFF. En grand secret, j'avais rencontré les petites mains, les prolétaires du rail, ceux qui avaient un aiguillage au moral rouillé. Je me remémore des gars de terrain qui avaient la nostalgie d'une ex régie plus ou moins fédérale qui s'éloignait de leurs idéaux.

Voici peu, ils avaient le temps de la qualité. La cadence d'alors le permettait. Peut-être trop. Puis, avec Rail 2000, les décideurs avaient mis le convoi AVANT la locomotive, considérant les collaborateurs comme des bœufs. Trime, tire, sue et boucle-là. Je ne m'étais pas gêné de le pondre, aidé par de l'encre et du papier.

Pas content. Furax. Ulcéré. Pas le droit d'écrire ça ! Tout faux ! Pas vrai !

Après des dizaines de témoignages recueillis, le sujet avait été mis sur les rails du Matin. Soutenu, j'avais remis deux ou trois couches avant d'être convoqué, dans la banlieue bernoise, par un pontedes CFF. J'avais répondu à cette impérieuse invitation, accompagné par un photographe. L'officialité allait pouvoir s'exprimer, aux aurores, un matin d'hiver 2009.

Je garde l'image d'un monsieur, la cinquantaine, tout rouge dans son costard au-dessus de sa cravate. Pas content. Furax. Ulcéré. Pas le droit d'écrire ça ! Tout faux ! Pas vrai ! Le cœur des CFF pulsait en toute harmonie. Pas de surcharge de travail. Un monde heureux, beau, gentil, équilibré. Qui avais-je rencontré pour oser cracher un tel venin ? Des vipères dans le sein des compartiments ! Des agitateurs ! Des aigris ! Des menteurs ! Des syndicalistes ! Certes, il pouvait y avoir des problèmes, mais aussi microscopiques que le pénis d'un Pygmée croisé avec un Appenzellois qui aurait eu une relation LGBT avec Ant-Man. Vraiment pas de quoi, MAIS VRAIMENT PAS DE QUOI, en faire un fromage...

Pas à dire, il était vraiment investi de SA réalité. Pour peu, sa bonne foi aurait gommé toutes les cirrhoses chafouines.

Dans sa veine de cou, à cet énarque, le sang pulsait. Pas à dire, il était vraiment investi de SA réalité. Pour peu, sa bonne foi aurait gommé toutes les cirrhoses chafouines. On lui aurait donné plein de divinités sans confession. Aaammennnnn !

Cet épisode CFF m'a conforté dans une grande vérité existentielle. Mon rôle, à ce moment précis, était d'écouter, sans juger. En théorie. Je le voyais, lui, le cadre, dans cette salle de réunion, bien chromée avec moquette.

Quelques semaines auparavant, j'avais taillé le bout de gras, dans des buffets de gare, avec des gars, souvent encore en habits de travail, certains presque la larme à l'œil. De fatigue et de dépit. Au sortir de cette entrevue plutôt tendue, j'avais appelé mes contacts. «C'est qui, ce sous-directeur Machin ? Je ne le connais pas ! Je peux t'assurer d'un truc ! Ce cadre, on ne l'a jamais vu dans un train ou dans nos ateliers ! Il a quelle gueule ? Tu peux nous le décrire ? »

Cet épisode CFF m'a conforté dans une grande vérité existentielle. Le grade dans l'entreprise te rapproche de la tête et t'éloigne des orteils. Ta tronche peut décider des stratégies d'entreprise sans savoir comment fonctionnent les semelles. Quand un décérébré donne des ordres à un cul de jatte, il n'est pas certain que le tandem gagne un rallye. Moi, je dis...

PS : le sujet du Matin

http://www.zpvleman.ch/PDF/presse/LeMatin06_02_09.pdf

Les correspondances autistes

19 février 2016



CREUX HORAIRES Dans les transports en commun, les correspondances ne sont pas toujours en correspondance. Entre le rail, les roues, la crémaillère ou les coques, les horaires dialoguent comme des autistes. Chacun s'est enfermé dans son monde. Et les passagers galopent ou poireautent.

C'est du vrai, du brut, de l'authentique et du récent ! Cela date d'hier matin, dans le funiculaire. Un monsieur allemand (accent prononcé) et sourd (voix très très forte) repère un ancien responsable du SMC parmi les voyageurs. Il l'apostrophe : «J'ESPERE QUE LE FUNI NE S'ARRETERA PAS TROP SOUVENT SINON JE VAIS RATER LE BUS DE 9 H 45 QUI MONTE DANS LE VAL D'ANNIVIERS!»

Mes gros caractères donnent un petit aperçu des décibels. L'ex directeur s'en amuse et lui répond avec une bonhomie matoise : «Ah, quand on voyage, il faut savoir prendre ses responsabilités...» Quelques minutes de pause. Au Contre-Arrêt, où

justement le funi stoppe sa course une énième fois, Monsieur Deutsch Sonotone remonte aux barricades. «LE FUNI, IL NE FAUT PAS QU'IL CHANGE?! MAIS LES AUTRES, ILS POURRAIENT QUAND MEME FAIRE UN EFFORT. CELA LUI DEMANDE QUOI, AU CHAUFFEUR DE BUS QUI VA DANS LE VAL D'ANNIVIERS, DE PARTIR PLUS TARD ? JE LE LUI AI DIT, IL M'A REPONDU QUE LUI IL DEVAIT ROULER A LA MINUTE PRES INDIQUEE SUR L'HORAIRE...» Avec un nouveau sourire, le cadre à la retraite relance : «Oui, oui, il faut tout changer, faire la révolution...» Pas certain que l'Allemand l'ait entendu car il avait démarré comme un guépard sous stéroïdes (la bestiole se paie des pointes à 110 km/h). Son Val d'Anniviers pouvait se choper dans les 240 secondes...

Parce que le bus, le funi voire un autre train vivent leurs vies horaires indépendamment les uns des autres.

C'est souvent le lot de l'usager, courir comme des Paratarsotomus macropalpis (l'animal acarien le plus rapide au monde). Plus son train collectionne les minutes de retard, plus il sait qu'il entame un sprint à la sortie de son wagon. Pourquoi ? Parce que le bus, le funi voire un autre train vivent leurs vies horaires indépendamment les uns des autres. Rédigé de façon plus concrète encore : ILS SE FICHENT DE T'ATTENDRE. En journée, même furieux devant le cul d'un véhicule qui s'éloigne, tu te «consoles». Dans quelques minutes ou une heure, tu prendras le suivant. Ce scénario (un peu fleur bleue pour celles et ceux qui pratiquent les transports en commun), tu le passes au destructeur de document quand la DERNIERE CORRESPONDANCE se barre devant ton nez. A 19 heures – moyenne – ou plus tard (vers 21 heures) – te voilà planté en pleine gare, seul, avec ta dantesque frustration. Et tu fais quoi ? Tu appelles quelqu'un qui se tape des kilomètres pour venir te chercher ? Tu entames une marche de 30 minutes ? Tu raques pour un taxi ? Examine bien ces variantes, elles découlent d'expériences plus que vécues !

Coincé entre deux feux, le passager court comme un dératé ou se retrouve en plan.

Entre toi et moi, à quelle époque vivons-nous ? Un univers truffé d'antennes qui relie les êtres, les rend atteignables 24

heures sur 25 (tout s'accélère !). Pourtant, les différents acteurs des transports en commun ont décidé de se comporter en autistes. Pas un téléphone, un sms, un mail entre eux pour annoncer : «Problème technique, on rame, on se prend 4 minutes de retard, tu pourrais jouer avec ?» Tu remarques la diplomatie avec laquelle cette phrase est rédigée. Elle n'impose rien, elle suggère, elle ouvre le dialogue ! J'ai, par exemple, demandé à mes amis qui pilotent les funis pourquoi ils se montraient aussi pointilleux sur l'horaire. «Tu comprends, celui qui est en haut, à Crans-Montana, il se fiche d'attendre pour le gars qui se pointe en retard depuis la gare de Sierre...»

Bref, d'un côté comme de l'autre, les zones d'intersection n'existent pas, chacun garde ses rythmes, conserve ses œillères. Coincé entre deux feux, le passager court comme un dératé ou se retrouve en plan. S'y ajoute la fameuse loi de Murphy ou la théorie des dominos. Un truc foire à un moment, le reste ne suit plus. Alors oui, comme le suggère l'ex énarque du funi, on devrait faire la révolution, tout changer. Moi, je dis...

CFF: quel beau pays lumineux

23 février 2016

COURANT ALTERNATIF Il n'est pas certain que la débauche d'infos sur les écrans CFF soient toujours pertinentes. Elles manquent parfois de réactivité ou de lisibilité. Et, en plus, ça doit consommer un max, ces trucs ! Ecolos, les transports en commun, vraiment ?

On est passé rapido de Gutenberg à Star Wars, avec les CFF. Tu as vu comme on te lisse dans le sens des cils ? Que de panneaux électroniques pour t'indiquer sur quel quai, à quelle heure, avec quelle composition de convois ! Une profusion ! Grand luxe, on te signale MEME des correspondances dans tous les points cardinaux de la Suisse.

Mais quel beau pays lumineux ! C'est Noël tous les jours, avec les guirlandes qui clignotent au-dessus de toi qui compose la crèche des humains. Et si cela ne marche plus, si tu te méfies,



ils ont gardé les vieux machins, tu sais, ces chiffres et ces lettres imprimés sur du papier avec fond jaune ou blanc.

Tout est prévu ! Tout est sous toit ! Tout est parfait !

La béatitude de se savoir pris comme un enfant par la main pour que tes pieds te mènent vers la juste destination. Tant de communion horaire, j'en verserai des larmes de bonheur.

Ouais. Bon. J'en fais un peu trop.

Dans cette harmonie, il y a quelques canards, des couacs, des notes qui détonnent. Car le scénario informatique repose sur des compétences administratives si perfectibles. Tu t'en doutes, aux CFF, on réfléchit avec la souplesse des gens qui posent des rails.

Cet affichage d'heures, de liens, ça en jette... et ça doit consommer un bras. Il y aura bien un communicateur qui t'argumentera que cela pourrait être de l'énergie verte (une pure supposition, mais si je fouille dans les communiqués de presse, je suis presque certain d'en exhumer une mention quelque part). Dans la sensibilité écolo, la panacée des transports en commun se doit-elle de griller autant de courant ? Je pose la question, sans jugement, je la laisse ouverte...

Voilà pour la couche de fond. Que l'on peut facilement recouvrir avec d'autres observations.

Dans ma gare, je constate souvent des «error system» qui gèlent l'information. Le vide ne renseigne plus... Et justement, en cas de panne, la réactivité manque un tantinet. L'autre matin, je me retrouve coincé proche de chez moi car le funi de 8 h 19 connaît des avaries techniques. Aucune indication – qui pourrait même être automatisée – n'apparaît devant les yeux des voyageuses et voyageurs perturbés. Pourtant un bel écran tout moderne a été planté proche du distributeur de billets... Seule l'habitude t'indique qu'il faut se rabattre sur le bus qui arrive 20 minutes plus tard. Un peu après 10 heures, si tu es abonné à la Newsletter du SMC, un mail t'explique que le funi est HS...

Après t'être pris cette contrariété horaire, ton esprit se réadapte aux nouvelles donnes. Ici encore, amuse-toi à tester les correspondances que les officiels t'indiquent avec leurs pixels. D'une façon psychorigide, cela joue. Mais j'ai des exemples, en jouant

avec les directs et les régionaux, où tu gagnes plein plein de temps en allant vers une gare puis en faisant marche arrière avec un autre train...

Juste une condition se doit d'être remplie pour réaliser ces exploits: LIRE les indications informatiques. Il arrive que le panneau se trouve en plein soleil. Lorsque cela tape fort, le reflet'empêche de décrypter quoi que ce soit. Te revoilà devant un bête horaire imprimé... dont la lecture, elle, se retrouve favorisée par notre astre radieux.

Lorsque certaines lumières à basse consommation neuronale réfléchissent pour toi, il n'est pas certain que ton destin CFF soit toujours des mieux éclairés. Moi, je dis...

Et à part ça...

17 novembre 2016



Sur Facebook, les fans des pages aiment beaucoup... et vont rarement lire. Il suffit de comparer les « like » et les clics réels sur les articles. Froidement, tu te dis que personne ne regarde ta prose. Tu te goures... parfois ! Cette série d'articles sur le service public et les CFF a débouché sur des enquêtes plus sérieuses, commandées par la rédaction en chef du magazine *Bon à Savoir*. Comme quoi, le spontané numérique, sans calcul, peut avoir des retombées inattendues!

Sur PJ Investigations - agence fondée le 11/12/13 aux côtés de Patrick Nordmann (*je le rappelle par plaisir de la date*) - cela reste mon plus grand plaisir: écrire sans contraintes, un lien direct avec la lectrice, le lecteur.

Ce site ne rapporte presque que dalle (et m'a coûté très cher sur un procès) mais il reste une vitrine de nos talents étincelants et respectifs.

Vous ne le croyez pas? Relisez "Trappes" le feuilleton déjanté commis entre mars et juillet 2016 avec un certain Ludovic Dabray...

J'ai changé sciemment le logo de PJ Investigations cet automne, y mettant des guillemets guillerets, pour renforcer ce sentiment d'expression libre et jouissive.

Rien ne t'empêche de continuer à nous soutenir - **Crédit Suisse CH55 0483 5181 0451 0100 0** - cela te donnera accès à d'autres projets dont je te parle plus loin.

En simultanément avec mes chroniques ferroviaires - printemps 2016 - ont commencé sérieusement les rencontres et la collecte

d'informations autour du professeur Philippe Morel pour l'ouvrage «L'urgence d'être humain ». La cause me tient à cœur, pas besoin de me greffer de l'enthousiasme. Cet ouvrage, c'est tout ce que j'ai appris à savourer dans mon métier: échanger, écouter, sentir, exhumer les archives, recouper les versions, assembler les éléments, les mettre en scène pour que le lecteur s'imprègne du thème et te suit jusqu'au bout des chapitres.

Je n'y vais jamais la fleur au fusil. Je redoute de lasser, de me répéter, je suis attentif à tout ce que je peux repérer. Mon éditeur Slatkine, lorsqu'il reçoit jusqu'à quatre corrections par page sur un bon à tirer, en sait quelque chose.

Pour souffler, sur mon petit ordinateur portable, souvent en plein air, j'enchaîne sur une nouvelle série de chroniques. Le titre est venu cet été lors d'un apéro à Froideville avec mon ami Patrick Nordmann. Il porte la paternité de « Durant l'Apocalypse, le bar reste ouvert », je suis responsable du reste !

Admirons Melina Trump

19 juillet 2016



**Trop facile de se gausser des pompes de Melania Trump!
Si on recentrait le débat sur l'essentiel? Sa robe!**

Il s'en passe des choses, durant l'Apocalypse. Plein. Prenons Melania Trump, le 18 juillet 2016, à la Convention Républicaine de Cleveland. A l'heure où je tapote ces mots dans le jardin, elle passe d'abominables quart d'heure sur la blogosphère. Rendez-vous compte : elle a piqué des phrases entières d'un discours de l'actuelle First Lady, Michelle Obama. Son mari Donald hurle au complot, sa slovaque d'épouse a le droit au plagiat involontaire ! Inutile d'en faire un fromage. Il a raison.

Se focaliser sur ce pompage anecdotique occulte l'essentiel : la robe portée par Melania Trump. Le journal Gala, lui, a recentré, avec pertinence, le débat. Au niveau mode, Melania a frappé fort ! Ouai !

«Une silhouette sans fausse note signée Roksanđa, décolleté sage, manche 3/4 et ballons, longueur aux genoux, qui préserve ainsi son rôle de femme de l'ombre certes, mais chic avant tout», observe avec une confondante pertinence la journaliste Pauline Gallard. Le look de Melania a déchainé les souris, les clics, sur les réseaux numériques. «Et il n'a pas fallu attendre très longtemps avant de voir l'effet Melania sur la fashion sphère... Une heure après son discours, le modèle Margot porté sur scène était en rupture de stock.»

Wouaw !!!! Pauline, dans Gala, a compris l'essentiel. «Côté look, la beauté slovène assure le show avec un brushing digne des soap américains longue durée. Regard de chat, sourire carnassier et pommettes rehaussées, Melania mise tout sur une robe immaculée ultrasimple.»

Voilà ce qu'il faut retenir de l'investiture républicaine. Pas autre chose. De la forme, des froufrous immaculés ! Le fond, je m'excuse, on n'en a plus rien à battre ! Qu'est-ce qu'on en a à secouer que Melania chourave des phrases vides de sens à Michelle ? Depuis quand l'intelligence paie-t-elle en politique ? Les discours creux ont-ils empêché la moindre élection ou réélection ? Ben non ! Les idées vides remplissent les urnes. Pour pigeonner ensuite les crédules qui espèrent qu'un Seul Homme Providentiel 100% labellisé Lobby les sortira de leur fange (les pauvres, chaque quatre ans, ils regrettent de ne pas s'être cassé le poignet avant de voter...).

Non, admirons Melania Trump. Au moins, elle a fait marcher le petit commerce des robes sur internet. C'est du concret, ça ! Cela change, non ?

Face à la lumière, les lucioles la bouclent

21 juillet 2016

Quand le Tour de France arrive en Suisse puis en Valais, les commentateurs français se plantent dans la géographie et la prononciation. Et c'est tout-à-fait normal. Leçon d'humilité.

Il se passe plein de choses durant l'Apocalypse et sur les réseaux sociaux. Toujours. Hier, sur Facebook, j'en ai vu plein suffoquer et s'offusquer. En plein cagna, la température est encore montée lorsque les présentateurs de France Télévision ont confondu Aigle et Bex ou Bex et Aigle. Puis qu'ils ont prononcé Finhaut, «Fine Haut». Entre autres bourdes. «Et pourtant, ils se donnent plus de peine, m'assure mon ami Patrick Nordmann. Avant, ils s'en foutaient complètement.»

Moi je dis STOP au racisme anti-français, le même que celui relevé, ce printemps, par la journaliste Marie Maurisse dans son ouvrage «Bienvenue au Paradis». Parce que les anges doivent



s'agenouiller devant leur Dieu, parce que l'on n'a pas le droit de leur en vouloir. C'est vrai pour qui nous prenons-nous, Valaisans, des ex du Département du Simplon, pour donner des leçons de prononciations, de géographie, à ceux qui nous ont tout donné ?

Les routes, en Valais, sans Napoléon, il y en aurait autant ? Sans l'Empereur, le Tour de France nous aurait-il permis de transformer, durant deux jours et avec vingt personnes, un champ à l'effigie de notre canton et d'un cycliste ? Une belle histoire de blé qui profite à tout le monde.

Soyons honorés d'avoir favorisé le passage des armées de Bonaparte, d'avoir été parfois aussi sa chair à canons. Très honnêtement, comparons ce qui est comparable. Face à la Lumière, sachons rester dans notre rôle luciole, dont seules les larves émettent de faible clarté. Arrêtons de nous offusquer pour des peccadilles. Après tout, nous ne sommes, en Suisse romande, même pas deux millions à parler une langue qu'ils nous ont donnée gratuitement (sans parler des références et des bases culturelles).

Face aux 66 millions de Français, sachons que nous ne représentons qu'une crotte de nez minoritaire. C'est quoi que ces microbes qui voudraient remonter les bretelles au bacille ? Je vous le demande ! Déjà, en France, ils doivent apprendre toutes les notions, les particularités autour de 101 départements. Ne ramenons pas notre microscopique fraise quand ils s'en réfèrent au spot Ovomaltine, filmé en 1984, histoire de cerner notre pays. Eux aussi ont eu 8 secondes, dans les cours à l'école pour nous étudier en géographie.

Oui, ils se mélangent les pinceaux avec Bex ou Aigle, une prochaine fois, ce sera Venthône avec Veyras. Leurs élocutions fourchent, prononcent des «s» là où ils le devraient pas : Val d'Hérenssssssss, Cransssssss-Montana, et je vous en passe. Un peu de compréhension, que diable ! Et puis, cela leur est arrivé, aussi, en France, que l'on fourche sur leurs noms propres à eux. Rappelez-vous des années quarante et le «Ach Parissssss!».

A se demander, s'ils ne se vengeraient pas un peu...

PS : Cette chronique ironique pourrait s'appliquer aux Américains mais je devrais l'écrire en Suédois car ils confondent souvent Switzerland et Sweden. Ben, ça commence par les deux mêmes lettres, ils ont des excuses.

Kim Jong-Un aime Pikachu, lui!

23 juillet 2016



Le réalisateur Oliver Stone trouve que les Pokémon Go favorisent le «totalitarisme». Meuh non! Et puis, jouer avec des dictateurs, cela peut être tellement sympa.

Il se passe plein de trucs durant l'Apocalypse. Un max. Comme au Comic-con de San Diego (USA) avec le réalisateur Oliver Stone. En pleine grande messe où l'on célèbre les univers imaginaires, il crache de gros glaviots dans la soupe des Pokémon Go. Tout juste s'il ne les compare pas à Kim Jong-un ou Bachard el Assad. Je vous le jure!

Ces accusations très méchantes tirent des larmes au gentil Pikachu, je les vois dégouliner le long de ses joues jaunes. Le reproche ? « C'est l'entreprise qui a eu la plus forte croissance

jamais enregistrée, et ils ont investi des sommes d'argent énormes dans ce qu'est la surveillance, c'est-à-dire l'extraction de données. »

Aux derniers relevés de compteurs, le 22 juillet, les téléchargements du jeu augmentent la cagnotte de ses responsables d'environ 10 000 dollars par minute. Génial ! Evidemment, cela génère des aigreurs.

Oliver Stone, pendant qu'il y est, pointe du doigt les pseudos débordements des concepteurs du jeu. « Ils explorent les données de toutes les personnes présentes dans cette salle pour savoir ce que vous achetez, ce que vous aimez et surtout votre comportement... Vous allez assister à une nouvelle forme de, franchement, société robot, où ils sauront comment vous vous comporter. C'est ce qu'on appelle le totalitarisme. »

Meuh non !

Tout de suite les grands mots et les plus grand chevaux sur lesquels monte Oliver Stone. Quoi de plus innocent que la chasse à Ronflex, Lokhlass ou Dracolosse ? Sur terre, sur mer, dans les airs, on oublie les accidents divers déclenchés dans la réalité (vraie !) par la traque au Rattata ou Psyduck dans la réalité augmentée...

Oui, bon, d'accord...

Pour y jouer, le compte ouvre une autoroute à vos infos persos, vos mails, vos photos, vos documents stockés sur Drive. Du moins au départ. A présent, les initiateurs ont promis de restreindre cet accès aux notions « basiques ». Vous voyez ? Il radote pour rien, Oliver Stone. Ayons confiance aveugle en Google, Apple, Niantic ! Ils savent respecter ce que vous mettez sur la toile. Jamais, ils n'oseraient les utiliser à des fins mercantiles. Ils ont déjà gagné 35 millions, cela ne se calmera guère, ils sont si contents, de quoi se plaindre ?

Et puis, hein, depuis des décennies, avec nos cartes (de fidélité, de crédits), nos profils (Facebook, Tumblr, Instagram, Snapchat...), comment pourraient-ils encore aller plus loin ? Nous exécutons nous-mêmes le strip-tease de notre vie privée, nous

sommes heureux d'être à poil, arrêtons de jouer aux vierges effarouchées! Bien au contraire! Pokémon Go ouvre d'immenses et nouveaux champs d'activités. Quand un Kim Jong-un ou un Bachard el Assad accéderont aux géolocalisations de leurs citoyens, cela sera d'un sympa! Avec de vrais sbires, ils pourront vous transmuter en un vrai Pikachu, vous rechercher, vous dénicher... Vous verrez, le jeu sera d'un fun. On s'en réjouit par avance!

Illustration de Butcher Billy:

<http://www.ufunk.net/insolite/kim-jong-un-pop-culture/>

Comment ça, ils ne sont pas frais, mes faits divers?

26 juillet



Voici un demi-siècle, le mardi 26 juillet 1966, rien n'allait non plus de par ce monde. Le drame, c'est que les médias ne savaient pas bien les vendre, ces désastres. Des vrais gâche métier!

Il se passe plein de trucs, ficelles et combines durant l'Apocalypse. Et même avant. Autant si l'on se base sur le journal du mardi 26 juillet 1966. Faut pas croire : notre «beau» monde avait déjà de quoi perdre la boule de façon globale. Il tournait de façon désaxée avec ses grands malheurs stratégiques. Pourtant, à l'époque, les médias ne savaient pas s'y prendre pour que

monte la sauce. Des amateurs totaux, une vraie misère ! En page une du Nouvelliste du Rhône du 26 juillet 1966, donc, un avocat et chroniqueur international redoute que la Chine débride le conflit entre Vietnamiens et Américains. Ce qui se ne serait pas sans nous emballer le moteur d'une jolie 3e Guerre mondiale, longue et massacrate, du moins si les bombes nucléaires autorisent des prolongations vindicatives.

Une tragédie de la route, sur Berne, provoque 1 mort et 11 blessés. A Danang, un avion s'écrase et laisse 7 tués sur le carreau. A Zurich, un autre avion a disparu depuis quatre jours. A Bex, des rochers écrasent deux bergers espagnols. A Martigny, des malandrins ferment la tirette d'une ruche, ce qui étouffe les abeilles et laissent 600 frs de dégâts. A Limbourg, Belgique, un accident de cars totalise 33 victimes (28 enfants et 5 adultes).

Avec un tel sommaire, avouez qu'il y a de quoi concocter une édition d'enfer ! Tu imagines ça en 2016 ? Rien qu'avec les gamins écrabouillés de Limbourg, c'est du costaud. Le sang jeune, ça émeut, ça parle, ça interpelle, tu carbures sur les réseaux, tu mets des galeries de photos à donf, tu tweets à mort, tu accumules les clics sur le site comme un malade.

Voici 50 ans, sans internet, ils faisaient avec ce qu'ils pouvaient... et ils pouvaient peu. Une pure mauvaise volonté à vouloir mettre en valeur ce qui ferait frémir dans les chaumières.

Le mardi 26 juillet 1966, le car, il boude la une et stagne en voiture balais en page 12, la dernière ! Sur 106 misérables lignes. Avec une seule photo. C'est gâcher, quoi... Tout le reste se révèle du même tonneau. Le défunt et les 11 blessés sur Berne ? En bouche trou au fond de la Une sur 20 lignes. Je ne te parle pas des bergers espagnols (p.7, 13 lignes et une minable photo), des abeilles tuées (p.7, 33 lignes), de l'avion zappé sur Zurich (p.2, 9 lignes), du crash au Vietnam (p.2, 5 lignes).

Si ce n'est pas malheureux de laisser en friche de telles pépites ! En Une, la menace de la 3e guerre mondiale, c'est une verbeuse chronique (presque 140 lignes, illisibles) sans l'ombre d'une illustration genre champignon atomique qui croche le lecteur. Aucun sentiment de panique, si tout s'affadit ! Depuis, soyons heureux, ça s'est nettement amélioré. On sait faire monter le soufflé même avec des maigres ingrédients. On en a autant

qu'en 1966 en sachant les apprêter. Avec des passions de maître queux des faits divers et avariés. Vous en reprendrez bien encore une ration ? Cela dégouline, c'est du saignant du cru avec d'authentiques morceaux bio de cadavres...

Erdogan chasse le blues et le mou

29 juillet 2016



Le journalisme ne sert plus à rien? Le président turc Recep Tayyip Erdogan pense le contraire et verrouille 82 organes de presse. Une «belle» leçon de motivation!

Durant l'Apocalypse, les doutes affament mes motivations. Comme un menuisier consterné par les termites qui bouffent ses poutres, «Comme un enfant aux yeux de lumière/ Qui voit passer au loin les oiseaux» (euh non, ça, c'est autre chose), il arrive que l'énergie faiblisse chez le journaliste. Que je suis. Depuis trente ans cette année (oui, je sais, je ne les fais pas). Le «Ah quoi bon?», le coup de blues devant le clavier, le coup de mou face à au clavier QWERTZ. «Rien ne bouge, la prose est stérile et plus personne ne lit. Je vais faire comme Patrick Nordmann, me mettre en semi-retraite-hibernation et regarder gambader mon chien...» (C'est juste pour voir s'il lit mes billets, je vous dirai le résultat du test.)

Et puis le président Recep Tayyip Erdogan, est arrivé.

Sans se presser.

Depuis 2014 qu'il squatte le pouvoir en Turquie. Disons même 2003 en tant que Premier Ministre, il s'est donné le temps. Le président Recep Tayyip Erdogan, si bien aimé, est donc arrivé, avec sa moustache courroucée par une tentative si foireuse de coup d'Etat que même Justin Bieber pourrait se poser des questions dessus. (C'est aussi pour contrôler si Justin et ses fans sont adeptes de cette chronique.)

Tout défrisé, le président Recep Tayyip Erdogan, il a retroussé ses manches et montré de quel bois il se chauffait. Une sacrée fournaise, je dirai. Au trou, les opposants! Voici deux jours, il a fermé 25 quotidiens, 16 chaînes de télévisions, 23 stations de radio, trois agences de presse. Il a frappé d'interdiction 29 éditeurs, déjà incarcéré 42 journalistes et délivré 47 autres mandats d'arrêts. Pas question non plus de plaisanter sur le président Recep Tayyip Erdogan, il a lancé 2000 poursuites pour «insultes au chef d'Etat».

Quant à l'information via Facebook, Twitter ou YouTube, elle se montre capricieuse. Pas terrible, le wifi, en Turquie, la connexion mériterait de meilleurs réseaux. C'est sans doute pour ça que cette nation se positionne au 151e rang (sur 180 pays) dans le classement sur la liberté de la presse.

Vous savez quoi ? Le président Recep Tayyip Erdogan, depuis ce mercredi, il m'a boosté! De par ce muselage, il redonne des lettres de noblesse à mon job. Une telle purge parmi les reporters turcs, cela montre que le pouvoir redoute les mots, la communication. Qu'on nous lit encore! Que les enquêtes comptent! Que l'ouvrir peut vous enfermer! Eh oui! Tout cela donne de la vigueur, et même à des nouvelles autres que crapoteuses car il y aurait comme un effet positif à pratiquer mon métier. Ceci dit... Quand ils auront quitté leurs cellules et leurs barreaux, les journalistes turcs se tiendront-ils à carreaux? Disons que la plupart des patrons des grands groupes de presse mangent à la même table que le président vénéré Recep Tayyip Erdogan. Ce qui devrait limiter les investigations... A part quelques irréductibles têtes brûlées, d'autres se mettront à délivrer de la «vraie» info, des pleines pages sur des peuples avec leurs petites misères si proches de nous, ces faits si divers dont les grandes louches ser-

vies finissent par occulter l'essentiel, ces constats économiques désastreux qui nous rendent tant calmes d'avoir la chance de travailler pour un paternel patron.

Avec une telle pratique, les journalistes turcs rejoindront en qualité bon nombre de titres de notre presse démocratique. Une vraie osmose.

Ce tant vieux problème valaisan qui enlève des rides

30 juillet 2016

Jamais, ô grand jamais, je ne remercierai assez Romain Carrupt puis Marcelline Kuonen pour leur débat autour du tourisme en Valais. Grâce à eux, j'ai rajeuni de trente ans. Surtout, ne changez rien!

Durant l'Apocalypse, les marronniers de l'été critiquent le Valais, le canton avec lequel je suis lié avec un pacte quasi faustien de sang. Un petit billet dans Le Nouvelliste, d'une jeune graine d'anarchiste, ose dire que l'accueil manque de cordialité outre en ça de par chez nous. Que certains restaurateurs pensent plus au fric qu'à la qualité de ce qui repose dans les assiettes. Qu'il faut arrêter de s'étonner si notre fréquentation touristique baisse. Sur les réseaux sociaux, l'humeur papillonne d'un partage à l'autre, ce que l'on appelle un buzzzzzzzz éclair. On lui donne raison,



à l'impertinent Romain Carrupt. On se demande s'il va garder sa place encore longtemps. Toujours au faite de l'actu, la RTS et Forum organisent un débat. Où Carrupt persiste et signe: «Cela voudrait dire qu'on est peut-être en train de se rendre compte qu'il y a un problème... » En face, Marcelline Kuonen, responsable du tourisme chez Valais Promotion, défend son gagne pain de seigle et sa croûte. Elle concède. A quoi bon investir dans la promotion si cela ne suit pas autour de la table ? Mais «Il faut aussi parler des exemples positifs en Valais.»

Que ce soit Romain Carrupt ou Marcelline Kuonen, comment oser dire à quel point je les aime, je les adore? Comment décrire, en les lisant, en les écoutant, cette vivifiante poussée d'adrénaline qui a rajeuni mes artères et mon cerveau?

Au Nouvelliste, j'ai œuvré en rédactions locales entre 1986 et 1989. A l'agonie des années huitante du siècle passé, combien de téléphones, combien de lettres de lectrices et teurs n'ai-je point ouïs ou décachetées? Telle missive pour se plaindre d'une assiette de viande séchée anorexique où il fallait utiliser une loupe pour trouver des tranches consistantes. Tel appel, en dehors du 027, au sujet d'un cru proche du vinaigre balancé sur la table par une serveuse toujours étrangère s'exprimant par borborygmes. Que dire de ces additions si salées – pour des spécialités locales tenant du brouet épais – qui faisaient tant éternuer les portemonnaie? Et il y avait en bonus, le classique indémodable du sirop qui ruine l'économie vacancières des ménages pour éteindre les soifs des bambins (pris par *Le Matin* dans son édition d'hier).

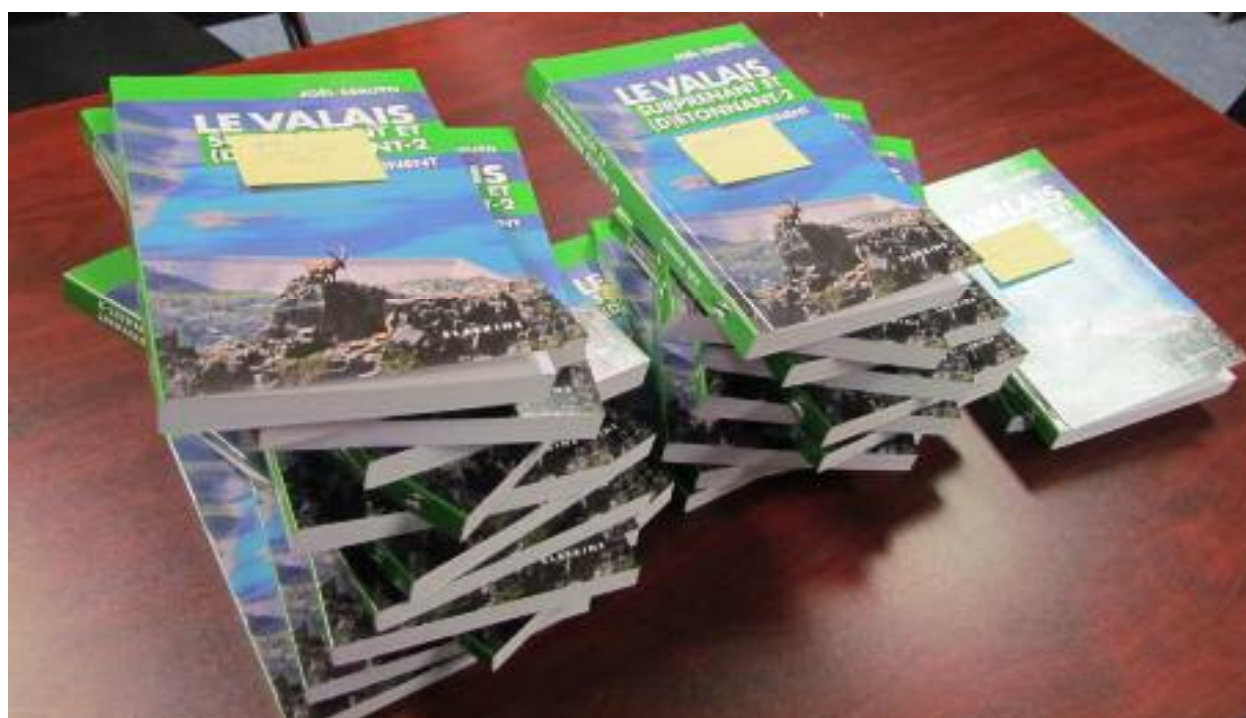
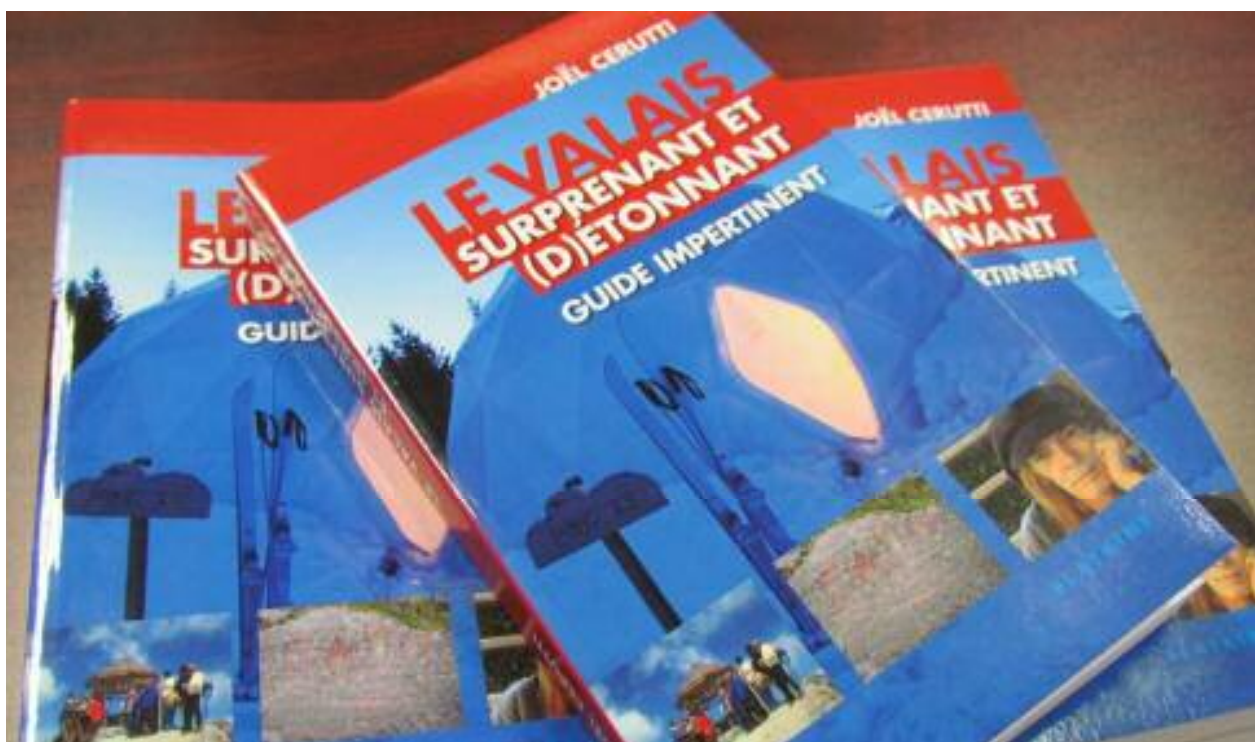
A l'orée des années nonante – le temps que des spécialistes concernés reviennent des vacances et que la secrétaire ait passé le message – les parades tombaient en solide parole conifère (aujourd'hui, on dit «langue de bois»).

«Faut arrêter de critiquer! Ne faisons pas d'exceptions des généralités. Chez nous, c'est toujours trop bien, si t'es pas content, tu vas en vacances ailleurs...» Qu'ils argumentaient, les officiels qui savaient.

Sans Facebook pour distribuer ça sur la toile, l'impact se réduisait à quelques lignes dans un article oublié le lendemain. Je le redis, Marcelline Kunonen ou Romain Carrupt : un milliard de

mercis! Vous m'avez rajeuni ! Et je sais que cela ne peut que perdurer. S'il existe une valeur sur laquelle je mise aveuglément, c'est la force d'inertie des organismes constitués. Vous savez ces grosses usines à gaz dont le rôle est d'obtenir des budgets conséquents, de maintenir une belle et grosse masse salariale au fil des ans et, après, d'investir avec quelques neurones sur le terrain. Dans trois décennies, je me réjouis de copier/coller cette chronique. C'est positif, comme le souhaite Marcelline Kuonen, je parie sur l'avenir !

Un peu de pub au passage



Après une chronique sur le Valais, tu penses que j'allais oublier de te rappeler l'existence de mes DEUX guides sur mon canton d'origine? J'ai adoré les façonner, les mettre en page, les accompagner lors de leurs sorties, immuablement dès novembre. En bonus extra-cadeau, ils ont, comme on dit, rencontré leur public! Des milliers d'adeptes! Tu sais quoi? Ils se vendent toujours dans les meilleures librairies...

Rio 2016, les bactéries du plaisir

3 août 2016



Arrêtons de râler ! Oui, les JO de Rio coûtent la peau des fesses, voire le slip, sans omettre le pantalon. Et alors? L'HONNEUR d'accueillir les JO, ça n'a plus de prix.

Durant l'Apocalypse, il y a beaucoup de bipèdes qui galopent dans les stades. Devant des milliards de spectateurs et pour des milliards d'euros. Oui, les JO ne se donnent pas facilement, on le sait! Quand on aime le sport, pourquoi s'adonner à des comptes d'apothicaires étriqués? Rio 2016 coûtera dans les 12 milliards d'euros, soit un dépassement de 27% sur le budget présenté en 2008. Une paille dans un domaine où il n'y a plus de quoi en faire un foin et monter en épingle les déficits qui sont monnaie courante.

A Montréal, les joyeux contribuables ont mis trente ans, grâce à une taxe sur le tabac, pour éponger les ploufs de cet argent trop liquide où baignaient leurs JO d'été. Sur place, il paraîtrait que les Brésiliens ne hurlent pas de joie face aux anneaux olympiques. Leur gouvernement ne sort pas un réal pour l'enseigne-

ment, les hôpitaux ou les retraites. Et, sur un claquement de doigt, pleuvent les coupures pour les stades. Les économistes appellent ça la «winner's curse», la malédiction de celui qui gagne en ayant trop surenchérit. Ce qui n'est pas sans rappeler l'Eurovision où il vaut mieux envoyer des tocards pour éviter de se taper l'organisation l'année suivante.

Une fois que le principe s'assimile, vouloir des bénéfices sur le court ou le long terme relève de la naïve utopie. Et puis, on ne leur a pas trop demandé leur avis, aux Brésiliens, contrairement aux habitants de Chicago qui ont forcé leur ville à retirer sa candidature pour les JO de 2016...

Rio 2016, en ce moment, ne retire par une pub productive de l'événement. Le Village Olympique ressemblerait à un pavillon témoin et pourri, handicapé par des défauts à gogo, des plomberies qui fuient, des toilettes bouchées.

Malgré des forces de l'ordre plutôt sévèrement burnées – 85 000 petits gars pour la sécurité – des athlètes chinois trouvent le moyen de se faire braquer, les étourdis! Certains se lamentent devant la baie de Guanabara où les égouts de Rio s'y déversent toujours. Neuf millions d'autochtones ne se priveront pas de tirer leurs chasses d'eau même si des athlètes y déploieront leurs plus belles voiles. Il faudra néanmoins éviter que les détritiques et les cadavres flottent devant les objectifs. Les bactéries qui grouillent dans les flots se montreront plus discrètes. Les organisateurs prient pour que la pluie s'abstienne de tomber, ce qui ne flatterait pas certaines narines.

Que représentent ces peccadilles, ces broutilles, face aux orgasmes des compétitions où exultent les liasses, pardon, les liesses populaires? Tant de beautés musculaires cela laisse pantois, je vous le dis. Soyons positifs, bordel ! A force de tartiner des couches d'aigres critiques, arrive ce qui arrive : les cités candidates regimbent. Pour les JO de 2024, il n'y a plus que quatre villes candidates contre onze en 2004. Si ce n'est pas malheureux... Refuser de s'endetter sur des décennies, ne pas recevoir un kopeck des droits télé, je ne comprends pas pourquoi un tel insigne honneur se boude. Vraiment pas...

Infos bidons et pas futées? Rouillez heureux!

11 août 2016



Comment? Il faudrait contrôler la vérité et la source de ce qui paraît sur internet? Ah ben, s'il faut encore bosser pour démêler le vrai du faux, autant rester ignorant! Cela repose le cerveau...

Durant l'Apocalypse, on publie beaucoup de choses fangeuses sur internet. Des infos qui finissent par sentir très vite la vieille chaussette sale alors qu'elles embaumaient la lavande peu de temps auparavant. Le site Mr Mondialisation se révolte de la souris. Apolitique, alternatif, il a vu un de ses documentaires – «Diversión» – se faire détourner par des sites d'extrême-droite, bien amidonnés du cortex. De ceux qui ne vénèrent que les familles hétérosexuelles et qui pensent qu'un bon étranger est un étranger mort, noyé sur le bord d'une plage. La récupération de « Diversión » a été réalisée sans mention de droits, d'origine, avec de

nouvelles signatures... et récompensée par 50 000 vues! Cela passe mal. « Il est temps que les internautes prennent du recul sur les écrits qu'ils consomment et les groupes qu'ils fréquentent. Écrire un article est un travail de fond qui réclame énormément de temps. Il faut regarder les reportages, rechercher des sources et les lire, avoir une capacité d'analyse et de synthèse tout en gardant un œil sur la forme, une simple faute de frappe réduisant votre travail à néant, prendre contact avec les associations et personnes clés, produire / acheter les images, fouiller l'actualité jour et nuit, se rendre parfois sur le terrain, etc... », décrit Mr Mondialisation.

Qui conclut son ras-le-bol sur Facebook en ces termes : «Par respect pour ceux qui vouent leur temps de vie disponible à écrire et conscientiser, nous demandons à nos lecteurs d'être vigilants avec les sources, de dénoncer et fuir les sites confusionnistes, réactionnaires et extrémistes, de soutenir les médias alternatifs sérieux et apaisés, bref, de devenir des consommateurs également en matière d'informations.»

Lorsqu'on publie sur Internet, on pénètre sur le territoire, de «Deadwood », une zone sans droits où galopent les renégats.

Tous les coups de sabots sont tolérés et les canassons se révèlent plus que souvent des bourrins de la pensée. C'est la non-règle favorisée par la gratuité à tous crins.

Quand le cheval est donné, pourquoi se mettre à chipoter sur la qualité de la selle?

A râler devant des étriers pourris?

A marmonner face une cravache miteuse ou une bombe usée?

Comme l'info se révèle obligatoirement offerte sur les réseaux sociaux, on ne va pas lui demander, en plus, d'assurer de la fiabilité et de l'authenticité!

Mettons que la tuyauterie de votre salle de bain déverse de la flotte en dehors de la douche et de la baignoire. Pour économiser, vous demandez à votre beau-frère, bricoleur du samedi et du dimanche, de colmater les brèches. Dès le lundi, cela fuit de tous les côtés et une piscine involontaire se forme dans votre salon. Pas de bol. Plutôt des sceaux pour écoper. Vous seriez, en plus, mal venu d'engueuler votre beau-frère. Il a fait ce qu'il pouvait avec ce qu'il était. Un amateur qui prétendait manier la clé à molette comme un dieu.

Pareil pour la presse, n'est-il pas? Entre nous, on sait ce que c'est, hein! Ces journalistes écrivent ce qu'ils veulent et toujours n'importe quoi. Rien de plus facile que d'enquêter, de photographier,

à leur place, les doigts dans le nez puis sur le clavier, et d'en faire profiter, à l'œil, la blogosphère de n'importe quelle obédience politique. Que cela soit piqué, sorti de son contexte, trituré, redigéré: quoi de plus normal? L'industrie du disque, du ciné ou de la télé, se « paie » des ulcères avec ça depuis vingt ans. Le son ou l'image ne valent rien? Pas grave, c'est offert, c'est leur tournée involontaire. Vous voudriez, EN PLUS, de la qualité?

On vous distribue un échantillon, dans un magasin, s'il ne vous convient pas, vous n'allez pas le recracher à la face du vendeur. Les échantillons d'infos du net pas nets, vous les consommez à la hauteur de votre discernement. Si vous leur prêtez votre confiance et qu'une nouvelle fausse vous est rendue, n'engueulez que votre crédulité.

Sinon, cultivez votre ignorance sans aucun frais. Un légume, ça n'a pas de couleur politique, non?

PS: Grâce à un lien adapté, Mr Mondialisation vous renvoie vers un petit documentaire qui détaille comment les fausses informations – non vérifiées – autoalimentent des sites bien bas du plafond (<https://www.youtube.com/watch?v=ZxSTXnmzbvU>). De ceux qui entretiennent leur paranoïa avec une bonne mauvaise foi bétonnée qui pourrait relever de la psychiatrie.

Si on ne peut même plus vous vendre des daubes, où va le monde?

15 août 2016



Ils ont été voir un navet au cinéma, ils veulent leur blé en retour. Deux Ecossais portent plainte contre la Warner pour publicité mensongère. Que devient le monde du marketing si on ne peut même plus vendre tranquillement des daubes?!

Durant l'Apocalypse, les écrans diffusent beaucoup de navets. D'ordinaire, personne ne râle. Jusqu'à la semaine passée. Le site Ecran Large nous narre le courroux de deux frangins écossais. Fans de comics, ils se sont tapés dans les 500 kilomètres en voiture pour déguster, à Londres, le film «Suicide Squad». Au générique de fin, ils soufflaient de rage, de quoi gonfler toute une armada de cornemuses. Que l'œuvre se révèle une daube numérique, les studios en cuisinent à une cadence régulière, où est

le problème? Ce qui aggrave le cas de «Suicide Squad», ce sont le fond de ses trailers qui a effrayé l'intelligence de nos Ecossais. Ceux-ci ont remarqué que bien des extraits, appréciés dans les bandes annonces, ne figuraient pas au montage de «Suicide Squad». Ils attaquent la Warner pour publicité mensongère et préjudice moral. Ils exigent le remboursement de leurs billets et de leurs frais d'essence.

Prions pour que la justice classe cette plainte car un suivi chamboulerait les bases de notre Monde Démocratique, je vous l'assure tout de go.

Si le marketing ne peut même plus vous vendre des séries Z en toute impunité, cela serait l'agonie des haricots, le hara-kiri de notre culture occidentale. Déjà, avec «Suicide Squad», on connaît le refrain de la Warner. «Oui, la version en salles n'était pas celle voulue par le réalisateur, il s'agissait de notre beau montage rien qu'à nous. D'ici quelques mois, en DVD blu-ray 3D, pour la modique somme de tant, on vous propose le montage original, enrichi de 30 minutes, et vous verrez combien cela sera nettement plus mieux!» Pour contrôler l'authenticité sincère de la Warner, des millions de gogos déçus se ruèrent sur l'offre... et sans doute ingurgiteront un navet bis. Ce qui est bon pour la santé, vous savez, les cinq fruits et légumes par jour.

Et c'est ainsi que l'industrie du divertissement procède. Maintenant et toujours. Pour les siècles des siècles. Amen le pèze. Tel est le Rosaire que personne n'ose blasphémer.

Vous imaginez un lecteur revenir avec un bouquin en librairie et réclamer le fric en retour pour cause d'incompatibilité alphabétique? Vous voyez un gars, au sortir d'un concert, tambouriner contre la vitre derrière laquelle se blottit la caissière terrifiée? «Le chanteur était bourré, la batterie pas au bon rythme et la sono anémique! J'exige mon pognon!» Pareil après la visite d'une exposition où l'esthète estime que seuls des remugles de collection sont accrochés au mur.

On commence ainsi, avec nos deux Ecossais, et cela finit où? Pourquoi pas un cinglé qui, dans un fast food, menace de flinguer tout le monde. Parce que la photo affichée au-dessus du comptoir ne correspond pas au hamburger qu'on lui a servi. Cela vous rap-

pelle quelque chose? Normal, c'est dans le film «Chute libre» avec Michael Douglas. Vous savez comment cela se termine? Pas bien du tout au niveau de ses signes vitaux avec un pronostic vital qu'on a même pas besoin d'engager. C'est la preuve! On ne lutte pas contre le marketing sinon on risque la mort pure et simple. Si j'étais nos deux Ecossais, je commencerais à m'inquiéter. C'est quoi ces façons anarchistes de contester un système si bien rôdé? Ils devraient avoir honte. Au bas mot!

PS: J'ai cité plusieurs fois et gratuitement dans cette chronique le titre d'un film, j'espère un geste généreux et commercial de la Warner. Sinon, j'alerte mon avocat.

Il est à qui, hein, le Yucca?

23 août 2016



Hier, un ex a décidé de reconquérir sa place présidentielle. Il faut le soutenir. Sinon, il va dépérir comme un yucca pas arrosé, au fond d'un appartement dont les proprios sont partis trop longtemps en vacances.

Durant l'Apocalypse, l'Homme Providentiel de Petit Esprit veut redevenir un Président de Haut Pouvoir. Il l'a dit le 22 août 2016. C'est comme ça. On ne peut pas lui en vouloir. Il y a un état de manque presque pathologique. Sans la puissance, tu deviens un Moins que Rien, un petit vieux qui pousse son caddie dans un supermarché, avec des charentaises aux pieds, et qui cherche à parler avec les caissières. Parce que personne ne l'écoute plus chez lui. Tu imagines la dégringolade dans la déchéance.

Au faite de sa gloire, Nicolas avait dans les 12 000 euros quotidiens en « frais de bouches ». Il recevait classe, à l'Élysée, ne crachait pas sur les bons millésimes et les grosses toques. Je ne parle pas de sa femme. En 2008, la Garden-Party de l'Élysée montée le 14 juillet, a laissé une facture de 475 523 euros pour 7 050 invités. Prenez et mangez en tous, c'est l'égalité, la liberté et la fraternité, qui régalaient.

Président, c'était chouette, quoi.

Il passait de sa Dinky Toys de plastoc, souvent perdue dans les bacs à sable de sa jeunesse, à 121 vraies voitures parkées dans les garages. Son train de vie prenait des grands airs. Son avion tout moderne – un Airbus d'occasion refile aux coûts d'un neuf – a décollé pour 259,5 millions d'euros. On ne se mouche pas avec le coude, quand on possède le Pouvoir Suprême, on laisse la morve couler sur les boutons de manchettes. Un député, un aigri de la calculette, avait estimé l'addition annuelle du Petit Nicolas à 115 millions par an. Réglés par ces chers (mais si pauvres au final) contribuables de citoyens, si contents que leurs intérêts soient tant plus que bien défendus. Et lui aussi, le Pinacle de la Patrie, il fallait le défendre. Lorsqu'il descendait en Province serrer les mains à ses pauvres cons d'inférieurs qui ne voulaient pas se casser, le service de sécurité coûtait dans les 600 000 euros pour deux heures de présence.

Un jour fatal de mai, voici quatre ans, le hochet changeait de main. Du TGV, Nicolas emprunte, dès 2012, le RER de banlieue. Que de misères, de miettes de cacahuètes...

Dans sa retraite, le soudain humble Sarko perçoit dans les 15 000 euros par mois, plus les dividendes de 4 800 euros de son cabinet d'avocats. Pour boucler des fins de mois qu'on imagine difficiles, il retrousse ses manches. Il paie de sa personne. Pardon, il laisse surtout les autres payer pour sa personne en donnant des conférences à 150 000 euros les 45 minutes.

L'État, ému par cette indigence, règle la location de ses bureaux privés du 8e arrondissement de Paris. En gros 215 392 euros. La note de téléphones portables – 11 119 euros – les frais d'essence et d'entretiens des voitures – presque 10 000 euros – les collaborateurs – dans les 800 000 euros par an – sont pris en charge par son ex-employeur, la France. Sa splendeur. Sa magnificence. Sa magnanimité.

Malgré tout, le moral de Sarko, n'irradiait pas le beau fixe.

Il broyait des chiffres noirs.

Il s'emmerdait, somme toute. Le spectre du Petit Vieux en Pantoufle dans la supérette, tu te rappelles ? Hier, il a dit : « J'ai décidé d'être candidat à la présidentielle 2017. La France exige qu'on lui donne tout ». Comme la France lui donne aussi tout, comme tu as pu le calculer, c'est un peu les vases communiquant. Cela peut être vide, un vase. Si vide.

Voyez-vous, il y a cadavre ET cadavre

3 septembre 2016



DURANT L'APOCALYPSE, LE BAR RESTE OUVERT... et cela vaut mieux pour trinquer à la santé de tous les défunts de 2016. Presque tous. Au cas où cela t'avait échappé, il y a des macchabées qui ont plus d'honneurs que les autres.

Avant l'Apocalypse, on compte les morts. Pendant et après, aussi. Normal, c'est l'Apocalypse, non? Cela réclame son lot de cadavres. Même si l'année 2016 a trois mois devant elle, je dois dire qu'on a été servi. Un peu trop. A divers niveaux.

Car, je ne t'apprendrai sans doute rien, les défunts n'ont pas tous la même importance.

Depuis janvier, nos stars, nos vedettes, nos idoles se portent mal. Enfin, nettement moins bien que nous. Comme nous les avons adorés – avec moins de rides – on se berce de la douce illusion de les croire immortelles. Ben non. Elles prennent du bide et des métastases, elles entrent dans le cercueil comme nous. Enfin, avant nous. Avoue que les célèbres feuilles mortes se ramassent à la

pelleteuse depuis quelques mois ! D'habitude, à des doses acceptables, tu savais qu'une star défunte préfigurait un lot de deux autres. Vous m'en mettez trois, c'est pour inhumer. Cette théorie du nombre connaît une notable augmentation ! Dans les rédactions, les frigos – les nécrologies écrites à l'avance – se vident à une telle rapidité qu'il va falloir investir dans des congélateurs 400 litres.

Les secondes volées d'avis mortuaires déferlent après les attentats. Depuis le 7 janvier 2015, Daesh, l'État islamique, les illuminés religieux – qui n'ont de la lumière que dans le nom – et autres forcenés armés connaissent de phénoménaux regains d'impopularité. Impossible de calculer les cadences. Pourtant, en gros, chaque trois mois, l'hécatombe des innocents a les mains plutôt sales.

Cela te marque.

Où que tu sois, ému, tu te dis que cela aurait pu être toi. Qu'est-ce qui t'empêchais de prendre des vacances à Paris, de siroter un truc alcoolisé sur une terrasse, d'aller écouter un concert de Hard Trash Heavy Black Metal, de baguenauder le long de la Promenade des Anglais ?

Rien, si ce n'est ton budget vacances.

Tu n'étais, tu n'es à l'abri de rien. Après le carnage, ta solidarité se traduit par la reprise d'un logo, pondu dans l'urgence par un graphiste inspiré, que tu mets sur ton profil facebook. Au gré des pluies de balles ou des explosions, tu as été Charlie, tu as posté une Tour Eiffel tricolore, ou un cornet de frites avec un doigt d'honneur. C'est dérisoire, tu le sais. Ton cœur bat, lui, à l'unisson des autres potes numériques alors que certains ne pulsent plus, les coronaires froids et sans vie.

Puis il y a les occis dont les drapeaux ont des couleurs trop compliquées pour être projetées sur la Tour Eiffel (encore elle). Pour ces lots-là, la consolation ou la désolation se montre plus aride. Avant le 7 janvier, les attentats, c'était déjà leur quotidien, non ? Sur le fond, rien ne change. Depuis le 11 septembre 2001, la Global Terrorism Database a calculé que l'Iran déguste le plus (49 083 morts) et devance largement l'Afghanistan (20 169) et, sur le funèbre podium, se place le Pakistan (16 472). Ces statistiques s'arrêtent à novembre 2015 et ont été publiées par Le Courrier International, si tu cherches la référence. Dans l'inconscient

collectif et une indifférence médiatique, désolé, personne ne s'identifie ou ne compatit. Ajoutez à ça, celles et ceux, de tous âges, qui se noient par milliers en Méditerranée, trop, c'est trop. De démesures. De noirceur. De quoi se flinguer alors que c'est d'autres qui s'en chargent parfois ! Le mouchoir reste sec pour le macchabée lointain. Il dégouline pour celui qui est si proche de nous. Faut sérier les émotions, sinon on ne s'en sort plus. Moi, je dis...

Note: D'après un spécialiste en faire-part people, interrogé sur France-Inter, le taux de mortalité des vedettes en 2016 se révèle cinq fois plus élevé qu'en 2014. Quand même...

La sobriété n'excuse pas tout

6 septembre 2016

DURANT L'APOCALYPSE, LE BAR RESTE OUVERT... et cela tombe mal, parce que j'avais décidé d'arrêter de boire. Jusqu'au moment où j'ai vu ce que devenait Renaud. Si virer sobre, c'est ça, autant tutoyer les goulots !

Avant l'Apocalypse, tu bois beaucoup pour oublier que la Fin s'approche et qu'il faudra présenter des comptes à ton Supposé Créateur. Cela tempère l'angoisse. Déjà qu'en matière financière, c'est une autre forme de désastre.

Un jour, entre deux bulles d'Alka Seltzer, tu te jures que «Basta!». Tu entres en sobriété heureuse, dans tous les sens de la démarche. Tu t'imposes des jours d'abstinence – alcoolisée, uniquement ! – et tu te mets au pain pétri maison et à la flotte plate. C'est à jeun, hier, lundi 5 septembre, que je découvre la photo... Renaud ajoute un nouveau tatouage à ceux que le chanteur, jadis énervant, porte



à fleur d'épiderme. Entre ses frêles épaules de sexagénaire trône à présent un vrai Christ, avec couronne d'épines. Pas le petit format, hein ? ! Le genre, comme la tête de mort sur le blouson des Hell's Angels, qui part d'un point A de l'omoplate pour toucher le point B d'une autre. J'ai relu quelques fois l'article – d'abord parce qu'il était publié par Le Matin – et qu'avec ce genre de canular, tu crées un faux/vrai buzz pour gruger des plunitifs crédules. À l'instar des bonnes pâtes, j'ai laissé reposer l'info. Allait-elle toujours se lever ce mardi 6 septembre 2016 ?

Je redoute que oui.

« Renaud : le tatouage de la résurrection » (Le Point), « Le chanteur Renaud s'est fait tatouer le Christ » (Le Parisien), « Renaud : il s'est fait tatouer Jésus sur tout le dos » (Télé-Loisirs), « L'étonnant tatouage de Renaud : le visage du Christ en grand, dans son dos (photo) » (sudinfo.be)... Les sources se multiplient comme les petits pains. Même www.evangeliques.info s'y met et nous précise, comme les autres, le texte qui entoure la chose : « Comme lui j'ai aimé, comme lui j'ai souffert ».

Ben, tu sais quoi ? Il n'est pas le seul !

Le calvaire, le chemin de croix avec Renaud a commencé ce printemps avec un chant d'amour envers François Fillon, « un parfait honnête homme, un vrai politicien ». Compresse remise voici une semaine avec « Fillon, c'est un mec bien, honnête, je voterais pour lui s'il gagnait la primaire ». Le Figaro a consacré un grand papier à ce retournement de Perfecto, c'est dire... Renaud a beau dire, après coup, que ses propos sont détournés de leur contexte et récupérés à des fins électoralistes, il aligne un chouïa les bourdes.

Peu de temps avant de calancher, le dessinateur Siné, dans une de ses « Mini Zone » nous décrivait un plus jeune Renaud peu connu, parano, « persuadé d'être filé par la CIA, le Mossad, la Guépéou et la DSGE réunis ». Et Siné d'ajouter « Quelle tristesse que de l'entendre maintenant borborygmer avec une voix qui ressemble un peu à l'ancienne, mais qui ne trompe pas : « J'ai embrassé un flic » ! [...] Je garderai comme la prune de mes yeux mes vieux vinyles (de Renaud, NDLR) et n'achèterai pas les ersatz, c'est trop triste ! » Jusqu'à son dernier souffle, Siné est resté un anar pur et

*“ Je préfère être
joyeusement poivrot
que pathétiquement
sobre.”*

dur. Vous pouvez relire sa bio imagée – « Ma vie, mon œuvre, mon cul » – il ne dévie pas sa trajectoire d'un pet de lapin nain. Je l'aime parce que ses fondations restent cohérentes sur toute sa vie. Pas beaucoup de gens peuvent s'en vanter.

Renaud, lui, c'est un fragile.

Ses blessures devant l'âge et les séparations, ont tari ses sources. Sec d'inspiration, il a noyé ses angoisses dans des piscines de picrate en essayant de surnager. Ses plongées te mettaient en apnées de sympathie. Tu retenais ton souffle en espérant que le pathétique redevienne flamboyant, que le pochtron qui fume des joints se murge et redevienne moins con. Tu avais pour lui l'attachement que tu as pour les épaves qui fuient leurs vies de toute part sans vouloir se remettre à l'eau. Renaud, tu le voyais avec toute la tendresse du pilier de zinc qui se prend des tôles. Par amour, par sympathie, tu lui remettais une tournée. En hommage aux services et aux plaisirs rendus... Jusqu'au moment où Renaud s'est repris en main, il a déposé les verres pour en faire d'autres. Sans alcool.

Sinon, que te dire, à toi ?

Tu ne peux pas figer tes ex-idoles dans l'iceberg du passé. Elles ont le droit de virer Titanic, de décongeler certaines certitudes, de changer par la farce ou la force des choses. Le Renaud que j'aimais dans les années quatre-vingt ne se compare pas avec celui de 2016. D'où la question : « Est-ce que l'âge et les rides sont des excuses à la connerie ? » Avec Papy Séchand, tes ressentiments hésitent entre évolution et trahison. Parce que, au point où il en est, il va nous faire quoi, encore, le Renaud ?

St Jacques de Compostelle en santiag ?

Un duo avec Jennifer ?

L'apologie de Macron sur sa mob ?

J'aurais pu aborder cette chronique comme d'habitude. En rebrousse-poil en t'affirmant que Renaud avait raison de virer sa cuti de révolté, que cette salope de vie t'enseigne l'humilité du Pénitent que tu dois être, car il y a des vraies valeurs à respecter devant le caveau. Voire le caniveau.

Je projette d'aller trinquer sur la tombe de Siné – cimetière de Montmartre – et me bourrer la gueule à la mémoire de Renaud, enterrer par contumace ce défunt anar qui se maintient dans une autre existence. Je ne ménagerai pas les canons, je boirai pour

oublier ce qu'il est maintenant lors de son Apocalypse personnelle.

Je préfère être joyeusement poivrot que pathétiquement sobre.

Moi, je dis.

Ces lundis d'après votation, c'est que du bonheur

26 septembre 2016



DURANT L'APOCALYPSE, LE BAR RESTE OUVERT... Et il le faut, pour trinquer à l'immense, à l'abyssale, à la titanesque, à la colossale confiance que certains citoyens accordent à leurs fiables, sûres, posées, sensées autorités. De telles déclarations d'amour, via les urnes, cela mouille les mouchoirs de bonheur.

Durant l'Apocalypse, nos énarques – dont la science infuse dans la proverbiale sagesse léguée par nos ancêtres du Waldstätten – pensent à notre avenir et à notre sécurité. Le Bon Peuple – du moins celui qui s'inquiète de son futur et vote à 43 % de participation – lui signe des chèques vierges de confiance. C'est sa voix, celle de Dieu, celle de la sagesse évidemment populaire. Son opinion entre en osmose avec celles et ceux qu'il a placés

aux fonctions suprêmes. Ces élu(e) s représentent SES intérêts, à lui et rien qu'à lui, n'est-il pas ? C'est une ligne directe entre l'isoloir (ou l'enveloppe), les bulletins et des décisions posées puis diligemment appliquées.

Aussi, voici quelques mois, quand les Instances Qui Pensent lui disent qu'il n'y a aucun péril en la demeure dans le Service Public, il suit du stylo. Mais non, aucun emploi ne serait menacé. Par contre, par la faute d'un « oui » déplacé, il y aurait des charrettes de malheureux sans travail. Vous imaginez le désastre pour L'ECONOMIE ? Alors, il compatit, le Roi Souverain Démocratique, il ne veut pas de pauvres familles de chômeurs en plus, il rejette.

Par la suite, quand les bureaux de postes bouclent à cadences accélérées, que les tarifs des CFF grimpent et que Swisscom supprime le si dépassé analogique de son offre, que des restrictions de personnel sont annoncées, il ne se pose aucune question, le Bon Peuple. C'est dans l'ordre propre en ordre des choses.

Hier, dimanche 25 septembre 2016, les Initié(e) s lui ont garanti que, côté écolo, lui, Helvète, recyclait déjà bien assez et que ça commençait à bien faire tous ces trucs de Verts qui mettent L'ECONOMIE dans les chiffres rouges. Basta ! Ensuite, que les Petits Vieux ne méritaient pas un seul centime d'AVS en plus. Ils se démerdent déjà avec des miettes de Frolic pour boucler les fins de mois, ce n'est pas une gamelle en plus qui allait faire la différence, non ? Aider les Séniles, cela allait mettre en difficulté cette ECONOMIE si prospère pour les jeunes valides. Eux-mêmes, d'ailleurs, doutent de toucher quoi que ce soit comme AVS lors de leurs retraites, à, mettons, 75 ans. Que l'on se serre la ceinture déjà maintenant ! Conjointement ! C'est ça, le Fédéralisme, mon gars.

Quant à ce renforcement de notre sécurité, cela coulait de source. N'oubliez jamais ces fanatiques de Daesh, bardés d'explosifs, qui viennent sonner à toutes les portes d'Appenzell Rhodes Intérieures et menacer nos paillassons. On ne plaisante pas avec ça ! Vouloir cacher des choses numériques, cela n'est pas joli joli, non ? Seriez-vous de ces journalistes d'investigations qui farfouillent dans les CV des élues ? Qui remontent la filière des

lobbys et osent prétendre que les intérêts du Peuple Si Vénéré passent aux toilettes devant les dividendes des Conseils d'Administration ? Non, j'en suis certain. De toute façon, grâce à Tamedia, le métier de journaliste sera bientôt aussi périmé que celui de typographe. Une belle ECONOMIE d'informations qui vous évitera de voter contre VOS intérêts. Vous vous sentez mieux, ce matin ? Ces lundis d'après votations, c'est que du bonheur !

Le plan secret de La Poste et des CFF enfin dévoilé!

29 octobre 2016



J'ai compris leur stratégie: La Poste et les CFF veulent parquer ces moutons de pauvres en ville. Ils prévoient d'offrir l'air pur de la campagne aux veaux d'or. Comme ça, les vaches grasses seront bien gardées !

Conspirationniste timbré, mon camarade, au bar de l'Apocalypse, toujours ouvert, laisse-moi remplir ton verre ! Euréka, j'ai trouvé ! Cela fait des années que je m'épuise le cortex à comprendre ce que veulent les CFF et La Poste. Depuis cette semaine, avec l'annonce de la proche fermeture de 600 offices postaux et le test d'un abonnement à 12 000 francs, j'ai cerné leur stratégie à long terme.

Les deux monstres veulent intensifier l'exode rural pour caser tous les paumés aux petits salaires dans ou aux abords des villes.

Une évidence !

Cela m'apparaît tellement limpide que je m'étonne de ne pas avoir cerné leur mode opératoire plus vite.

Le cauchemar, pour La Poste, les CFF (voire de Swisscom), c'est de perpétuer cette saleté de service public, cette notion poussiéreuse et si dispendieuse. Surtout quand ce maudit public habite aux fins fonds de la campagne, au sommet d'une vallée !!!! Que faire ? Isoler ces ermites qui coûtent si cher et ramolissent les bénéfices. Ils diminuent ou suppriment les prestations, bouclent à tour de bras les bureaux, ne distribuent plus l'AVS, ils suppriment les correspondances, augmentent les prix des courses, ils se dispensent de tirer des fibres optiques là où ce n'est pas rentable. La morale finale? DEBROUILLE-TOI ! Tu en veux le luxe de l'éloignement? Tu raques au prix FORT. Je patauge dans la parano ? Quand La Poste espère arriver au plus vite à 800 offices – au lieu des 3500 existant en 2001 – réfléchissez un tantinet ! Les choix sont imposés, pas discutés, sur des barèmes obscurs qui font la nique aux principes vagues d'une démocratie...

Pareil pour le prix des CFF avec cet abonnement AG maxi délirant à 12 000 francs dont on va sélectionner 100 élu-es- pour le tester (oui, j'ai postulé !). Avec ton rejet de l'initiative « Pro Service Public », sais-tu que tu as signé un chèque en blanc à des élites financières totalement déconnectées de ta réalité? As-tu oublié qu'ils ne comprennent rien à ce que tu vis, toi?

Dans leur logique, toi, helvète moyen, tu te dois d'habiter proche de ton lieu de travail, en milieu urbain. COMPRIS ? Cela concentrera les services de La Poste, des CFF, de Swisscom. Cela dégorgera les routes, les rails, les wagons comme tu te déplaceras dans un périmètre restreint. Cela augmentera leur efficacité, réduira encore plus leur personnel, fera exploser leurs bénéfices. De la joie en barres plaquées or!

Bref, si tu restes un pauvre, que tu végètes en rase campagne, TU FAIS TACHE. Tu imagines tout ce que tu coûtes à la collectivité !? Tu n'as pas honte ? Laisse les pâturages à celles et

ceux qui en ont les moyens ! Comme ça les grasses vaches – du moins celles dont les étables ont survécu au suicide des paysans étranglés par leurs dettes – seront bien gardées. Les riches contemplant les pâturages, les pauvres dans les locatifs bétonnés et bien rentabilisés. Enfin, chacun à sa VRAIE place ! Bienvenue dans le futur monde imaginé par les pontes de Swisscom, La Poste ou des CFF...

Je vous parie que leurs salaires leur permet même d'avoir un joli chalet résidence secondaire en station !

Et si je n'étais pas fiché? Mais quelle horreur!

3 novembre 2016



Avec tout le mal que je me suis donné, le Service de Renseignement de la Confédération m'a-t-il repéré? Survivrais-je à l'humiliation d'un dossier vierge? J'attends les réponses avec une appréhension certaine.

Un peu avant l'Apocalypse, ce n'est plus que du suspense. Par envoi recommandé, j'ai demandé au Service de Renseignement de la Confédération ce qu'il avait stocké sur moi. Je récidive. Lors de l'affaire des fiches, au début des années 90, je m'étais déjà fendu d'une missive identique. La réponse, sous forme de lettre type, m'avait déçu. Aux yeux de la Confédération, je ne constituais pas une menace. J'incarnais un brave citoyen, au comportement irréprochable, aux écrits anecdotiques. Pour ne pas garder ma frustration pour moi tout seul, j'avais affiché le document dans mes toilettes. Depuis, je pense m'être rattrapé. D'accord, jusqu'en 2008, côté journaliste, je n'investiguais pas,

j'animais. Mais, ensuite, j'ai retroussé mes manches et je me suis donné telle la bête ! J'ai exercé mon droit de creuser, de farfouiller, de dénoncer.

Quitte à essuyer les injures, m'être fait agripper par un ultra du FC Sion voulant me casser les lunettes (et puis le reste parce que je disais du mal du PDC), me prendre des poursuites d'un ex-politicien, juste comme ça, pour son plaisir à lui. J'ai mouillé, tombé la chemise, j'ai renforcé mon cynisme humain vis à vis d'un genre dont on peut attendre surtout le pire et vaguement le meilleur. J'ai aidé certaines causes, j'en ai perdu d'autres au prix fort. J'ai n'ai plus joui d'un confort matériel mais, parfois, cela s'impose quand on n'a plus aucun respect professionnel pour les gens qui vous emploient. Je me suis associé, par la suite, avec un collègue qui a sans cesse vilipendé la justice vaudoise, genevoise, un peu la valaisanne.

Honnêtement, cette fois, merde, je mérite d'être dans les petits papiers de la Confédération !

J'ai contesté l'ordre établi ! J'ai pêché par action et par aucune omission, je me suis retrouvé devant des juges complaisants et en face d'avocats tordus. J'ai pris des amendes salées parce que je dénonçais des institutions tortionnaires. J'en aurai pour des années à rembourser les diverses parties.

Alors, cette fois, les gars, FAITES UN EFFORT ! Puisque j'ai joué au Don Quichotte quinquagénaire autant que je ne me sois pas attaqué à des moulins à vent pour des prunes ! Depuis que j'ai expédié ma demande au Service de Renseignement, l'angoisse me tarabuste. Je me dis que mes espoirs ne peuvent trouver grâce aux yeux des instances supérieures. Parfois. Puis je me redis que, zut de fiente, je ne mérite pas la seconde humiliation du casier vierge.

Certes, oui, j'ai pris depuis quelques mois, l'option d'orienter mes sujets et mes reportages vers les solutions plutôt que les problèmes. C'est une évolution de vie qui n'empêche pas les coups de gueule. Pour mes attaques réitérées, durant au moins sept ans, la moindre des choses serait de me consacrer au moins un maigre entrefilet. Me Sébastien Fanti – le défenseur des justes causes numériques – s'est vu épinglé en partie pour son implication dans l'affaire Luca en Valais. Eh, les gars, j'ai pondu plusieurs enquêtes sur ce dossier ! Si je n'ai que dalle, cela serait

de la discrimination. Pure. J'aime me voir de plus en plus comme un doux anarchiste. Pour mes trente ans de métier, les gars du Renseignement, ne me laissez pas tomber. Pensez à ma réputation ! Passer pour un Colargol alors que l'on s' imagine comme un Ragnar Lothbrok (de la série « Vikings ») du clavier, cela serait d'une douleur insoutenable.

Vous me faites ce coup-là, je promets de vraiment m'énerver dans les trois prochaines décennies ! Vous pourriez regretter d'avance votre clémence, je vous le garantis !

PS: La réponse du Service de Renseignement? Vous la trouverez sur le site de PJI: <http://www.pjinvestigation.ch/?p=8199>

2. Articles citoyens

Une logique évolution

17 novembre 2016

alternaTiVe

**Webmédia citoyen
Journalisme de solutions**

**Nous regarder
Nous soutenir**

Parce que le quotidien change

www.alternative-tv.info

Ce printemps, je me suis reconnecté avec Maxime Provenzano. Devant sa caméra, entre autres, j'avais fait mes débuts de journaliste télé – amateur – à Canal 9 dès l'automne 1984.

Puis, il s'était évaporé dans la Nature, continuant à se perfectionner dans l'art des objectifs et du montage. De mon côté, j'ai fini par être engagé professionnellement à Canal 9, de 1998 à 2008. Malgré ma défiance pour toute forme de pouvoir, je l'ai manié comme rédacteur en chef. Dans les limites d'un exercice où les contraintes administratives finissent par prendre le pas sur la liberté de créer. Celle-ci vaut tous les Graals de la Galaxie! Depuis peu, je renoue avec l'image et les interviews télé. J'ai retenu les leçons, je n'enferme personne entre les quatre murs d'une conduite rigide. Avec alternaTiVe, grâce à Maxime, je peux explorer le monde des gens qui, plutôt que de subir, tentent de nouvelles solutions. En tant que journaliste citoyen, en trente ans, j'observe une société qui s'épuise des richesses qu'elle ne va bientôt plus avoir. Il existe d'autres chemins, ceux que nous avons envie de montrer sur alternaTiVe...

Les articles qui suivent te prouvent que mon déclic – vers un webmédia de solutions – ne date pas d'hier. Que cela couvait depuis longtemps.

Pisser dans la vigne pour être reconnu

13 avril 2012 - Un des premiers articles sur mon ex-blogue

INITIATION L'un dessine et ne sait rien du vin. L'autre vendange et n'a jamais lu une BD. Ils étaient faits pour s'apprécier et s'engueuler. Une rencontre magnifiée dans «Les Ignorants» (Futuropolis).

L'idée des « Ignorants », le dessinateur Etienne Davodeau l'a vendue à ses éditeurs sur un simple «pitch» (et devant une bière!). « J'ai un ami vigneron, Richard Leroy. Il ne connaît rien à la BD et moi j'ignore tout de la vigne. On va faire une initiation croisée. » Futuropolis ne peut que se réjouir d'avoir dit oui, la BD dépasse les 50 000 exemplaires vendus et totalise quatre réimpressions!



Immersion totale Dans les faits, en dix-neuf chapitres et 270 pages, deux univers cherchent à se comprendre. Etienne Davodeau paie de sa personne. Il taille la vigne – se fait remonter les bretelles – débroussaille, sulfate – mais en biodynamie – conduit un tracteur, vendange et j’en passe. De la confection des tonneaux au Salon de vins, de la visite d’un assistant de Parker à la haine du soufre, il s’immerge, Davodeau.

Sur Richard Leroy, il ne cache rien : leurs rires, leurs engueulades car le sieur a le caractère pas très décanté. Le vigneron n’a plus envie de s’emmerder avec les nuances, il dit ce qu’il pense. « Tu pisses dans tes vignes, toi ? Bravo », raille Davodeau. « Oui, c’est comme ça qu’elles me reconnaissent ! », répond Leroy. Et il remplit sa part de contrat. Lire les BD, le soir, que Davodeau lui prête. S’il n’aime pas, il s’endort dessus. Mieux, Leroy rencontre des auteurs de BD dont il vient de découvrir les planches. Il fréquente la maison d’édition qui publiera «Les Ignorants» (Futuropolis) comme les Festivals des BD.

Les envies finales Les similitudes entre les deux mondes deviennent évidentes : l’importance du détail dans cet artisanat humain. La réussite des «Ignorants» tient dans la fluidité simple de la narration, du dessin au service de sa trame. Cette exploration, on la ressent presque physiquement. On referme le livre, on des envies de lecture, de dégustation, de rencontres. «Les Ignorants», je lui ai tourné autour depuis des semaines, appréciant l’objet en tant que tel, son épaisseur, sa reliure, le gramage du papier. J’ai craqué mais pas n’importe où, chez «Des livres et moi », librairie reprise à Martigny par toute une équipe avec Christophe Bonvin, plutôt actif dans le monde du vin. «Les Ignorants» ne pouvaient symboliquement que sortir de ces rayonnages-là !

Les âmes de La Potagère

Mars 2012, republié en mars 2016



QUE DU BONHEUR La Potagère, c'est un commerce qui a une vraie étoffe humaine. Il atteint, cette année, ses 37 ans d'existence à St-Pierre-de-Clages. Rencontre avec Jean-François et Marie-Cécile, tous deux 67 ans aux prunes. Ils puisent dans leurs souvenirs et parlent de leurs incroyables rencontres.

C'est le magasin où Gérard Lenorman chante a capella «La balade des gens heureux». C'est l'endroit où le chauffeur de Johnny Hallyday vient chercher des asperges pour son patron. C'est là que sont nés les «Paniers de la santé et du bonheur» qui ont nourri le Dalaï Lama ou l'Abbé Pierre. Bienvenue à La Potagère, un lieu rare en Valais, aux portes de St-Pierre-de-Clages. Ce matin du vendredi 16 mars, Jean-François porte son invraisemblable cravate colorée du jour. Sous le soleil, il embrasse du regard le panorama qui se déroule autour de La Potagère. On y aperçoit pas moins de seize stations de montagne : un vrai cinémascope valaisan.

«Si le Paradis, c'est comme ça, je signe tout de suite ! Et cela ne me ferait rien de recommencer exactement la même vie.», répète souvent Jean-François qui a fêté cette année ses 67 ans. La retraite ? Pas encore ! Il se voit tenir encore cinq ans avant de lever le pied. Un peu. Depuis 37 ans, Jean-François et sa femme Marie-Cécile se dévouent, se battent pour offrir les meilleurs fruits et légumes du cru ou les productions les plus exotiques. Ce n'est pas du publiereportage mais une réalité vraie !

Une longévité rarissime pour un commerce de proximité comme le leur, surtout depuis une décennie où le combat s'intensifie face aux Goliaths des grandes surfaces. «Ils vendent les marchandises aux prix où je les achète. Chez nous, on ne doit plus réfléchir en termes de chiffre d'affaire mais de rendement. C'est au centre de notre philosophie de travail», témoigne Jean-François.

Rarissime longévité Il sait de quoi il parle, le patron de La Potagère. Il a commencé sa carrière dans la grande distribution suisse, comme responsable des achats. «En ce temps-là, c'était encore à taille humaine. Il fallait bosser, mais c'était un bon stress. La vente n'était pas agressive. Aujourd'hui, c'est devenu de l'arnaque, tout est programmé pour l'achat. Les gens perdent en qualité de vie et personne ne s'enrichit. Les supermarchés ressemblent à des cryptes où il règne un silence complet. Ici, les clients se parlent entre eux.»

Force humaine A ce côté obscur de la vente, La Potagère oppose sa Force humaine et cultive un précieux supplément d'âme. «En 35 ans, je suis toujours resté fidèle aux mêmes fournisseurs. Et je ne négocie jamais les prix, jamais ! Je discute avec eux s'il y a des problèmes, liés à la pluie ou à la sécheresse. De leur côté, ils n'essaient pas d'écouler de la marchandise qui n'est pas de la qualité. On travaille sur la confiance»

« Nous avons le respect, de la marchandise, des gens. On s'en occupe bien », complète Marie-Cécile, qui, pour la deuxième fois vient voir comment se déroule l'interview avec son homme.

La Potagère et après Le Cervin Chouchoutés, les habitués des lieux envoient même des cartes postales aux patrons. A La Potagère, c'est l'ode perpétuelle au palais et, grâce au bouche à oreille, la réputation s'est forgée. On vient de loin, de très loin pour les visiter.

«Un Zurichois, qui travaille dans une chaîne d'hôtel à Hong-Kong, nous a envoyé sa femme. Il lui a dit : « En Valais, tu vas d'abord voir la Potagère et après le Cervin ». Elle a suivi ses conseils. Elle a trouvé chez nous des Kumcuats, très rares à Hong-Kong. Ils y sont respectés un peu comme les vaches sacrées en Inde », rapportent en chœur Jean-François et Marie-Cécile.

Volée d'idoles A propos d'idoles, La Potagère en a vu défiler une belle volée. La faute, en grande partie, à Pascal Thurre. Lorsqu'il convie des vedettes sur la Vigne à Farinet, elles reçoivent à coup sûr un «Panier de la Santé et du Bonheur». En remerciements, des photos dédicacées que l'on retrouve tapissée par dizaines sur les murs de La Potagère. La curiosité conduit certaines stars vers le lieu d'origine. «Nous, on ne sait pas trop qui c'est», glisse Marie-Cécile. Un dimanche après-midi, elle a vu Zidane, seul, venir leur faire un petit coucou. «Il était timide, on ne s'est pas trop parlé.»

Plus récemment, Gérard Lenorman a poussé quelques couplets. «Il était bien chez nous, il ne repartait plus». Jean-François se souvient aussi du passage de Frédy Girardet, titanesque cuisinier devant l'Eternel. «On était devant La Potagère et il me parlait de son enfance. Il doit y avoir des bonnes ondes chez nous... » Jean-François garde aussi une image du réalisateur José Giovanni, littéralement fasciné par une décoration avec des Pères Noël. «Il ne cessait de les regarder et sa belle-mère venait tout le temps le déranger avec des «José, José, José ». Au bout d'un moment, il s'est tourné vers elle et lui a lancé : «José n'est pas là! » Il voulait la paix!»

Il y a une visite qui a réellement impressionné Marie-Cécile, impératrice de la confiture. Elle en invente quotidiennement leur donne des noms de personnalités qu'elle admire. Dont Léonard Gianadda qui a droit à des pots baptisés «Le Tsar». Un soir, Marie-Cécile, devant la télé, entend taper à la porte. « J'ai cru que c'était des cambrioleurs. Et me je suis retrouvée face à Monsieur Gianadda. J'ai dû dire : «Au secours, excusez-moi !» C'est quand même un bel homme et impressionnant. »

Du Che à toute les heures Ceux qui ont le sens de l'observation remarquent la présence barbue du Che un peu partout dans La Potagère. «J'ai même des livres qui viennent depuis Cuba, renseigne Marie-Cécile, c'est un grand homme !»

Celles et ceux qui fréquentent La Potagère le savent: le créneau horaire du magasin ne ménage pas ses efforts. Sans relâche, du lundi au dimanche, du dimanche au lundi, un vrai sacerdoce pour la petite entreprise de Jean-François et Marie-Cécile. «On bosse 18 heures par jour, c'est la vérité !», appuie Marie-Cécile qui passe dans «le plus petit bureau du monde» alors que je partage le café avec son mari.

«J'ai pris une seule fois trois jours de vacances, j'ai fini à l'hôpital à cause de calculs rénaux. Le médecin a dit que j'avais coupé trop vite», se souvient Jean-François. En clair, l'inactivité nuit à sa santé... Et ce depuis le 1er avril 1977. «On commençait avec un poisson, tout le monde ne donnait pas cher de notre peau», se rappelle Jean-François.

Guerre de quartiers Au départ, le magasin se trouve au centre de St-Pierre-de-Clages et notre couple cumule les kilomètres. «Nous avons surtout des restaurateurs comme clients. Il fallait les livrer, trois fois par semaine, à Ovronnaz, Evolène, les Haudères, Arolla, le col Torrent. Parfois, en hiver, je prenais avec moi des habits de rechange. En cas d'avalanches, je pouvais rester coincé dans la vallée», détaille Jean-François.

Et La Potagère, durant 7 ans, assure d'autres tournées, en plus de celles aux restaurateurs. «Deux jours par semaine, nous livrions des fleurs et des plantes à Mase, St-Martin, Suen et Hérémenche. Cela a été une épopée formidable et des contacts magnifiques avec les gens de ces vallées.» Attendu comme le Messie, ces ventes de villages en villages devaient respecter un certain horaire. C'est là que commençait la guerre entre les quartiers, les hameaux, les bourgs. La stratégie ? Etre servi en premier, retenir le camion de livraison pour prendre le maximum de marchandise et laisser des miettes au village suivant ! «Ils m'arrêtaient au milieu de la route, me bloquaient sur des places ou voulaient à tout prix m'inviter pour boire le café», rigole Jean-François.

La rivalité s'accroissait encore en fonction des positions des astres. «Ils travaillent beaucoup avec les planètes et il fallait à tout prix planter à certaines dates !» Une fois, il y a eu tromperie involontaire sur marchandise.

Drame dans la vallée «Les petits plantons ont tous les mêmes têtes. Un fournisseur m'a vendu des plantons de choux destinés à la choucroute. En fait, il s'agissait de choux-fleurs. Cela a été

un gros drame dans la vallée. Pour rattrapper le coup, je me suis arrangé avec un grand marchand pour effectuer une livraison de choux à choucroute. J'ai rempli le camion et fait le tour des villages lésés, ils venaient avec des brouettes pour se servir tellement ils étaient heureux!», confie Jean-François.

«Une sacrée époque», approuve Marie-Cécile. Mais toute bonne saga a une fin. «La clientèle privée augmentait au magasin, nous n'arrivions plus à donner le tour. Nous avons passé l'affaire à d'autres personnes pourtant cela a été ressenti comme une trahison. J'ai eu des gens qui pleuraient devant moi et d'autres qui m'ont accusé de les avoir laisser tomber.»

Gustations détendues En 2014, La Potagère tient essentiellement grâce à ses «Paniers de la Santé et du Bonheur» nés voici deux décennies un jour de la St-Valentin. «Un client, Stanislas, voulait un cadeau spécial pour sa chérie», se remémore Marie-Cécile. Un tout premier panier suivi par des milliers d'autres. Comme rien ne doit se perdre à La Potagère, tous les fruits et légumes sont aussi transformés en conserves ou confitures maison. Dans leurs cartons, depuis 2002, Marie-Cécile et Jean-François cherchent de nouveaux futurs avec un sacré projet. Sur les plans, le 40% de l'endroit s'avère inutilisé, soit 16 000 m³. De quoi monter des chambres d'hôtes et un «Atelier de Gustations détendues». Jean-François ne cesse de plaider devant les autorités communales ou cantonales les avantages pour le Valais et la région d'une telle initiative. Le chemin administratif est pavé de bonnes intentions qui prennent beaucoup de temps. D'un bureau à l'autre, on s'est longuement renvoyé la balle. Cela bouge enfin depuis quelques mois, la zone agricole se modifie en zone d'activité viti-vinicole.

A côté de La Potagère, Jean-François a vu l'immense Maison Provins, que certains voulaient transformer en centre de soins liés au vin, partir en miettes. Il espère que La Potagère aura un autre visage dans les décennies à venir.

Jean-François et Marie-Cécile aimeraient passer la main en laissant derrière eux un vrai plus pour St-Pierre-de-Clages. Leur projet s'est associé au Village du Livre pour donner toutes les chances de pérennité. «La Potagère, c'est notre enfant», dit en chœur le couple. Et on n'abandonne pas un fils ou une fille. Cela ferait trop d'orphelins gastronomes aux alentours!

« J'étais destinée à ça »

6e dimension – 7 septembre 2012



Originaire de Montana-Village, Anne Rey parcourt les sentiers de tout le Valais. Excursions botaniques, Inalpe, randonnées nocturnes, cette accompagnatrice en montagne sait comme personne transmettre la passion de la nature.

Avec Anne Rey, accompagnatrice en montagne, la pive n'est pas tombée loin du sapin. La passion de la randonnée, ses parents et ses grands-parents l'ont inscrite dans son code génétique.

«Jeune homme, mon père travaillait comme fromager, on se baladait dans les alpages. Je partais tous les été ramasser des champignons dans le Haut-Valais. Avec ma grand-mère, on cueillait les épinards sauvages ou les violettes pour réaliser des tisanes contre la toux », se souvient Anne Rey. Adolescente, elle décide d'organiser elle-même des excursions, pour « trouver de nouveaux coins ». Et elle en dénêche encore aujourd'hui ! « C'est aussi une question d'état d'esprit. On peut passer douze fois au même endroit et cela sera toujours différent. »

Eveil ludique A 18 ans, Anne Rey s'offre un nouveau pays, le Canada, pour 15 mois de stage linguistique et de trekking. « C'est lorsque je suis rentrée que j'ai réalisé que le Valais était vraiment un petit paradis. » Dès lors, elle n'aura de cesse de s'enrichir à l'étranger et faire fructifier son capital dans son canton. Elle avoue être « très liée à la région de Crans-Montana » et part marcher dans le monde entier (Ile de la Réunion, Argentine, Sardaigne, etc.) En parallèle, Anne Rey devient infirmière. Un jour, elle rencontre Catherine Antille, qui a fréquenté l'école St-Jean d'où l'on ressort avec un diplôme d'accompagnatrice en montagne. « Je me suis dit que cela pouvait être bien, j'y ai réfléchi quelques années ». Et elle finit par y aller pour «apprendre comment éveiller les gens à la nature de façon la plus ludique ». Sa décision n'a guère étonné sa famille. « C'était une suite logique, j'étais comme destinée à ça. »

Poser les soucis Une ferme douceur se dégage d'Anne Rey. Elle se montre passionnée lorsqu'elle évoque notre vallée du Rhône « sans cesse en mouvement ». «Je veux arriver à faire ressentir ça dans l'écoute du vent, la fleur qui pousse, la neige qui devient eau. C'est très important !» Diplômée en 2007 de St-Jean, Anne Rey fonde « Randoplaisir » et accueille ses premiers clients. «Au début, ils arrivent avec leurs sacs à dos et leurs habitudes de vie. Au fil des kilomètres, ils posent leurs soucis, leur stress, ils entrent en communion totale avec la nature. J'ai vu chez certains des remises en question, c'est le début d'un autre chemin. »

Valeurs simples Et Anne Rey repart sur les bancs de l'école Alchémille, à Evolène, pour étudier les plantes médicinales. Elle y approfondit ses connaissances, commence à confectionner des pommades ou des tisanes. Infirmière à 50%, elle indique au Réseau Santé Valais ses disponibilités pour des remplacements. Le

reste de son agenda, c'est « Randoplaisir » et ses études qui l'occupent. Elle arpente les sentiers valaisans durant toute l'année, de jour comme de nuit, avec une clientèle de plus en plus fidèle. « Je sens qu'il y a de plus en plus un retour vers des valeurs plus simples, authentiques. Il y a un besoin d'harmonie, de savourer plus la vie... »

Anne Rey, accompagnatrice en montagne ou marchande de bonheurs naturels ? « Pourquoi pas un peu des deux? », lance-t-elle.

Celles qui amènent les lumières

6e dimension – 12 novembre 2012

Kathrin Legg donne une nouvelle orientation à sa vie et s'investit dans l'association Barefoot College. Une cause qui la conduit à Zanzibar pour brancher toute une communauté sur l'énergie solaire.

Dans cette boulangerie de Crans, un client interroge Kathrin Legg : «C'est quoi, déjà, ton projet ?». Posée, passionnée et synthétique, la réponse fuse : «Permettre à des grands-mères illettrées d'être des ingénieures en énergie solaire dans leur village, à Zanzibar ». Pas étonnant que l'on interpelle Kathrin Legg. Sa famille séjourne à Crans-Montana depuis plus de trente ans. Son frère y vit, elle y vient pour s'oxygéner. Elle espère convaincre certaines autorités ou associations du Haut Plateau d'investir dans le Barefoot College, organisme dans laquelle elle s'implique depuis 1 an et demi. Au-dessus de son décaféiné, Kathrin Legg se rappelle du jour où sa vie a véritablement changé.



Le 4 août 2011, elle se trouve à Zanzibar, en pleine Tanzanie, dans une réunion capitale. « Nous sommes arrivés dans ce village, en pleine brousse profonde, par hasard. C'est Bunker Roy, le président du Barefoot College, qui, par instinct, a décidé de prendre une petite route qui nous a conduit dans un des quatre hameaux de Kandwi. »

Fidèles à la communauté Devant la foule réunie, les explications commencent. Il s'agit, par des installations d'énergie solaire, de ramener la lumière au village. Tout est pris en charge par le Barefoot College, des partenaires qui le soutiennent et le gouvernement indien : la formation de six mois en Inde, justement, le voyage, puis le matériel. Ensuite, chaque foyer équipé doit payer entre 5 et 7 dollars par mois, soit trois fois moins cher que des systèmes plus rudimentaires. Ce montant assure la maintenance et le salaire des femmes devenues ingénieures solaires. Car ce sont uniquement des dames qui sont sélectionnées. « L'expérience a montré que les hommes qui étaient formés quittaient le village. Par contre, les femmes qu'elles soient mères ou grands-mères n'abandonnaient pas la communauté », détaille Kathrin Legg.

Couleurs simples Ce 4 août 2011, elle voit que son choix de vie possède des implications vitales sur le terrain. Dans cette aventure, dont elle est « projet leader », sept femmes, âgées de 35 à 55 ans, vont apprendre l'art et la manière de bâtir une installation solaire. « Tout est basé sur le langage des signes et des codes de couleurs très simples qui permettent d'assembler les divers éléments. » Les volontaires sont parfois choisies par Bunker Roy lui-même. « Il a le don de repérer les petites étincelles dans le regard », souligne Kathrin Legg.

Celui de Kathrin Legg brille quand elle évoque son évolution personnelle. Belge, elle a travaillé durant 17 ans à Bruxelles comme consultante internet et gestionnaire de société. « Et puis j'ai moins eu à cœur de courir après les chiffres et les bénéfices. Je suis venue m'installer à Genève pour me rapprocher de certaines fondations philanthropiques. Je voulais travailler au développement des femmes. J'ai aussi eu une sœur handicapée et je voulais restituer tout ce qu'elle m'avait donné. » Conservant un emploi dans la gestion, elle investit son temps libre dans la cause du Barefoot College qu'elle a connue grâce à une autre association, Giving Women.

Seule blonde et blanche Cet été, Kathrin Legg est retournée à Zanzibar, pour assurer un suivi qui concerne 100 puis 480 maisons ! Face à 35 hommes, elle est la «seule femme blonde, blanche, jeune avec en plus la barrière du langage ». «Mais on m'a pris au sérieux. On m'a remerciée en disant que j'étais un Ange Blanc... » En Tanzanie, le gouvernement, impressionné par les résultats obtenus va initier cinq centres de formation dans l'énergie solaire. Pour Kathrin Legg , un nouveau projet prend progressivement vie, du côté du Népal...



«Aujourd'hui, c'est de l'or !»

6e Dimension - 6 mars 2013



Depuis plus d'une décennie, le vieux bois met de la classe dans les chalets du Haut-Plateau. Marco Hamburger et Stéphane Merlo parlent avec passion de ce matériel hors du commun.

Nom : Hamburger. Prénom : Marc, dit «Marco». Signe particulier : travaille depuis une quinzaine d'années le vieux bois. Son atelier se situe à Sion mais ses clients aiment prendre de l'altitude à Crans-Montana. C'est là que figurent ses réalisations majeures qu'il a bâties avec son ami d'enfance, l'architecte du bureau BSM Casaling Stéphane Merlo. Le rendez-vous avec Marco Hamburger est donné au «Senso». Le vieux bois qui vibre dans l'établissement lui doit tout. La classe, ça passe par le sapin

ou le mélèze rustique, qu'on se le dise. Avec humour et conviction, Marco explique le déclic de sa passion. «J'arrivais du Vénézuëla. Là-bas, je n'avais pas eu le choix que d'apprendre le recyclage. Lorsque je reviens en Suisse, une commande pour un gros chantier tombe à Villars. Des Anglais, qui avaient fait fortune dans l'emballage de fromage pour des Français, voulaient un chalet en vieux bois. Cela a été magnifique !»

Tas de vieilles poutres Le goût et le pli sont pris. «Ce que j'aime dans ce matériel ? Il est ancien, tordu, rustique, irrégulier, contrasté. Je le préserve au maximum, je ne le rabote pas, il entame une deuxième vie. » Le second travail de notre artisan s'effectue dans un chalet «sommptueux» aux Mayens de l'Ours. «Le gars m'a téléphoné, il avait un tas de vieilles poutres en mélèzes qui était sciées. Il était presque convaincu qu'il s'était fait rouler... Cela a donné un résultat spectaculaire.» Entendons-nous bien. Marco ne vante pas ses réalisations, elles parlent d'elles-mêmes. A Crans-Montana, la claque esthétique vous cueille dès l'entrée du Chalet Kadelpapeo. «C'est notre showroom », sourit Stéphane Merlo.

L'architecte et le menuisier ont habillé et rénové de vieux bois une maison, au pied des pistes, qui datait des années huitante. L'intérieur a déjà séduit une quinzaine de magazines spécialisés en architecture ou en décoration.

Ne rien prendre d'Ukraine L'occasion idéale pour s'intéresser au pedigree du vieux bois. «En Valais, à une époque, on vous le donnait ! On voulait s'en débarrasser ! Et puis, voici vingt ans, les gens ont compris sa valeur. Cela s'est vendu et se vend à prix d'or. Et on ne trouve pratiquement plus rien !» Dans le Chalet Kadelpapeo, on voit une inscription « 1735 » sur une planche. «Cela vient d'un mayen d'Evolène détruit par une avalanche, c'est rarissime...», dit Marco. C'est en fait l'Autriche qui centralise le vieux bois, surtout du sapin et un peu de mélèze, centenaire. Il provient des pays de l'Est et, là, il faut se montrer plus que vigilant sur les certificats d'origine. «Surtout ne rien prendre d'Ukraine. Ce bois a été irradié par la catastrophe de Tchernobyl. A Megève, il a servi à la construction de chalet et les propriétaires ont été affectés dans leur santé. On entraînait avec un détecteur de radiation, l'aiguille était au taquet », décrit Marco. Et puis il y a les imitations de vieux bois. «En Allemagne, il y a des procédés qui permettent de transformer du nouveau en ancien.

«Ce que j'aime dans ce matériel ? Il est ancien, tordu, rustique, irrégulier, contrasté. Je le préserve au maximum, je ne le rabote pas, il entame une deuxième vie.»

Mais lorsqu'on le pose, il est totalement homogène, sans contrastes, et le contraste c'est ce qui fait tout le charme», décrit Marco. Passionnés et perfectionnistes, Stéphane comme Marco fulminent contre les gâche métiers. « Il y a beaucoup de charlatan qui utilisent du bois pourris ou avec plein de bestioles. Il y a ceux qui surfacturent un travail, le triple de ce qu'on peut demander. Nous avons une règle : réaliser un travail à la hauteur du standing de nos clients en les respectant.»

Jamais contents Dans les multiples appartements rénovés sur le Haut-Plateau, comme les mayens ou les chalets, leur évidence s'est imposée. Par contre, Marco comme Stéphane, gardent un œil plus aiguisé sur leurs réalisations. «Nous, on voit toujours le détail où on aurait pu faire mieux... En clair, nous ne sommes jamais contents», disent-ils en cœur.

La poésie dans la récupération

6e Dimension - 9 septembre 2013



Depuis trente ans, Fernand Berclaz produit des sculptures. Elles lui permettent de lutter contre ses douleurs et cherchent à rendre les gens heureux. Objectif atteint.

A Randogne, ses sculptures se repèrent de loin. Des dizaines et des dizaines de pièces occupent les alentours de sa maison. Parfois, des touristes s'arrêtent, croyant qu'il s'agit d'un musée. Ils grimpent les escaliers, sonnent et repèrent un homme qui entretient la pelouse. «C'est vous qui faites ça ?», demandent-ils en

anglais, en allemand. «Non, moi je suis le jardinier !», répond l'homme en souriant dans sa barbe poivre et sel. «Il doit être riche, votre patron !», s'exaltent les visiteurs. Alors Fernand Berclaz avoue. Le patron, pas plus que le jardinier n'existent. Celui qui réalise ces œuvres, depuis une trentaine d'années, c'est lui. Quant au prix de revient des œuvres...

Mieux que les bistrots «Parfois, je fais ma tournée en plaine. Je passe par Emmaüs, à Sion, ou d'autres lieux comme Hitter, à Vétroz. A la décharge, ils me mettent aussi des choses de côté...», confie Fernand Berclaz. «Il n'arrête pas, il revient toujours avec quelque chose », souffle sa femme Marguerite. «C'est mieux que d'aller dans les bistrots, non?», interroge plusieurs fois Fernand. Depuis son garage jusque devant leur salon, tournée avec le propriétaire des lieux. Les sculptures aperçues depuis la rue dévoilent leurs structures. Celle-ci se compose d'une ancienne chaudière, celle-là d'un chauffe-eau, cette autre doit ses formes à une citerne. Les œuvres portent des noms plus poétiques que métalliques : Mélancolie, Diamant Rouge, Mère et enfant, Roméo et Juliette, Tricéphale, Icarus, La Rose, Eclipse... La décoration des lieux porte encore la patte de Fernand. La rampe qui borde les escaliers ? Elle est construite avec des barrières qui viennent d'un café, à Genève, qui a été démoli. Et que dire de cette fontaine ou de ce moulin thermique, côte à côte, en face d'un kiosque à musique ? Ses piliers ? Des anciens lampadaires emboutis par des voitures à Crans-Montana. Ils connaissent une nouvelle vie entre les mains de Fernand Berclaz. A côté de son garage, il a construit une sorte de Temple où trône un Bouddha géant, creux, qui pourrait contenir 200 litres de vin. «On ne l'a jamais rempli », dit Fernand.

Une forme de thérapie Avec le temps, notre homme s'est donné un nom d'artiste, F.B. De La Rochette. «C'est l'ancien nom du quartier où nous habitons», dit-il. Randogne, c'est son village, à Fernand, ils étaient huit dans une famille où le père est parti trop vite.

Serrurier de formation, il a fini par travailler chez ASCOM et se marier sur Winthertur. Déjà, tous les week-end, Fernand s'occupe les mains en construisant des meubles en bois massif. Vers 1973, le couple revient à Randogne. D'abord réticente, son épouse Marguerite se laisse séduire par l'endroit. Leurs enfants s'amuse dans la nature. «Le soir, il fallait les laver pour savoir

qui était qui », sourit la maman qui a travaillé comme cheffe de réception à la Clinique Lucernoise. Fernand peint. Pudique, il dit que tout cela est pour lui une «forme de thérapie» suite à de graves ennuis de santé. Après une opération, un staphylocoque le condamne à d'éternelles douleurs. «Elles disparaissent quand je peins ou que je fais ces sculptures. C'est un moment de grâce.»

Le bonheur des gens Ses expositions commencent en 1974, à l'Hôtel Etrier, et elles suivront ses voyages en Asie où il montre ses tableaux dans un Hôtel Hilton de Thaïlande. Par contre, Fernand Berclaz n'a jamais réellement exposé ses sculptures. Ni vendues. «Il faudra bien que je commence à me séparer de certaines pour des questions de place ou pour amortir les frais... », constate-t-il. Son épouse approuve ! «J'ai un tas d'idée et je ne peux plus rien faire », poursuit-il. Sur les divers documents élaborés pour accompagner ses expositions, une phrase de son cru revient souvent : «J'essaie de contribuer au bonheur des gens ». Même depuis la route, lorsqu'on voit ses sculptures, c'est déjà un très bon début pour celui des yeux !

«Nous n'avions pas le droit de nous planter !»

PME Magazine - 4 octobre 2013



Sauver une épicerie dans la communauté de Mase ? Patrice Mugny, ancien maire de Genève, a été fortement sollicité par la Coopérative et son président. Un défi économique relevé après une saga de deux ans et demi.

Au village de Mase, Patrice Mugny a gagné un surnom : «Le Providentiel». C'est Jean-Marc Fischer, président de la Société Coopérative Le Bourg qui le lui a attribué. «Quand Jean-Marc vous dit ça, il se fout de moi ! Ne l'écrivez surtout pas !», implore Patrice Mugny. Une mission précise attendait, en 2011, notre «Providentiel » : sauver Le Bourg, une épicerie dont la comptabilité tutoyait les chiffres rouges. Pour remonter la pente, Jean-Marc Fischer – baptisé, lui, le «Président Vénéré» - a mobilisé toutes les tenaces volontés. Dont celles de l'ancien maire de Genève, quasi recruté d'office. «Je l'ai harponné !», avoue Jean-Marc Fischer, 82 ans. «Le Président Vénéré avait déjà bien fait avancer le dossier. J'ai accepté à une condition, que je sois utile !», précise Patrice Mugny. «On s'est arrangé pour qu'il le soit », riposte aussitôt Jean-Marc Fischer.

« **Pas un cas classique** » Sur le papier, le défi financier n'a rien d'évident. Le recensement de Mase accouche de 250 habitants. Dans ses bons jours, en pleine saison estivale, ce chiffre grimpe jusqu'à 400 personnes. De fil en aiguille, de devis en additions, la remise à flots de l'épicerie atteint les 680 000 francs. «Il fallait, par exemple, renouveler tous les appareils autour de la chaîne de froid et c'est essentiellement pour cette partie que j'ai été sollicité », indique Patrice Mugny. Rien que cette opération se situe aux alentours des 250 000 francs.

Mettez-vous dans la peau d'une commune, d'un organisme étatisé à qui l'on vient réclamer une telle somme pour, rappelons-le, 250 habitants ! C'est là que Patrice Mugny commence à trouver la chose très intéressante. «Quelque part, j'avais besoin d'un défi de ce genre Je suis à la retraite et je n'avais pas envie de m'ennuyer.» «C'est vrai, nous ne sommes pas un cas classique», rigole Jean-Marc Fischer. Durant deux et demi, ce tandem de bénévoles négocie. Cela commence avec les 178 membres de la coopérative du magasin pour qu'ils mettent la main au porte-monnaie. Ensuite, c'est la commune, puis le canton, enfin l'Aide suisse aux Montagnards qui se laissent convaincre. Avec quels arguments ? «Disons que nous avons bien su pleurer », sourit Jean-Marc Fischer. «On a été insistant», souligne Patrice Mugny.

Discuter à l'Africaine Dans ce duo, chacun va se compléter. «Jean-Marc connaissait la région, appuie Patrice Mugny. A nous deux, on avait l'air sérieux ! » Il faut croire que les réseaux fonctionnent car, progressivement, le compte en banque se remplit. Les travaux de rénovation commencent, l'épicerie récupère même les locaux adjacents de la Raiffeisen dont elle va garder le coffre-fort. Des corps de métier offrent des centaines d'heures de travail. Dans l'équipe, les engueulades n'existent pas. «S'il y avait des problèmes, nous discussions à l'Africaine. A savoir que cela pouvait durer toute une nuit jusqu'à ce que l'on soit d'accord », se rappelle Patrice Mugny. Les tractations avec les fournisseurs reposent presque sur un principe identique. «Dans les négociations commerciales, si l'on peut gagner 10 centimes, sur chaque produit, c'est comme ça que l'on sauve l'épicerie. Jean-Marc est redoutable dans cet exercice », complimente encore Patrice Mugny. «C'est comme ça que l'on atteint les 22% de marge qui nous permettent de payer notre personnel», dit le Président Vénéré. Les objectifs sont atteints. Les travaux s'achèvent avec 30 000 francs de moins comparé au premier devis. Juillet 2013, Le

Bourg s'inaugure officiellement. Il offre trois places de travail plus la formation d'un apprenti. L'épicerie vend des produits du terroir ou bio, dont certains directement issus d'un jardin à quelques mètres des rayonnages. L'épicerie devient quasi universelle : elle fait office de banque, loue des raquettes, prête des livres, recueille les objets trouvés.

Des heures pour 5 centimes Cette accumulation de services sourit à la coopérative. Le jeune Boris Crettaz – dit «L'Incontournable» et qui travaille comme comptable dans une grande fiduciaire de Lausanne – passe au scanner les tickets de caisse.

«Il peut rester des heures à chercher les 5 centimes qui manquent», dit Patrice Mugny. En cinq ans, le chiffre d'affaire de l'épicerie passe de 445 000 à 600 000 francs. Le Bourg dégage à présent d'humbles bénéfices : deux à trois mille francs. Ils amortissent les stocks et finissent sous forme de prime pour les collaboratrices et teurs.

Patrice Mugny, avec une quinzaine d'autres personnes, met encore la main à la pâte lorsqu'il s'agit de réaliser les inventaires. «C'est vrai que tout cela me change. Ce n'est plus Genève et son service de la culture. Mais les enjeux étaient importants et nous n'avions pas le droit de nous planter», conclut Le Providentiel.

Comment changer la piquette en nectar

6e Dimension - 8 mai 2014

Le vin, sur le Haut-Plateau donne lieu à de rares représentations dans les églises et à une histoire de sorcellerie. Petit survol historiquement enivrant.

Qui, de vous tous, s'est amusé à détailler le volet droit du retable maître-autel à la Cathédrale de Sion ? Vous y verriez, en pur bas-relief gothique, une des plus anciennes représentations de St-Théodule, suprême patron des vignerons en Valais.

Elle remonte aux alentours de 1500 et montre l'importance de cette culture dans notre canton.

Cinq fois plus de rouge Déjà à l'époque, tous nos paysages se dédient aux vignes. La surface cultivée restera quasi identique jusqu'au XIXe siècle. Les religieux possèdent ces arpents qu'ils louent à des paysans et des seigneurs laïcs y prélèvent leur dîme. On produit cinq fois plus de vin rouge que de blanc. Si possible



pas de la piquette. C'est là qu'intervient St-Théodule ! Car, dans les légendes qui accompagnent sa biographie, il peut changer l'infâme pinard en fin nectar ! Les historiens appellent ça «le miracle du moût». Un pouvoir qui explique pourquoi, sur tous les tableaux ou autres représentations, une grappe ne lâche jamais St-Théodule ! Le premier évêque du Valais – même si l'on n'a aucune preuve tangible de ce titre – effectue un malheur dans les églises. La région de Crans-Montana ne fait pas exception à cette règle.

On le repère ainsi sur le couronnement du retable de l'ancienne Chapelle de Corin. St-Théodule introduit une grappe dans un tonneau. L'œuvre remonterait aux alentours de 1764.

Balade de la tête tranchée L'église paroissiale de Montana-Village tranche, elle, avec le tout venant. Une huile sur toile, daté aussi de la fin du XVIIIe, nous montre St-Grat. Disons-le tout net, on se focalise immédiatement sur un point central, la tête de St-Jean Baptiste, tranchée, que St-Grat porte sur un plateau ! Il aurait apporté ce «présent» au Pape depuis la Palestine. Du coup, on s'intéresse moins à une autre partie de l'autel latéral droit. Car St-Grat protège une treille de vigne de la grêle. Il l'expédie, avec un démon qui a provoqué la menace météo, dans un puits. Les vignerons prêtent à St-Grat des vertus qui permettent d'éloigner tous les éléments nuisibles – les maladies comme les animaux – des ceps. Montana-Village abrite une représentation rarissime de St-Grat en Valais car ce premier évêque d'Aoste est plus honoré en ses terres italiennes. La brochure qui sert de base à cet article date de 1993 et vient d'un congrès d'ethnographie. Les auteurs s'attachent aussi aux objets qui accompagnent le vin. Ses auteurs remarquent une singularité propre à la région de Crans-Montana. Ils mettent en évidence la salle bourgeoise de Mollens. Ils admirent le «poêle» avec «la petite armoire construite autour d'un poteau central et le plateau portant les channes en étain». Le tout, selon eux, remonte au XVIIe siècle.

Santé avec Satan Du profane, les historiens du vin ne manquent jamais de glisser vers la sorcellerie. Chacun connaît, sur Lens, en 1429, le cas de Jeannette. Un certain Pierre Roberii (Robyr) aurait failli mourir suite à un vin pris en compagnie de celle qu'il accusa ensuite de sorcellerie. Tout ça parce qu'il avait refusé de lui louer un pré trop bon marché ! Mais de ça, on ne trouve aucune illustration, vitrail ou autre statue...

«Tu sens comme elle amplifie le palais ?»

6e Dimension - 29 juin 2014



Spécialiste en sirops et en liqueurs, Yves Cornut conçoit une nouvelle bière, une blanche citronnée qui séduit les spécialistes. Dégustation dans son atelier, à Randogne.

Truculent et franc, ainsi se présente Yves Cornut. Dans les nombreux marchés qu'il fréquente, il sait vous interpeller, derrière sa rangée de bouteilles. Avec sa production, issue des vergers plantés pas loin de sa maison à Randogne, il a de quoi titiller vos papilles. «Le terroir, c'est ce qui fait marcher le monde », milite-t-il. Qu'il vous vende des liqueurs – plus de 100 sortes ! – ou des sirops, il aura toujours le mot pour rire. Sous la double étiquette de «Grand-Père Cornut » ou «Désert de Gobi », c'est son job depuis 25 ans. Mais il lui manquait quelque chose pour être à 100% attractif. «Dans les foires, les messieurs n'aiment pas les liqueurs. S'ils ne s'arrêtent pas, avec leurs dames, je perds à chaque fois des clients. Je devais trouver quelque chose pour les garder.»

Bière adorée D'où l'idée de mettre au point une bière. «Cela me trottait dans la tête depuis un moment. Tout le monde aime la bière, les filles comme les garçons ! Moi, je suis surtout adepte de bières blanches comme la Sierrvoise ou La Marmotte» La boisson prend forme lors de sa rencontre avec Thierry Kräuli qui tient une brasserie à Conthey. Les deux hommes se présentent ainsi : «Moi, je fais de la bière», «Et moi de la liqueur...» Ils sont faits pour s'entendre, c'est certain. Yves Cornut fournit donc une liqueur de citron qu'il réalise chez lui. Puis il apporte sa production à Thierry Kräuli qui effectue les premiers essais.

«Cela ne s'est pas fait du premier coup. Il a fallu six mois pour la mettre au point. Je suis descendu sur Conthey à plusieurs reprises. Au début, la bière n'était pas assez goûteuse...» Et nos deux hommes gardent leurs respectifs secrets de fabrication... «Thierry Kräuli ne m'a jamais dit comment il procédait. Mais, évidemment, j'ai ma petite idée...», déclare Yves Cornut, une lueur amusée dans le regard.

Engueulé par les dames Il reste à la tester auprès du public. C'est le carton pour ses cartons ! «Je me souviens d'un marché à Evolène. En un jour, les dames ont tout vidé. Le lendemain, lorsque je suis remonté, elles m'ont proprement engueulé parce que je n'en avais plus !»

Les spécialistes lui assurent que sa blanche tient sacrément la route. Sur sa terrasse, à l'heure de l'apéro, lorsqu'il vous la sert, Yves Cornut met des justes mots sur sa bière. «Elle est rapide sur l'arrière et tu sens comme elle t'amplifie le palais ?»

Lui qui aime réaliser des produits «innovants et créatifs» n'entend pas en rester là. Il aimerait bien donner une petite sœur à sa «Bière blanche et artisanale du Valais». Il sait déjà exactement ce qu'il veut, une idée confiée sous le sceau du secret. «J'en suis aux tests et aux recherches, les goûts doivent s'adapter entre eux. Mais cela sera une très belle chose », promet-il. Rendez-vous à la prochaine dégustation ! Elle peut se faire chez lui, ou tous les vendredis de cet été, au marché de Montana

Proches de l'énergie de la plante

6e Dimension - 18 janvier 2015



A Icogne, la distillerie à plantes médicinales «Les Sens» débute ses activités dès ce printemps. Mayor, père et fils, s'apprêtent à produire des huiles essentielles, une démarche rare en Suisse.

Quand on lui dit que sa distillerie représente un sacré défi, Jean-Michel Mayor répond : «Pas qu'un peu, oui... » Il sait qu'elle suscite déjà bien des curiosités. «A Icogne, continue-t-il, beaucoup de gens me demandent d'assister à la première distillation, voir comment ça marche... » Un souhait bientôt exaucé, «Les Sens» démarrent vers la fin mai... Une affaire de famille qui associe Jean-Michel à son fils, Guillaume.

Celui-ci exploite des cultures aromatiques et bios depuis 15 ans pour Valplante. De cette passion découle une connaissance pré-

cise du marché. Les producteurs d'huiles essentielles ne s'avèrent pas légions en Suisse. «Ce qui se trouve sur notre marché arrive beaucoup de la France. Il faut être attentif sur la provenance car il y a certains pays qui vous vendent tout et n'importe quoi... », déplore Guillaume.

Alambic monstre La distillerie, attenante à la ferme de Jean-Michel Mayor, a poussé en une année. Son volume, impressionnant, a été déterminé par la grandeur de l'alambic. Ce monstre peut contenir 1000 litres et affiche ses huit tonnes à la pesée. Une seule entreprise, en France, a été capable de le construire. «Nous avons cherché en Suisse mais sans succès. Il s'agit du quatrième modèle produit sur mesure par cette société. Nous avons bénéficié de l'expérience acquise sur les trois précédents», détaillent Jean-Michel et Guillaume. L'arrivée de l'alambic dans la distillerie d'Icogne a déclenché quelques froides sueurs. «Il est entré au centimètre près, mais vraiment, à l'intérieur du bâtiment qui était déjà bâti », se rappelle Jean-Michel.

Energie de la plante Alambic mis à part, notre duo a joué à fond la carte locale et misé sur une éthique écologique. «Tout ce que nous n'avons pas pu réaliser nous-mêmes a été confié à des entreprises de la région. Le bâtiment utilise des briques ytong qui contiennent du sable, du ciment, de la chaux et du plâtre. Il s'agit d'une construction simple, propre, avec des murs épais de 38 centimètres qui empêchent le gel. Notre énergie provient de panneaux solaires thermiques, une nouvelle génération qui emploie des tubes en verre, fournit par une société sierroise. La chaudière fonctionne avec du bois déchiqueté » détaille avec passion Jean-Michel.

«Nous restons proches de l'énergie de la plante», définit Guillaume.

Lorsqu'il s'agit d'évoquer la production d'huile essentielle, la fougue monte d'un cran.

Irréprochable Dans l'alambic, les plantes sont posées sur une grille. La vapeur, issue d'un bain marie, monte à 120 degrés et met trois heures à en extraire les vertus. Il reste, au final, le 0,5% de la quantité initiale... La distillerie crée des huiles, mais aussi de l'eau florale. Des panneaux didactiques retraceront tout ce processus. Le magasin, perché à côté de l'alambic, proposera des crèmes, des savons, des infusions. Il y aura la production 100%

Mayor – dont les huiles doivent reposer trois mois avant leur commercialisation – et un choix d’autres créations, triées sur le volet. Guillaume a suivi une formation de technicien en herboristerie à l’école des plantes médicinales l’Achémille, basée à Evolène. «Cela ouvre pas mal de portes et crée des relations », constate-t-il. La qualité des huiles sera attestée aux clients par une chromatographie. «Tout doit être irréprochable», milite notre duo. Aux ventes sur place s’ajoutent, en bonus, celles prévues depuis un site internet.

A part ça, ils auront du temps libre, les Mayor père et fils ? «Une journée, c’est 24 heures et il n’y a pas que 8 heures pour travailler !», répond Jean-Michel.

Note: Il s’agit du premier article sur les Mayor père et fils qui, ensuite, se sont retrouvés dans tous les médias valaisans ou romands. Parfois, il y a la petite satisfaction d’avoir ouvert la voie...

« Demain » c'est aujourd'hui voire maintenant !

27 janvier 2016

APOCALYPSE TOMORROW Le constat ne rassure pas : on fonce la tête droit contre le mur, les deux pieds sur l'accélérateur. Une vingtaine de scientifiques, en 2012 dans la revue «Nature» prédisent l'extinction de «notre» monde et de l'espèce humaine. En gros dans moins de cent ans. C'est dans un battement de paupière temporel, notre Apocalypse. A moins que... Et c'est là que « Demain » commence.

Face à notre envisageable disparition programmée, il existe deux options. La première, vous la voyez au quotidien dans vos journaux d'actualités. On dresse le noir constat, on s'en repaît, on aligne les catastrophes avec une empathie chirurgicale. Avec pour seul effet d'accentuer votre sinistrose. Il existe l'alternative prise par le documentaire «Demain». Celle d'aller chercher des solutions. Oui. D'arrêter la complaisance et de parcourir le monde, de voir comment enrayer la machine, stopper notre suicide, ouvrir de nouveaux horizons. Naïf, utopique, peut-être, indispensable, certainement !



Le succès grandissant de ce documentaire, avec une augmentation progressive de ses copies, prouve son écho auprès de son public. Des convaincu(e)s d'office? Et alors? Il est parfois agréable de se retrouver accompagné(e) dans ses convictions. Que nous propose l'équipe de «Demain», à savoir Mélanie Laurent et Cyril Dion? D'approcher notre quotidien avec un regard moins résigné.

Citoyens livrés à eux-mêmes Certes, chacun peut s'en prendre plein la gueule. Faut-il pour autant baisser sa garde? Dans ses premières minutes, «Demain» nous conduit vers Detroit, ville jadis fleuron de l'industrie automobile américaine. Depuis les faillites successives, la cité devient exsangue. Des deux millions d'âmes aux temps de sa splendeur, la Cité abrite 700 000 personnes. Larguées par les autorités. Livrées à elles-mêmes et qui doivent se débrouiller pour simplement manger. Nous voilà face à des jardins citoyens et communautaires, écolos, bios qui poussent sur les cadavres du bitume. Pas moins de 1600! Mieux, «Demain» nous démontre, en France cette fois, que la permaculture offre des rendements supérieurs à l'agriculture intensive. Eh oui, 1000 mètres carrés travaillés à la main totalisent un chiffre d'affaire de... 54 000 euros pour 1600 heures de labeur.

Racines de bases Face à la Crise Ultime, chacun revient aux bases, aux racines. «Demain» passe d'un sujet à l'autre et nous ménage quelques surprises. Notamment que chaque ville peut créer sa propre monnaie sans en référer aux banques dominantes! Dans les domaines énergétiques, sociaux, politiques, les alternatives cassent les moules des habitudes séculaires. Il existe des chemins de traverse – pleins! – qui indiquent de nouvelles voies aux citoyens. En Inde, des initiatives politiques, impliquant les acteurs du quotidien – vous et moi, en somme – débouchent sur des résultats inimaginables! Elango Rangaswamy, par conviction et bon sens, persuade des personnes de castes différentes d'habiter côte à côte dans une même maison. Impensable en temps normal. Une révolution née d'un pragmatisme et d'une logique indéfectible.

Les initiatives grouillent mais peuvent aussi être freinées par des réflexes ataviques. «Demain» évoque la révolution islandaise où les politiciens ont fini par bloquer les réformes constitutionnelles, pourtant approuvées par le peuple. Qu'importe, le

documentaire ouvre des portes d'espoirs. Parfois avec une certaine candeur où le cynique ne manquera pas de souligner une carence de réelle investigation (parlons des points Wir, un peu à côté de la plaque dans sa réalité financière). Quelque part, osons le clamer, on s'en tape!

Approches différentes Jetés avec l'eau du bain? L'impact de «Demain» nous force à réfléchir sur des approches différentes plutôt que de baigner dans l'aigre jus d'une certaine soupe. Honnêtement, autant loucher sur des perspectives plutôt que des culs de sac! «Demain» réactualise les bases posées par Coline Serreau dans «Solutions locales pour un désordre global» (2010).

Depuis, les initiatives ne manquent pas pour que le monde futur se révèle à la hauteur de nos espoirs. Avec un leitmotiv logique. Si l'on ne se mouille pas dans cette (r)évolution, nous pourrions tous être jetés avec l'eau du bain. En clair, «Demain», c'est aujourd'hui, voire maintenant!

«Jamais tu n'oseras mettre «Pisse du diable» sur tes étiquettes!»

29 mars 2016



DIVINEMENT DIABOLIQUE Guy Aebischer œuvrait dans la biotechnologie. A sa retraite, il s'est reconverti via «La Pisse du Diable», une liqueur «aphrodisiaque» que l'on trouve dans les petits commerces valaisans. Dont évidemment La Potagère, à St-Pierre-de-Clages.

Des Ponts du Diable, en Valais, Guy Aebischer en a compté cinq. Par contre, sa «Pisse du Diable» se révèle unique en ses bouteilles. Ce matin, à l'entrée d'un magasin à Morgins, il interpelle avec bonhomie les clients qui passent. «Madame, monsieur, une liqueur «La Pisse du Diable»? Une petite dégustation? Comment vous la trouvez? Cela vous plaît?» Beaucoup, amusés, cèdent à cette tentation basée sur du marc, de la lie, du gingembre et d'autres ingrédients à damner vos saintes papilles.

Cette autre dame – une skieuse – trace sa route dans le magasin en répondant : «Ah non ! La piste, je l’ai déjà faite ce matin!» «Il y a des gens, surtout des vieilles personnes, qui avouent ne pas vouloir consommer une boisson qui porte ce nom-là. La grande partie, surtout les jeunes autour de 30 ans, comprend qu’il s’agit d’humour. Il ne faut pas tout prendre au sérieux, non ?»

Bénédiction du clergé Guy Aebischer baptise en public et à Massongex sa liqueur dès juillet 2015. Son premier client? Le curé de Monthey! «Je lui ai tendu un verre en lui disant que c’était de son domaine ! Il a apprécié, j’ai ainsi reçu la bénédiction du clergé et les autres clients ont suivi...» Guy Aebischer sait s’y prendre.

La vente et le contact, nul besoin de lui apprendre les règles. «Avant, je travaillais dans le commerce international. J’étais directeur commercial d’une agence américaine spécialisée dans la biotechnologie», décrit notre Gruyérien de naissance.

Puis, la retraite venue, il rejoint son épouse sur Monthey. Pas son genre de se rouler les pouces, «La Pisse du Diable» se distille petit à petit dans ses projets. Il la conçoit, la teste sur sa famille. Lors d’une tempête de cerveaux et de palais, Guy Aebischer déniche le nom de son breuvage en compagnie de ses frères. «Jamais tu n’oseras mettre «Pisse du Diable » sur tes étiquettes !», le défient-ils.

Urine infernale Pari relevé et accompagné, sur le site ou dans les prospectus, d’une légende où la vessie de Satan tient un rôle majeur. Voyez-vous, les bouteilles qui recueillirent l’urine infernale, trois siècles plus tard, accouchèrent d’une liqueur «légèrement aphrodisiaque». «C’est parfait pour un coup du milieu lors d’une raclette et d’une fondue.»

Depuis l’été passé, Guy Aebischer écoule cette «Pisse du Diable» dans des petits commerces valaisans. «Je ne me vois pas apporter deux palettes dans une grande surface. C’est contraire à ma philosophie. J’aime la proximité. A Saint-Pierre-de-Clages, La Potagère a été la première à me prendre un carton avec six grandes bouteilles. La gérante, Marie-Cécile, avait été séduite uniquement par le nom !»

Étiquettes droites Au volant de sa noire voiture, Guy Aebischer accompagne sa création partout en Valais... Le soir, sa femme colle les étiquettes sur les bouteilles. «Elle m’interdit de

le faire parce qu'il paraît que je ne les mets pas droit! Elle m'aide, elle apprécie aussi quand je pars pour les dégustations. Elle reste tranquille.»

Le regard matois et la moustache entendue, Guy Aebischer ne cache pas que les «mictions» de sa liqueur pourraient avoir des petites sœurs. Il commence ses recherches. Reste à lui trouver un nom toujours infernal ou plus... angélique.

Le marché du bio, en vert et avec tous!

Cette enquête a été livrée en octobre 2014 pour le mensuel PME Magazine. Elle a été relue, complétée, en mars 2016.



TERRE A TERRE Marché plus que porteur, le bio dépasse en 2014 les deux milliards. En Suisse romande, beaucoup de producteurs hésitent à franchir le pas. On y gagne plus que dans des exploitations «classiques» mais il ne faut pas compter ses heures.

C'est en tutoyant la mort que Franck Vidal a décidé de vouvoyer la Terre. Et de s'investir dans le bio depuis Belmont-sur-Lausanne. Bien avant, à 22 ans, il avait fondé la première de ses huit entreprises. Puis, quelques décennies plus tard, il se brise un poignet. Un banal accident qui se mue en cauchemar : staphylocoque, une semaine de coma, treize opérations. Lorsqu'il émerge de ce marasme, Franck Vidal vend son centre d'appels à Madagascar ou son atelier de gravures en Allemagne. «J'ai décidé d'être un agitateur d'entreprises et d'entrer dans une logique durable pour notre monde...»

Depuis, il vit, il pense, il rêve bio avec les deux pieds solidement ancrés au sol. «J'enseigne aux gens qui veulent se lancer dans cette branche une vraie logique de start-up. Beaucoup n'ont pas une approche très économique dans ce domaine. Leur premier réflexe est de se demander qui va les subventionner ! Alors, je leur montre comment devenir autonome financièrement. Dans certains cas, je peux être partenaire, investir dans le projet. Ce n'est pas un coup de main que je leur donne mais un coup de pied !»

Equilibre vite atteint Des gnons, Franck Vidal en a reçu du destin. A certains moments de sa vie, il s'est retrouvé SDF à dormir debout dans des cabines téléphoniques. «J'ai cassé plus que les autres, c'est ça qui donne de l'expérience.»

Franck Vidal ne se contente pas de prodiguer des conseils. Il les met en pratique. Son affaire de traiteur bio a été rentable après huit mois d'activité. A présent, il s'investit dans la distribution de Croquettes Bio pour chiens ou chats. «Je pense que je vais atteindre le point d'équilibre au printemps 2015.»

En dehors de Common!future, sa Coopérative des Conseillers en Environnement, Franck Vidal a ciblé ses efforts. «Avec ces croquettes, il est parfois inutile d'aller chez les vétérinaires qui sont de toutes façons liés avec de grandes marques. Mieux vaut viser des toiletteurs, certaines pharmacies ou, évidemment, des magasins bios. Il y a un énorme travail de management et de marketing à faire dans ce domaine, de façon globale. Car on arrive toujours au même constat : les Suisses ne savent pas assez se vendre. On doit faire connaître le développement durable et chacun reste encore trop dans son coin.»

Une méchante tornade En regroupant les individualistes, le bio n'a plus rien d'un marché de niche. En 2014, il a dépassé pour la première fois les deux milliards de nos francs, contre 1,6 milliards quatre ans plus tôt, un chiffre qui avait déjà augmenté de 6% par rapport à 2009.

Le 11% de producteurs estampillés bio dans notre pays ne satisfait, et de loin, pas à la demande «indigène». Prenons le blé bio, on doit en importer le 70%. Ce n'est plus du vent en poupe mais une méchante tornade de consommation ! Et pour quel type d'acheteurs ? Ici, le cliché du couple aisé qui part en Porsche Cayenne au plus proche marché bio se base sur une réalité certaine.

L'Office fédéral de la statistique (OFS), entre 2006 et 2011, a voulu en avoir le cœur net. Il a sondé le portefeuille de 19 653 familles dans une vaste Enquête Budget Ménage (EBM). Il en ressort que la part dévouée au bio se situe en moyenne autour des 8%. Si l'on se plonge dans les colonnes, on remarque que le bond le plus spectaculaire vient de la partie «légumes» qui grimpe de 9,26% (2006) à 13,57% (2011). Ce qui nous fait une somme de 23, 39 frs par mois.

L'OFS aime les décimales et, un peu, enfoncer les portes ouvertes. Benoîtement, il vous livre une lapalissade économique évidente. Un couple qui gagne 12 924 frs par mois mettra plus de bio dans son assiette que celui dont le salaire se situe à 4827 frs. La probabilité d'achat sera de 67,3% plus haute...

Cette disparité sociale, Manuel Perret, de BioConsommateurs, en convient. Mais il a une réplique cinglante qui pare ce constat. «Ce n'est pas le bio qui est trop cher. Ce sont les autres produits qui sont trop bon marché !»

La Suisse romande en retard Ce samedi d'automne, à Morges, ce président distribue ses prospectus depuis le stand de BioConsommActeurs. Il milite, la barbe au vent, habillé d'un grand tablier immaculé.

«Nous nous battons pour favoriser les circuits courts de distribution, la vente directe, et les petits magasins. Notre boulot, c'est vraiment ça, la filière de proximité. Nous commençons à faire de la promotion coordonnée. Nous devons faire des efforts de communication positive», observe-t-il. Manuel Perret «peste» devant le retard que nous avons pris envers nos voisins d'Outre Sarine qui «ont une perception différente de la question environnementale». Alors, il se décarcasse.

Cet automne, BioConsommActeurs avoisine les 2000 membres. Magasins ou fournisseurs, plus de 90 partenaires jouent le jeu, ces 26 et 27 septembre, entre Vaud, Genève, Fribourg, le Jura, Neuchâtel ou le Valais. «Dans le cadre d'Action Bio Romandie, ils accordent encore 3% de rabais... Et nous voyons la liste de nos partenaires s'allonger. Aux 43 commerces déjà inscrits s'ajoutent 25 partenaires supplémentaires.»

Leasing pour gros tracteur Certains prospectus à disposition, ce jour-là à Morges, évoquent un peu «La Petite Maison dans la prairie». Dans les «Arguments en faveur l'agriculture biologique», le dépliant vous détaille la mutation totale des champs

bios. Il y aura 25 à 44% d'oiseaux en plus au-dessus et 50% de vers de terre en bonus au-dessous. Les plantes sauvages sont neuf fois plus présentes en l'absence de pesticide. A 64%, les agriculteurs bios se déclarent plus «heureux» qu'avant.

Cédric Cheseaux en fait partie.

Pourtant, comme bien de ses collègues, la décision s'est révélée autant épineuse et ardue qu'un chardon qui pousse sur ses exploitations reconverties.

«Il faut arrêter avec la peur. Dont celle de ne pas boucler les comptes, vous dit-il, les yeux dans les yeux. A un moment, dans l'agriculture traditionnelle, on ne travaille plus que pour payer le leasing du gros tracteur. Au niveau des investissements, on arrive à un point de non retour... » Aux chiffres rouges s'ajoutent des problèmes de santé...

«Pour ma part, j'ai arrêté d'employer certains pesticides car je saignais du nez ou je ne dormais plus du tout après leur utilisation. Cela interpelle !»

De la qualité et moins de rendement Cédric Cheseaux met du bio dans son exploitation, ce qui ne se fait pas d'un coup de baguettemagique. La mue prend deux ans. «Lorsque j'ai franchi ce cap, vous êtes tout seul, vous devez croire en vous, parfois même contre l'avis de votre famille. Pour beaucoup d'agriculteurs, le choix du bio n'est pas encore assez clair dans leurs têtes. Toute leur éducation a été basée sur le rendement et pas sur la qualité. Je ne peux pas les culpabiliser, j'ai été comme eux...» Des spécialistes ou d'autres paysans peuvent accompagner cette mue. Et ils ont de sacrés arguments économiques qui apaisent certaines réticences. Mauvaise nouvelle, le rendement de votre exploitation baisse de 20%. Voilà pour ce qui inquiète de prime abord. Allons vers des horizons plus radieux.

Vous allez économiser 50% de votre budget sur les engrais et 95%, voire 100%, sur les produits phytosanitaires. Côté énergie, là aussi, la facture se révèle nettement moins salée. Entre 30 et 50% en moins par ha, soit 15 à 25% d'économie par kilo de nourriture produite.

Cela ne vous suffit pas ?

Céline Correvon, de la Fondation rurale interjurassienne s'est adonnée à des calculs bien plus précis. En se basant sur des exemples réels, elle a imaginé une exploitation «lambda». Ses 53 ha se situent en zone de plaine, elle produit du lait et des grandes cultures. Céline Correvon effectue ensuite des projec-

tions. Soit la ferme reste dans le traditionnel ou alors elle passe totalement au bio.

Cette dernière solution s'avère plus rentable !

La «classique» arrive à des prestations totales et annuelles de 312 774 frs. La bio atteint les 581 764 frs. En revenus horaires, le conventionnel paie 23 frs de l'heure contre 45 du côté «vert». Au passage, les paiements directs amènent plus de manne lorsque vous êtes bio : 163 026 frs, soit 58 000 frs de plus qu'une ferme «normale». A l'échelle Suisse romande, l'Institut de recherche de l'agriculture biologique (FiBL) estime des revenus plus élevés de 5 à 9000 frs par an pour une ferme adepte des «mauvaises herbes»...

Des petites mains au panier En résumé, vous cultivez moins, mieux avec souvent de nouvelles variétés. La vente au détail vous offre une relation directe avec le consommateur. Celle qui a de plus grands volumes tend à équilibrer vos comptes.

Il existe d'autres formes de collaborations avec vos clients comme l'agriculture contractuelle de proximité. «Le consommateur engage un producteur et signe un contrat qui lui donne accès au produit en fonction de la somme versée à l'avance», résume Manuel Perret. En gros, nous sommes à 5000 contrats passés et 80 exploitations concernées (chiffres de 2011).

La forme la plus connue de cette pratique passe par des paniers bios achetés chaque semaine auprès d'un fournisseur. «Avec les Paniers du Bisse, nous avons été les premiers, en Valais, à nous lancer dans ce créneau. Parfois, je reçois des téléphones où les gens ne reconnaissent pas les légumes que j'y ai mis ! Pour certains, comme des barbes de capucin, je peux comprendre. Quand il s'agit de carottes, je me pose des questions !», dit Lionel Favre en automne 2014 (il vient d'annoncer la fermeture de son exploitation début mars 2016).

Sur son site, il pose des recettes. Il sait que les puristes se montrent plus que pointilleux. «A un Noël, j'ai glissé dans le Panier du kiwi, en production locale, puis des oranges et des mandarines bios qui venaient d'un producteur de Sicile. Je me suis fait gravement remettre à l'ordre dans un mail... » Lionel Favre ne le cache pas, ses paniers représentent une part importante dans le chiffre d'affaire de son exploitation bio.

Tarifs jamais négociés Pour certains commerces – qui achètent directement aux producteurs – ils représentent leur survie. A

La Potagère de St-Pierre-de-Clages, immortalisé en octobre 2014 par l'émission «Passe-moi les jumelles», les Paniers de la Santé et du Bonheur garantissent des revenus vitaux.

Sans eux, Jean-François et Marie-Cécile Buchard auraient mis la clé sous la porte depuis longtemps.

«Les grandes surfaces vendent les marchandises aux prix où je les achète aux fournisseurs avec qui je ne négocie jamais les tarifs. Chez nous, on ne doit plus réfléchir en termes de chiffre d'affaire mais de rendement. C'est au centre de notre philosophie de travail», témoigne Jean-François Buchard.

Cette approche commerciale se paie par trois seuls jours de vacances pris depuis 1977 et dix-huit heures de travail quotidien. Quand on a eu comme clients l'Abbé Pierre, le Dalai Lama, Johnny Hallyday ou Zidane, cela met du baume sur le cœur.

Dans la famille de Cédric Cheseaux, depuis qu'il s'est mis au vert bio, on pète la forme.

«Lorsqu'on réinvente son assiette, la facture médicale devient nettement moins élevée. J'ai six enfants, ils n'ont pas besoin de voir ni le pédiatre, jamais le médecin.» On pourrait appeler ça des économies indirectes.

Un peu de pub au passage



Entre février 2010 et avril 2015, l'affaire du Réseau Santé Valais a marqué mon travail de journaliste. Cette fois-ci, les mots ont pris du poids face aux maux et les lignes de force se sont bougées en faveur des patients. Pour PJ Investigations, j'ai voulu réaliser un grand entretien avec Daniel Savioz qui n'avait jamais pu s'exprimer longuement dans un média traditionnel. Cela est devenu un copieux livre d'entretiens dont je ne suis pas peu fier. Car il est étayé, référencé et il conclut dignement une longue suite d'enquêtes menées dans *Le Matin*, *Vigousse* et le site *L'1dex*. Sorti le 11 septembre 2015, ses ventes ont réclamé une seconde édition - avec 30 pages supplémentaires. Par bonheur, il en reste à la Librairie La Liseuse à Sion. Sinon, tu peux les commander sur joelcerutti@gmail.com.

3. Les écrans

Nouvelles séances

17 novembre 2016

MUSIC FROM THE MOTION PICTURE



GREEN CARD

MUSIC BY HANS ZIMMER

Le tout premier film que j'ai vu au cinéma mettait en scène un journaliste avec une houppe dans «Tintin et le Temple du Soleil» (1969). Le dessin animé était projeté au Cinéma Bourg, à Sierre. Je me trouvais au balcon – place à 4 francs – un peu trop au fond, dans la rangée de droite.

Bien plus tard, le soir, le même cinéma affichait de doux films pornos dont les principaux spectateurs étaient les petits vieux de l'asile St-Joseph, juste en face de mon école enfantine où je suivais la classe de Mme Salamin.

Par la suite, je n'ai jamais cessé d'aller au cinéma. Autant que me permettait mon argent de poche déjà bien épuisé par l'achat frénétique de bandes dessinées.

Le tout premier film que j'ai vu en tant que critique de cinéma était projeté à Lausanne, au Richemont, une ancienne salle dédiée aux films X (décidément, c'est la synchronicité de la libido, le 7e art !). Il s'agissait de « Green Card » sorti début 1991. Au *Nouvelliste*, après deux années et quelques de locale, j'avais été muté dans la partie magazine. La mission attribuée par mon red en chef François Dayer était de parler de télévision dans les pages du quotidien. Puis, dans le supplément hebdomadaire du journal, je me suis mis à glisser du cinéma. Pas mal, même. La suite devenait logique. Jusqu'en septembre 1998, j'ai couvert toute l'actualité, entre projections de presses, festivals, interviews: le bonheur orgasmique du cinéphile!

J'ai été, à un moment, presque heureux de ne plus devoir écrire au sujet du grand écran. A force, le plaisir de la vision s'efface devant la pensée focalisée sur le futur article. Et puis visionner des films uniquement avec des journalistes spécialisés, cela coupe des liens avec le public.

Depuis quelque temps, avec la montée en puissance des séries télés dont je me gave, l'envie de me remettre à l'ouvrage est revenue... Avec un autre angle... Cela naviguera entre PJ Investigations, alternaTiVe et peut-être une autre plate-forme : Red Film, site conçu à nouveau par Maxime Provenzano.



J'espère que tu me feras le plaisir de m'y suivre... Voici les nouvelles prémisses...

Bon, tu viens ?

Compartiment tuteur

28 avril 2014



TRAIN TRAIN «Snowpiercer» où comment un film sud-coréen redonne vie à une BD française des années 80 un peu oubliée. Un destin pas banal retracé dans les bonus du DVD qui vient de sortir.

En 2031, mauvaise nouvelle pour notre Terre : elle subit un destructeur âge glaciaire. Les derniers survivants de l'espèce humaine vivent dans un immense train. Le bas peuple s'entasse dans les wagons de queue. La bourgeoisie se prélassait dans les compartiments les plus proches de la locomotive. Evidemment, la révolte commence à gronder. Vous voici dans l'univers du «Transperceneige», une BD parue dans le mensuel (A Suivre). Buzz naissant?

En 1982, la saga marque les geeks du moment. Cela s'arrête là. Le scénariste Jacques Lob considère pourtant ce travail comme l'aboutissement de sa carrière. A l'opposé, le jeune dessinateur

Jean-Marc Rochette y apprend son métier case après case. Il s'inspire des grands maîtres des comics américains, particulièrement Alex Toth, réputé pour son absolue maîtrise du noir et blanc.

«Le Transperceneige», l'année passé, devient «Snowpiercer» un film porté par Bong Joon Ho, un réalisateur sud-coréen. Dans son pays, «Snowpiercer», dont le budget de tournage avoisine les 40 millions de dollars, draine les foules. A l'international, on parlera de succès d'estime. En France, le film termine sa carrière vers janvier 2014 avec un honorable 700 000 entrées. Mais l'œuvre pourrait avoir le potentiel pour grignoter une estime progressive. Le genre ? «Tu ne l'as pas vu au cinéma ? T'es con, j'te passe le DVD !» ou «J'te refile le lien pour la version en streaming sur le net.» Certains le comparent déjà à «L'Armée des Douze Singes» de Terry Gilliam...

Réalisé grâce à un piratage Parlons donc de ce que vous ne verrez pas sur la VOD ou internet, un documentaire de 50 minutes qui accompagne le film dans les bonus. Vous le retrouverez – et c'est un miracle ! – sur la version distribuée en Suisse romande par Ascot Elite, tant sur le Blue-ray que le DVD simple. Derrière le titre un peu fadasse «De la feuille blanche à l'écran noir» se pose la question de base. Comment foutre de diable, une BD française noyée dans la production des années huitante arrive entre les mains d'un réalisateur coréen ? Réponse : grâce à une traduction et une édition pirates !

En se contrefichant des droits d'auteur, «Le Transperceneige» se retrouve dans les comics shops coréens vers fin 2004. Cherchant l'inspiration pour l'écriture d'un autre film, le réalisateur Bong Joon Ho ouvre l'album et ne le lâche plus. Il le lit entièrement dans le magasin avant de repartir avec, nanti de l'idée que cela ferait une magnifique superproduction. Il ne lâchera pas l'affaire.

Entre temps, le dessinateur Rochette connaît avec le dégoût du monde de la BD. Il a bouclé les trois tomes du «Transperceneige». Il collabore avec d'autres scénaristes – comme Pétillon – mais il se révèle de moins en moins «bankable». Le second tome d'une histoire plus personnelle reste dans les tiroirs d'un éditeur. Septante pages payées mais pas publiées, il comprend le message. Vidé de son énergie et de sa motivation, Rochette quitte Paris, s'installe à Berlin où il entame une nouvelle carrière

de peintre. Petit à petit, il se constitue une seconde vie artistique jusqu'au moment où il est rattrapé par «Le Transperceneige» version coréenne. Une résurrection venue du passé, d'un pays asiatique, d'un nouveau support, le cinéma.

Le documentaire de Jesus Castro nous montre cet émerveillement. Classé comme *has been* du 9e art, une valeur négligeable, Rochette retrouve une considération à l'autre bout du globe. Il n'en revient pas. Cela se voit dans la flamme de ses yeux, ses sourires.

Sur le tournage du «Snowpiercer », dans des studios à Prague, il reste baba face aux décors qui concrétisent en trois dimensions ses vieux coups de crayon. Il se fond dans la figuration et se retrouve, l'espace de quelques prises de vue, face caméra. A la sortie du film en Corée du Sud, il dédicace comme jamais. On lui montre des dessins, on lui demande des conseils.

De ringard, le voilà avec le statut de tuteur ! Les parallèles avec son œuvre s'imposent dans une symbolique facile. «Snowpiercer» décrit la révolte de petites gens humiliées, littéralement dans le dernier wagon de la société. La révolution, quand elle se met en marche, fait remonter les gueux de compartiment en compartiment vers la locomotive, lieu du pouvoir absolu.

Qu'a donc fait Rochette sinon d'effectuer un parcours identique? Même s'il y a quelques petites redondances, le documentaire suit cette progressive resurrection sur plusieurs années. Rochette, face caméra, a retrouvé l'envie d'en découdre avec la BD. Il attend juste un grand scénario humain. Que le message passe, bon dieu !

Noir, c'est vraiment très noir

29 juin 2014

TEIGNE 2.0 Sacré poing dans la gueule que la série anglaise «Black Mirror» ! En deux saisons et six épisodes, les auteurs nous décrivent un futur numérique pas très jouasse. Des dérives qui ignorent les fins heureuses, on vous prévient!

Les revendications des kidnappeurs ? Le premier ministre de la Grande-Bretagne, devant les caméras, en direct, doit s'envoyer en l'air avec une truie ! Sinon, la jeune et innocente princesse de la famille royale, sera libérée en pièces détachées. Vous croyez à un happy end ? Vous ne connaissez pas encore la série «Black Mirror» et son auteur/créateur, Charlie Brooker. Dans cet épisode-pilote, le premier ministre n'aura aucune échappatoire...

Zombies dans « Secret Story »

Egalement journaliste et acteur, Charlie Brooker assassine les médias depuis bien une quinzaine d'années. Son regard aiguisé dépose l'actualité comme la fiction.



Dans «Dead Set» (2008), notre féroce satiriste envoie des zombies dans un show genre «Secret Story» avec les dégâts putrides et collatéraux que vous pouvez imaginer! Il a, notamment, animé une émission «Comment la télé a ruiné votre vie» (2011) et rédigé un «Guide de Noël pour les athées».

Ce gars vous semble en osmose avec votre humour? Alors continuez cet article! Dans la série «Black Mirror», avec d'autres scénaristes, il pousse notre futur numérique juste un poil, un léger cran, dans la dérive. Chaque épisode, indépendant du précédent, aborde un aspect de notre addiction aux écrans. Si lisses et si pernicious. «The Entire Story of You» (2011, 3e épisode de la saison 1) permet à la classe aisée de stocker tous ses souvenirs. Les yeux deviennent des caméras, une puce, greffée derrière l'oreille droite, enregistre l'intégralité de vos journées. Libre à vous de les effacer, de les revoir sur votre téléviseur ou en votre fort intérieur. Cela vire au cauchemar pour cet avocat au chômage lorsqu'il s'aperçoit que sa femme lui est infidèle. La dérive sera impitoyable, les conséquences plus que désastreuses. L'excellent acteur Robert Downey Jr a flashé sur cet épisode dont il a acheté les droits pour un éventuel long-métrage. Logiciel qui surmonte le deuil

Plus dérangeant encore, «Be Right Back» (2013) permet à Martha, une veuve inconsolable, de «retrouver» son défunt ami, Ash. Un logiciel lui propose de surmonter le deuil. Il recueille toutes les traces numériques du mort : mails, sms, tweets. Il peut ainsi écrire comme Ash. Puis parler, grâce aux vidéos. Puis... Martha ne se passe plus de cette présence qui la rendra dingue. «The Waldo Moment» (3e épisode de saison 2) balance un gnome bleu, obsédé et grosse gueule dans l'échiquier politique. Waldo se révèle un personnage généré pixel après pixel par un ordinateur avec, aux commandes, un humoriste. En pleine élection, Waldo gagne en popularité, ridiculise ses adversaires de gauche comme de droite. La créature échappe à celui qui croit la commander... La fin, comme toujours glauque, montre comment le merchandising noyaute la satire.

Acide sur les addictions «Black Mirror» a connu une première diffusion en langue de Molière sur France 4 dès mai 2014. Comme le DVD tarde à sortir sous nos latitudes, rabattez-vous sur internet. Qu'il nous évoque les réseaux sociaux, le voyeu-

risme privé ou celui des médias, Charlie Brooker distille de l'acide sur nos addictions naissantes. Il ne délivre aucune morale et vous regarde juste avoir mal.

Ironie du sort, ces pamphlets médiatiques sont produits par une filiale du groupe Endemol, maman de la télé réalité. Un peu comme s'il y avait de la mauvaise conscience dans l'air. «Black Mirror» a glané quelques récompenses télévisées pour ses évidentes qualités narratives. La série cartonne même en Chine ! Channel 4 nous promet une troisième saison vers 2015. Ce qui vous donne du temps pour savourer les six épisodes actuels. Cet été, vous ne pouvez pas passer à côté de ces frissons 2.0...

Note: La troisième saison de "Black Mirror" a été nettement plus médiatisée, cet automne 2016, que les deux premières. A nouveau la joie d'en parler avec deux ans d'avance. Mhhhhh?

Les remords de la soupe

13 décembre 2014



MEDIA PAS POUR LA MASSE La série «The Newsroom» porte un regard aigu sur le monde du journalisme. L'actualité de ces derniers jours incite à la voir ou la revoir d'urgence.

Première saison, épisode 3 de la trop méconnue série «The Newsroom» (2012). Face caméra, en ouverture du journal d'actualités, Will McAvoy s'excuse d'avoir fait de la merde durant des années. Le journaliste vedette de la chaîne ACN ne mâche pas ses mots. «Je me suis rendu complice d'une lente succession de manquements ignorés et jamais rectifiés qui nous ont amené là où nous en sommes. Je suis un décideur dans une industrie qui a déformé des résultats électoraux, gonflé la peur du terrorisme, attisé les controverses stériles et échoué à rendre compte des bouleversements majeurs qu'a connu ce pays.»

Oui, MacAvoy a servi une fade soupe au pouvoir autant qu'aux téléspectateurs. «La raison de nos erreurs n'est pas un mystère, nous devons relever nos parts d'audience». Les taux d'écoute,

*«Je suis un décideur
dans une industrie
qui a détourné votre
attention avec
la virtuosité d'un
Houdini.»*

ce sont eux qui dictaient le sommaire et la hiérarchie des infos dans son émission. Une bonne catastrophe en ouverture, cela ne déplaisait pas aux annonceurs. Chiffres, statistiques, cible, âge de la ménagère devant son écran LED, voilà ce qui a influencé son travail de présentateur et de rédacteur en chef, à Will Mac Avoy. «Je suis un décideur dans une industrie qui a détourné votre attention avec la virtuosité d'un Houdini.»

Retour aux bases Le journaliste, poussé par une jeune équipe, décide de revenir aux bases de son métier. «Nous ne sommes pas dans un restaurant où l'on vous sert le sujet du jour juste comme vous l'aimez, ni non plus des ordinateurs qui vous livrent froidement des faits parce que nous savons que les infos n'ont d'intérêt que si des hommes sont derrière. Rien n'est plus important pour la démocratie qu'un électorat bien informé.» Derrière les mots de Will McAvoy se trouve la plume d'un des plus engagé scénariste d'Hollywood, Aaron Sorkin. La réplique qui tue, il connaît. Ecoutez les dialogues du film «Social Network» – qui décrit la montée en puissance de Facebook – c'est lui. «Vous n'êtes pas un salaud Marc, mais vous faites beaucoup d'efforts pour l'être», balance une avocate à Marc Zuckerberg. C'est du pur Sorkin.

Dans «Newsroom», diffusé aux Etats-Unis sur la chaîne câblée HBO, il montre comment une rédaction écarte les images chocs pour de la vraie investigation. Finies les interviews de complaisance aux politiques, bannies les scoops sur les faux nichons d'une star de télé réalité, les reporters creusent, quitte à s'attaquer aux groupes qui financent la chaîne. «On va essayer de faire de l'info, juste comme ça, pour voir », provoque le directeur d'ACN (le génial acteur Sam Waterston) devant un commercial effaré.

Toutes les bassesses Car la nouvelle ligne éditoriale, vous vous en doutez, provoque de cinglantes empoignades avec les publicitaires, la direction et les téléspectateurs. L'audience, face à trop de pertinence, se rebiffe. En interne, on assiste à toutes les bassesses pour décrédibiliser Will McAvoy, l'attaquer sur sa vie privée, virer les trop fortes têtes de son équipe, tenter de le piéger. Aux Etats-Unis, la série a fini sa deuxième saison et la dernière sera diffusée cette année. Les dix premiers épisodes ont été édités sur DVD l'été passé et se dénichent même dans

les magasins valaisans. J'ai eu envie de vous parler de cette série après avoir lu, hier, plein de choses (*) sur notre mercato médiatique et cantonal. Allez savoir pourquoi...

(*) Nomination de Vincent Fragnières et Sandra Jean aux commandes du « Nouvelliste » et autres journaux du groupe.

NOTE: Une première version de ce texte est parue en février 2014 sur le site de l'1dex.

Retours vers des futurs

7 janvier 2015 - Publié une heure avant la tuerie de *Charlie*...



POMPAGES TEMPORELS Le 6 janvier «Le Matin» publie une double page sur les prédictions 2015 de «Retour vers le futur II», sorti en 1989. Pas de références ou de sources citées dans l'article, ce qui laisserait croire à une idée originale. Sauf que...

Chez les geeks – et moi le premier – la trilogie des «Retour vers le futur» figure au Panthéon des œuvres mémorables liées à notre tant belle adolescence. L'opus deux expédie ses héros de 1985 à 2015. Le film, sorti en 1989, imagine plein de gadgets confirmés ou infirmés par notre réalité contemporaine.

Originalité moutonnière Comparer ce qui était prévu à notre quotidien technologique, que voilà une excellente idée exploitée hier, sur une double page, par «Le Matin». A l'intérieur du papier, le rédacteur ne donne aucune référence, ce qui pourrait porter à penser qu'il s'agit d'un concept original.

Tu parles ! Deux jours auparavant, sur le site du «Point», un certain 6Médias exploite le même filon. Une «trouvaille» sans

doute empruntée à «Cosmopolitain» qui, le 2 janvier à 12 h 37, publie un article similaire à celui du «Huffington Post», version canadienne, sorti, lui à 11 h 38. Un thème dans l'air du temps, quoi...

Les précurseurs du passé Je ne vous cite ici que des articles liés à ce noble mois de janvier. Un recul temporel, via quelques pages de Google, nous conduit à octobre puis février 2014, puis juillet 2013 et enfin avril 2012. Avec une règle constante : les «grands médias» ne citent personne. Deux petits blogs, eux, se montrent plus confraternels et disent d'où vient leur matière première.

On en tire les conclusions qui s'imposent. Pour en revenir au «Matin», voici quelques semaines, l'édition dominicale avait pompé un article de L'Obs – infographie y comprise – sans daigner l'avouer. Comme le répétait souvent Peter Rothenbühler, ex- rédacteur en chef du tabloïde orange et romand: «Tant que ce n'est pas paru chez nous, cela n'est paru nulle part...»

Je vous épargnerai les remarques acerbes sur la forme. Le mot «confraternité», dans la profession, comporte beaucoup de syllabes significatives ou obsolètes! Ayons quand même une pensée émue pour mes ex-collègues du «Matin» qui doivent amener, au quotidien, quatre à cinq sujets. Une telle profusion conduit immanquablement à taper dans les idées des autres sites. Parlons du fond... qui consiste quand même à prendre les lecteurs vaguement et un petit peu pour des cons.

Plus-value amnésique La presse imprimée – et elle le sait depuis un bon moment – doit apporter une plus-value qualitative à ce qui sort sur internet. Si son rôle se borne – comme l'article sur «Retour vers le futur II» – à un copier-coller, la différence part en suçette ! Ce que le journaliste du «Matin» réalise, n'importe quel lecteur lambda peut l'effectuer en quelques minutes après une recherche sur Google. De mon côté, je n'ai pas été plus loin que la page 6 du référencement et voyez le résultat.

«Ok, grande gueule, à partir de «Retour vers le futur II», tu aurais fait quoi ?» La différence serait venue d'une vraie rencontre avec des geeks, mordus de la trilogie, qui travaillent aujourd'hui à l'EPFL, EPFZ ou autres domaines. On aurait été chercher leurs regards, leurs approches, leurs sensibilités... Et il y aurait encore des dizaines d'autres angles. Ce qui nécessite du... temps pour de la qualité.

Daredevil: le noir est de mise

12 avril 2015



JUSTICE AVEUGLE La firme Marvel signe avec «Daredevil» sa première série adulte, âpre et exigeante. Un polar très sombre qui prend le meilleur du comics et quelques libertés bien pensées. A «voir», si l'on peut parler ainsi d'un polar de presque 13 heures où le héros est aveugle.

Matt Murdock, avocat et aveugle, braque les lumières de sa justice sur les malfrats. Un demi-siècle que cela dure dans les comics publiés par Marvel. Au cinéma, on préfère oublier l'aimable navet sorti en 2003, uniquement supportable dans sa version «Director's Cut».

Les Geeks s'attendaient à un «reboot» de ce personnage, mais pas sous la forme d'une série télé. Depuis ce 10 avril 2015, chacun peut juger sur les pièces des 13 épisodes de la saison 1. Netflix, entreprise réputée depuis la diffusion du cultissime «House of Cards», les a mis en ligne d'un bloc. Ce qui permet aux fans d'entamer un marathon ou une dégustation plus lente de ce nouveau «Daredevil».

Pure sauvagerie Avec cette saga, Marvel délaisse le fun destiné aux ados et construit un divertissement pour adultes. Délivré des taux d'écoute – Netflix ne fournit jamais les audiences de ses séries – les auteurs peuvent élaborer une structure narrative plus mûre.

«Daredevil» se permet de lents passages dialogués – qui étouffent l'humanité des personnages – puis explosent des moments de violence intense. Wilson Fisk, illustre ces ruptures, alternant les instants de raffinements, d'amour pour la galeriste Vanessa et des déchaînements de pure sauvagerie.

Les coups portent, les plaies saignent, les os se cassent. Dans son rôle de justicier, inexpérimenté, Matt Murdock morfle. Il ne remporte aucune victoire aisément et passe une bonne partie des épisodes à encaisser des gnons ou se faire recoudre par une urgentiste qui l'a pris en sympathie. Une vraie vie en bleus !

Cette première saison déroule une seule et même intrigue sur plus de 12 heures. Elle décrit l'affrontement entre le caïd Wilson Fisk et Matt Murdock. Le premier jure vouloir sauver «sa» ville, reconstruire le quartier d'Hell's Kitchen. Une résurrection qui passe par une corruption intense qui gangrène la police, la politique, les médias et l'élimination de ses concurrents. «Daredevil» propose un lot de crapules fangeuses comme on les adore dans les films noirs et là nous sommes dans un monde plus sombre encore. En face, Matt Murdock, devenu aveugle à la suite d'un accident durant sa jeunesse. Des produits chimiques l'ont plongé dans l'obscurité mais accru ses autres sens. Un pouvoir qu'il doit apprendre à maîtriser comme son art du combat. Tel un pitbull, il fonce dans le tas et finit bien souvent en bouillie.

Les scénaristes s'amuse à générer, en crescendo, une suite d'ambiguïtés bien pensées entre Wilson Fisk et Matt Murdock. Ils insufflent une force inattendue à des personnages comme Karen Page, la blonde secrétaire, la «victime» du premier épisode qui gagne une force de caractère, loin des stéréotypes désuets. La femme sans peur de la série, c'est sans conteste elle.

Le meilleur des comics Pour réussir «Daredevil», l'équipe de la version 2015 – Drew Goddard et Steven S. DeKnight – n'a eu qu'à puiser dans la matière de base, les comics. Elle a su avec discernement choisir le meilleur, surtout dans ce qu'ont fourni le maître Frank Miller, puis Brian M. Bendis avec un zeste

d'Alex Maleev et Joe Quesada (sur quelques parties graphiques). Elle ajoute plus de profondeur à certains aspects, dont une réflexion sur le journalisme d'investigation.

Au reporter Ben Urich, qui essaie en vain de vendre une enquête sur Wilson Fisk, son red en chef envoie : «Tu t'entends ? On dirait une pute ! » Ce à quoi Urich rétorque : «Mais c'est toi qui m'a appris à en devenir une. Maintenant, les trois quarts du temps quand j'écris pour ce journal, je ferais aussi bien de mettre une mini-jupe et du rouge à lèvres.» Renvoyé, Ben Urich décide de balancer ses scoops sur internet. Juste avant, le voilà face à face avec Wilson Fisk.

«Les gens veulent la vérité, peu importe où ils la trouvent... » Le malfrat lui assène cette dose de cynisme absolu : «C'était peut-être vrai quand vous et moi étions jeunes. Mais le monde d'aujourd'hui n'est préoccupé que par des mariages de stars et des vidéos de chats. Les sujets complexes, les sujets importants demandent trop de concentration. Autant de temps qui ne pourrait être consacré à l'écriture de textos et aux milliers de chaînes qu'offre le satellite.» On vous laisse apprécier la suite dans l'épisode 12... Wilson Fisk s'offre encore le cadeau de cette réflexion : «Les problèmes ne sont que des opportunités auxquelles nous n'avions pas songé.»

Défaut de ses qualités La série pêche parfois par ce qui forge ses qualités, des scènes en tête à tête qui s'enchaînent les unes aux autres et qui peuvent finir par délayer l'attention. Lorsque Matt Murdock endosse enfin son costume, le réalisme qui a porté les 13 épisodes s'estompe quelque peu. Un petit quart d'heure avant la fin de cette saison, il s'agit d'un détail mineur. Portée par une photo sublime, ce «Daredevil» crépusculaire s'écarte des produits formatés de super-héros que diffusent les majors traditionnelles. Il n'a rien en commun avec «Arrow» ou «Flash» – si vite consommés – et tente une approche âpre des supers-héros. Tant mieux.

«Bonsoir! J'ai un cancer. Comment allez-vous?»

12 juillet 2015

HUMOUR THERAPIE L'artiste américaine Tig Notaro apprend qu'elle a un cancer. Aussitôt, elle monte sur scène et balance des vannes sur son malheur. Le spectacle va devenir un phénomène de société que raconte le documentaire «TIG», sorti le 17 juillet 2015 sur Netflix.

Sa spécialité ? Le stand up où Tig Notaro, depuis 20 ans, pratique un humour noir et pince-sans-rire. La dame boycotte le coiffeur, ignore tout des règles élémentaires de l'habillement, mais elle sait happer son public et l'entraîner dans son monde acide. Parallèlement, Tig Notaro tient une chronique radio – «Professor Blastoff» – et tourne dans des films. Après avoir bouffé de la vache enragée, dormi dans des voitures entre deux spectacles, Tig gagne sa vie grâce à son talent.



A l'orée de l'année 2012, elle n'a jamais autant bossé. Et la foudre s'abat sur elle. Plusieurs fois. Lors du tournage du film «In A World», elle s'effondre. On lui trouve un C.diff, une saloperie de bactérie qui vous bouffe l'appareil digestif. Tig, déjà aussi épaisse qu'un papier de cigarette, abandonne neuf kilos sur la balance. Elle devient un squelette qui parle. A peine sortie de l'hôpital, Tig perd sa mère, le 27 mars. Ce choc, pas vraiment encaissé, se poursuit, le 24 juillet, avec l'annonce d'un cancer. Entre deux, son amie du moment l'a larguée.

«C'était si absurde que j'ai vu l'humour de la situation !», confie-t-elle dans le documentaire «TIG» qui vient d'être mis sur la plate-forme Netflix.

Quitte à tirer sa révérence, autant le faire en beauté. Le 3 août 2012, elle monte sur la scène du Largo, à Los Angeles, et commence son stand up avec cette phrase : «Bonsoir ! J'ai un cancer. Comment allez-vous ?»

Au Largo, aucune caméra ne filme le spectacle. Seul un enregistrement audio témoigne de la suite. Du public qui rit, qui pleure, qui finit par l'ovationner. Debout. Sur le décès de sa mère, Tig commente : «Une semaine après sa mort, elle a reçu un questionnaire de l'hôpital lui demandant comment s'était passé son séjour... » C'est un petit aperçu...

Dans les minutes qui suivent, les réseaux sociaux retranscrivent les émotions de son audience et des pros présents au Largo. Tig Notaro est assaillie par des milliers de mails ou de SMS. Les médias s'arrachent ses interviews. Le CD du spectacle au Largo devient numéro un des ventes. Tig Notaro, en septembre 2012, passe sur le billard pour une double mammectomie. Elle semble hors de danger.

Puis, il faut gérer la suite.

Le documentaire de Kristina Goolsby et Ashley York prend dès lors une autre dimension. Tig Notaro, qui depuis son adolescence ramène plutôt des femmes à la maison, souhaite avoir un enfant. Ce qui l'amène vers un traitement hormonal qui pourrait réactiver son cancer. Dans sa vie sentimentale, Tig tombe amoureuse de la comédienne Stephanie Allynne qui, elle, pense préférer les hommes.

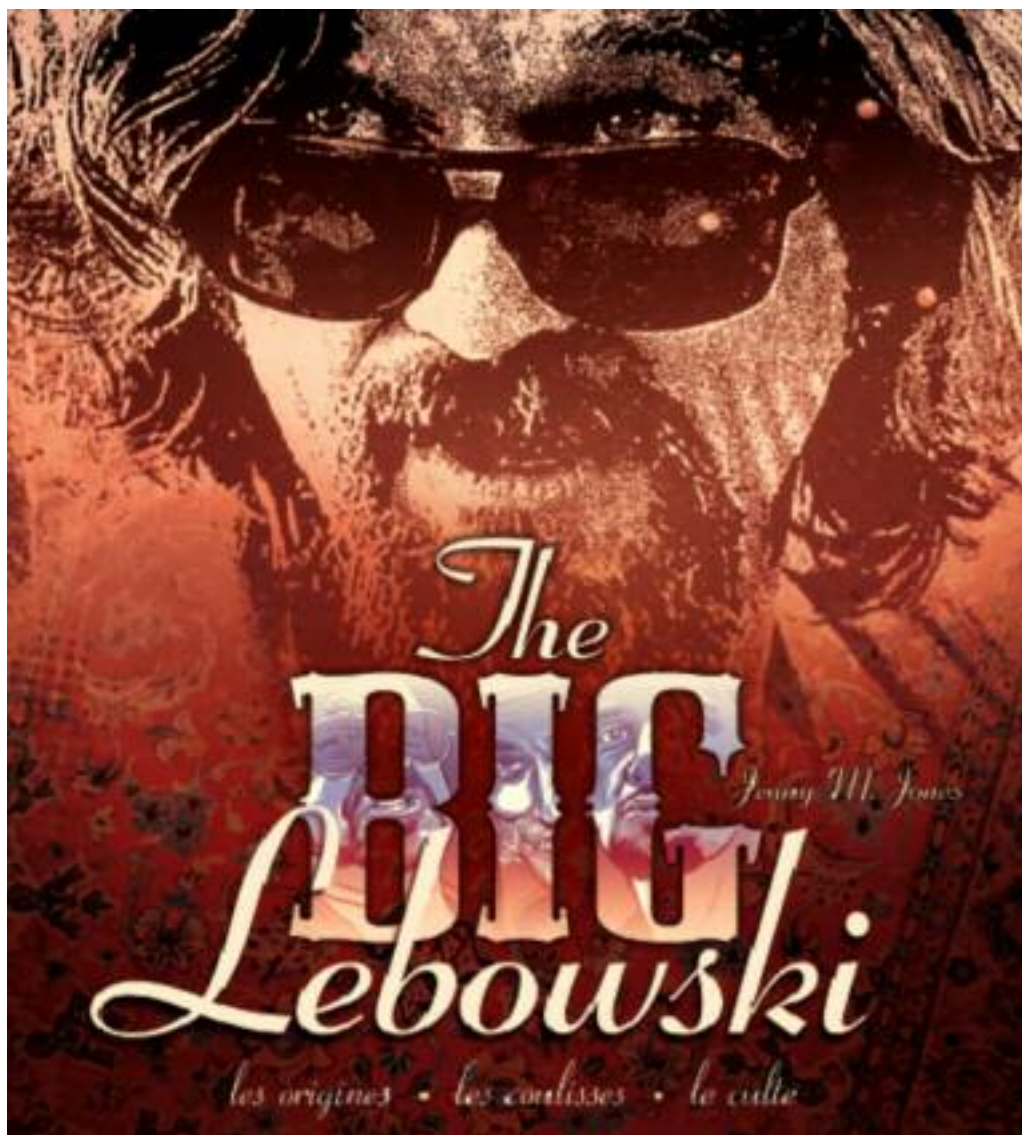
Côté professionnel, Tig Notaro se sent «la confiance au ras des pâquerettes ». Comment rebondir après le show du 3 août 2012 ? Comment être drôle après son cancer ? Que raconter ? L'inspi-

ration sèche. L'humoriste rame, peine et finit par retrouver ses marques. «Tig» suit son processus de recreation, dans tous les sens du terme.

Linéaire, émouvant et fort, le propos évoque la résilience, l'approche de la maladie, la parenté dans un couple homosexuel et l'inspiration d'une humoriste. Le tout sans se perdre. Au générique de fin, Tig Notaro entre dans votre vie pour un bon moment.

« The Big Lebowski » : chronique d'un phénomène délirant

Juin et octobre 2015



CULTE... MAIS VRAIMENT! Massacré par la critique, boudé par le public, «The Big Lebowski» fait aujourd'hui l'objet d'un culte mondial. PJI vous propose de le redécouvrir le 24 octobre 2015 sur grand écran. Fêtes, symposiums, boutiques spécialisées, bar, religion (!) tout est bon pour célébrer le Dude, «héros» du film. Un livre encyclopédique nous détaille ces coulisses.

Cela commence par un gars qui pisse sur un tapis et se termine par un bide presque aussi prononcé que celui du Dude. Avant que la vénération des fans n'érige «The Big Lebowski» au rang d'œuvre culte. Une étiquette maintes fois galvaudée mais ici plus que méritée ! On se sert une première rasade de White Russian et on recommence.

«Roi de la défonce» Le Dude («Le Duc» en VF) habite un pavillon minable à Los Angeles. Grosse Feignasse devant l'Eternel, il passe son temps à fumer des joints, jouer au bowling, boire des cocktails White Russians. Cela occupe une vie. Puis, voilà que des hommes de main le confondent avec quelqu'un d'autre, lui plongent la tête dans la cuvette de ses chiottes et pissent sur son tapis.

Ainsi démarre «The Big Lebowski», réalisation des frères Cohen (Ethan et Joel), un OVNI parmi d'autres étranges soucoupes qui balisent leur filmographie.

Pourquoi le nom de Lebowski ? Parce qu'un grand dadaï dans le quartier de leur enfance le portait. Pourquoi le surnom de «Dude» ? Bêtement parce qu'il existe pour de vrai: Jeff Dowd de son authentique patronyme. Ce producteur de cinéma s'est autoproclamé «le roi de la défonce», il a pratiqué le baseball en Californie où on l'a baptisé «Dude» suite à ses performances sur le terrain. Accessoirement, dans les années septante, Dowd a passé six mois en taule pour «outrage à magistrat» après avoir incité le bon peuple à se révolter contre la Guerre au Vietnam. Pourquoi un tapis ? Les frères Cohen se sont retrouvés un soir à la table de Peter Exline, dit «Oncle Pete», qui n'a cessé de s'extasier sur les charmes de son faux tapis persan «qui harmonisait la pièce». Cela leur a donné des idées.

Echec en salles Durant la production de «Barton Fink», ils pondent les 119 pages du script «The Big Lebowski». Son tournage commence le 27 juillet 1997 pour s'achever 11 semaines plus tard avec un jour d'avance sur le planning. Pas moins de 95 scènes sont ainsi en boîte. Le dernier jour, l'équipe rachète des objets utilisés durant les prises de vue.

Le décorateur Chris Spellman repart chez lui avec les deux tapis mythiques du Dude. Jeff Bridges emporte à la maison des coiffes surmontées de quilles, portées par des danseuses lors d'une chorégraphie.

Les producteurs de «Big Lebowski » ne se ruinent pas, injectant

un budget de 15 millions de dollars. Ce qui arrange les Cohen qui gardent ainsi la maîtrise totale de leur bébé sans tomber sous la coupe de grands studios. «The Big Lebowski », après une présentation au Festival de Berlin (février 1998) se ramasse méchamment en salles. Exploité dès le 6 mars 1998, il tient à l’affiche six semaines, avec des recettes de 17 millions, il couvre tout juste ses frais. Plusieurs journalistes spécialisés utilisent le terme «d’insulte» au sujet d’une réalisation dont ils ne comprennent pas grand chose. «The Big Lebowski» renaît de ses cendres dès octobre 2002. Deux fans – Will Russel et Scott Shuffitt – se mettent en tête d’organiser, à Louisville, «Le premier festival annuel du tout et n’importe quoi... Lebowski».

Bowling et symposium Ils pensent être les seuls participants? Quelques 150 autres adeptes déboulent. La seconde édition de cette Lebowski Fest place la barre à 1200 frappés. Ces Achievers – nom officiel des ravagés de «Big Lebowski» – viennent de 35 Etats américains. La mécanique délirante tourne depuis à plein régime.

Les Lebowski Fest se déplacent dans une quinzaine de villes aux Etats-Unis avant de se dérouler en Grande-Bretagne ou à Paris. On y monte des tournois de bowling, on s’y déguise comme les personnages voire des scènes de « The Big Lebowski».

Sur New-York, une boutique ne vend que des produits dérivés du film (le «Little Lebowski Shop»). Des centaines d’articles analysent tous les détails glissés par les Cohen dans leurs intrigues. Que ce soit sur la marque des sous-vêtements du Dude (Munsingwear), les origines du White Russian (première référence le 21 novembre 1965) ou le pull (toujours) du Dude aux motifs Cowichan de Colombie, il y a de quoi gloser.

En 2006, un symposium de deux jours a examiné «The Big Lebowski» sous toutes ses coutures et entournures. Un bar, à Berlin, a mis «Lebowski» sur son enseigne et sert des boissons avec des glaçons en forme d’orteil (autre allusion au scénario...).

«Notre Dude» La dimension hautement spirituelle du Dude ne vous a sans doute pas échappé. D’où la naissance du Dudeisme, une religion qui revendique dans les 150 000 prêtres. Ils récitent le «Notre Dude» dont la base s’appuie sur des répliques tirées du film... Quels buts poursuit le Dudeisme ? «Il tente de raviver une tradition qui remonte à l’aube de la civili-

sation, un rejet humaniste de la civilisation elle-même, ou au moins de ses pires excès. Il va sans dire que la civilisation est un mode de vie tout-à-fait contre-nature pour les êtres humains : nous sommes génétiquement faits pour « nous la couler douce » et cueillir les fruits dans la savane africaine, pas vivre dans les villes et nous tuer au travail. » Des propos du Dudely Lama, le rév. Olivier Benjamin cités dans l'ouvrage « The Big Lebowski » sorti en mars 2015 dans sa version française (Editions Huginn & Muninn). Sa rédactrice, Jenny M. Jones, nous inocule l'envie de revoir, séance tenante, l'objet de sa passion inaltérable. Mine de renseignements et d'études – dont une sur les injures préférées et les expressions sexuelles de l'œuvre – son livre possède 217 pages des plus denses.

Note: La projection du film a séduit un public qui n'avait rien de confidentiel. A 50 francs près - pris en charge par Arnaud Zufferey - les frais ont été équilibrés!

Des fanatiques qui font boum!

20 novembre 2015



CULOT « We are four lions » ose faire rire sur le terrorisme dans une explosion d’humour noir. Il transforme les fanatiques de tous poils en de pathétiques bouffons. Un film qui prend une autre dimension après les événements du 7 janvier et du 13 novembre 2015.

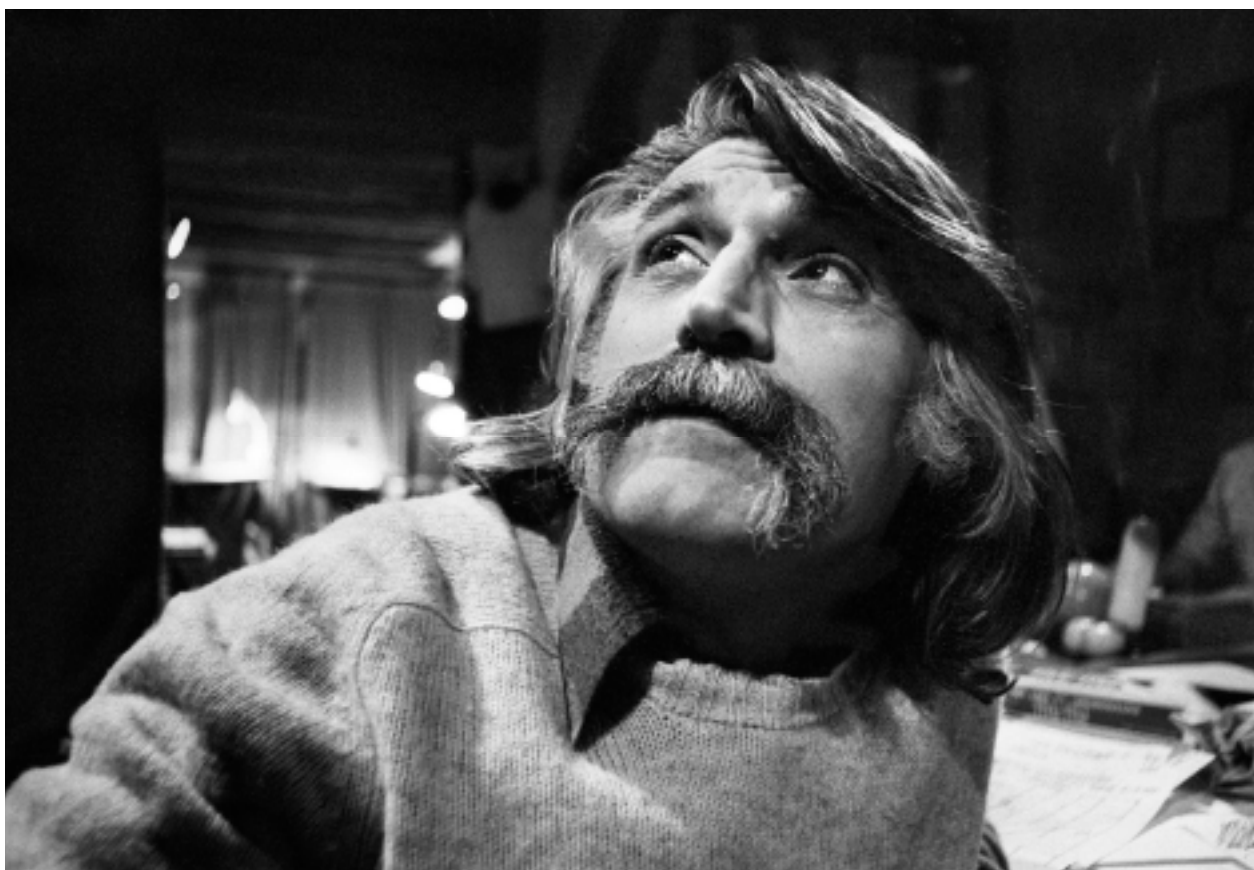
Ils n’ont pas inventé la poudre, pourtant ces « quatre lions » rêvent de faire exploser un truc. « Pourquoi pas une mosquée? Cela radicaliserait les positions! », suggère un des copains d’Omar. Lui et ses potes sont des terroristes à la petite semaine qui veulent inscrire leurs noms aux grandes heures du djihad. Face caméra, ils enregistrent plein de messages menaçants et gardent les chutes pour leur bêtisier. Comme le FBI pourrait les repérer avec leurs portables, ils débranchent sans cesse les batteries et mangent – crues – les cartes SIM des téléphones.

La tête et les moutons Après un stage assez lamentable au Pakistan – ils ont tendance à tirer sur les mauvaises cibles – ils sont plus déterminés que jamais à frapper un grand coup sur Londres. Dans la préparation de leur attentat, la fatalité leur livre leur premier martyr. Frère Faisal, qui court avec un sac à commissions bourré d'explosif, se fait sauter, sans préméditation, au milieu d'un troupeau de moutons. Du coup, la police commence à pister nos zozos qui ont assez mal caché ce qui restait de Frère Faisal. Sa tête, surtout.

Redoutable artificier « We are four lions », c'est le sujet casse-gueule par excellence. Comment décriper les zygomatiques quand on parle d'Al-Qaida? Chris Morris, humoriste anglais – un OVNI dans le genre des Monty Python – se révèle un redoutable artificier. Sans cesse sur le fil du rasoir, il transforme nos extrémistes barbus en de pathétiques pantins. Il manie l'absurde, les répliques mordantes et les situations décalées. Morris a enquêté sérieusement durant trois ans sur ce thème avant de décider qu'il y avait là « un terrain plutôt fertile pour la comédie ». Le film a raflé plein de distinctions, connu un bon succès public en Angleterre sous fond de polémique, déclenché la fureur des conservateurs aux Etats-Unis. En France comme en Suisse, son nombre dérisoire de copies ne lui a pas assuré une très longue vie en salles. Le DVD, sorti discrètement en 2011, mérite une nouvelle vision. Comme toute forme d'expression libre, le rire se révèle une des choses qu'abominent et combattent ces fanatiques intégristes. Raison de plus pour l'utiliser sans modération.

Cavanna: Jusqu'à l'ultime seconde, j'écirai

15 janvier 2016



INDISPENSABLE Le documentaire «Cavanna, jusqu'à l'ultime seconde, j'écirai» sort dans sa version DVD, rehaussé par des suppléments à profusion. Une réalisation de Nina et Denis Robert indispensable pour les fans, plus que nécessaire à celles et ceux qui ont déjà oublié Cavanna. Et il y en a plus que ce que l'on croit!

Jeune, Cavanna pratique la boxe. Un vrai teigneux, pas le genre à baisser la garde, ni à jeter l'éponge. «Il s'était tapé un match avec un gars qui était aussi hargneux que lui. Qu'est-ce qu'ils s'étaient mis!», confie Jean Burgani, un copain d'enfance.

Dans ses dernières années, Cavanna apprend que son prochain adversaire porte le titre de Parkinson. Sa première écriture devient illisible? Il s'en crée une nouvelle à force de volonté! Sans

rien lâcher. Têtu de la phrase, le Rital moustachu ! Les lettres, les virgules, les points ont donné tout le sel de sa vie. «J'ai besoin de parler ou je meurs. Ma parole, c'est l'écriture. A la main. Tant que je pourrai écrire une ligne, je serai présent parmi les vivants», lance-t-il dans «Lune de Miel». Publié dans la Blanche de Gallimard. «Le dernier baroud d'un vieux sanglier», compare Jean-Marie Laclavetine, qui a veillé à la sortie de cet ultime ouvrage. «En refermant le manuscrit, on avait l'impression d'avoir fait quelques pas avec un type bien. C'est pas tous les jours!»

Belle revanche Tu parles que Cavanna se réjouissait d'être dans le même catalogue que Céline ou Marcel Aymé! Une belle revanche sur Albin Michel, son ex éditeur qui ne voulait plus de lui. Trop ringard. Dépassé. Plus assez vendeur, le Cavanna. Du mépris. Comme d'ailleurs dans le Charlie Hebdo nouvelle version, celui dirigé par Philippe Val. «On était les deux emmerdeurs dont il rêvait de se débarrasser», souligne le dessinateur Siné. «Une vieille potiche qu'on mettait sur le haut de la cheminée », appuie son amie Sylvie Caster. Voilà Cavanna oublié volontaire... ou pas.

C'est ce que constate Denis Robert lorsqu'il se trouve face à trente étudiants en journalisme vers 2008. Qui connaît Cavanna? Seuls cinq bras se lèvent! Putain, Cavanna, quoi ?! Ce gars qui a été l'étincelle de la seule et vraie presse libre dans l'après guerre. Le mec qui, comme Dard et Desproges, s'est injecté dans l'ADN de tes vertes années et qui t'offre un cadeau dantesque. Celui d'apprendre à aimer les mots. «Ecrire, ça prend complètement. Ce qui compte, c'est pas le sujet, ce sont les idées. L'écriture, ça n'est jamais décevant. On finit toujours pas choper le Tagada, Tagada...», assure Cavanna qui se considère plus comme un polygraphe qu'un écrivain.

Capter l'essence Le documentaire «Cavanna, jusqu'à l'ultime seconde, j'écirai» s'impose comme un épicurien devoir de mémoire envers la nouvelle génération. Denis et Nina Robert captent l'essence d'un homme qui carbure à l'humain. Apolitique, soucieux de toujours faire fonctionner «les boyaux de la tête», écorché au point de vouloir se pendre, Cavanna y apparaît sous toutes ses facettes.

Ses indignations reprennent force dans les nombreux témoignages et des archives judicieusement glissées. Les bonus du

DVD donnent accès aux versions intégrales des interviews pour le plus grand bonheur des fans. Forte émotion de renouer connaissance avec notre François. La voix s'est muée en un filet qui s'échappe de ses lèvres. Restent les yeux. Aussi intenses que son vécu. La réalisation de Nina et Denis Robert se dispense de tout effet technique facile. Elle se concentre sur l'essentiel. Efficace. Comme une phrase de Cavanna.

« Cavanna, jusqu'à l'ultime seconde, j'écirai », un film de Nina et Denis Robert (2014), blaq out, Le Bureau, Citizen Film – 2 DVD.

Photo Arnaud Baumann



La guerre des Mars

4 février 2016



DEUX MARS ET ÇA REPART Printemps 2015, Vincent Kohler met sur orbite le one man très show «Un aller simple pour Mars». Automne 2015 (grand écran) et janvier 2016 (DVD), Matt Damon atterrit avec «Seul sur Mars» du côté des grands écrans mondiaux. Deux approches, deux divertissements, deux comédiens. Dans le jeu des comparaisons, un écrase nettement l'autre.

Vincent Kohler (La Chaux-de-Fonds) et Matt Damon (Cambridge) ont tous les deux la Planète Rouge dans la combinaison spatiale (celle qui recouvre la peau). Dans «Un aller simple pour Mars», le Suisse s'emmerde au milieu des étendues de sable ocre. Avec «Seul sur Mars », l'Américain essaie de rester en vie. Même idée de base fort spatiale. Ensuite, tout est une question d'approche et de module. Qui de Vincent Kohler ou de Matt Damon s'en tire le mieux ? Il n'y a pas photo !

La trame

La base de «Seul sur Mars» provient d'un livre d'Andy Weir, retravaillée aux normes du cinéma par le réalisateur Ridley Scott. Rien d'original, il s'agit d'une fiction OGM calibrée pur pop corn. «Un aller simple pour Mars» défend l'artisanat créatif. Il s'agit d'une trame du cru, cultivée par Vincent Kohler et

Patrick Nordmann. Comme le veut le bon sens : il faut créer local et rire bio, sans pesticides hollywoodiens. Le Monsanto de l'imaginaire ne passera pas!

Avantage : Vincent Kohler

L'esprit

Dans «Seul sur Mars» règne l'esprit des Bisounours de la Galaxie. Les Américains, avec l'aide des Chinois, claquent des millions pour sauver un seul pékin. C'est tant bô qu'on en pleure d'émotion! L'équipage – qui a abandonné Matt Damon le croyant mort – sacrifie 500 et quelques jours, et revient le récupérer. Que de guimauve en apesanteur ! «Un aller simple pour Mars» change de registre. En plein vol aller, l'équipage s'est abondamment massacré au moindre prétexte futile. Kohler ne doit son salut qu'à une présence assidue dans les toilettes de la fusée. A nos yeux, il s'agit d'une vision plus saine et réaliste du genre humain.

Avantage : Vincent Kohler

L'alcool

«Un aller simple pour Mars» offre à son interprète la possibilité de s'en jeter un ou deux sur scène. Et ce malgré la présence gênante d'un casque. «Seul sur Mars» ne consomme pas d'alcool. Pire ! Matt Damon arrive à recréer de l'eau par procédé chimique. Il cultive des patates – grâce à ses excréments – et ne pense pas une seconde à les distiller (les pommes de terre). Un hygiénisme de sobriété déplacée, on vous dit.

Avantage : Vincent Kohler

L'humour

Il peut arriver que l'on rie – volontairement – à «Seul sur Mars». L'essentiel des vannes repose sur la musique disco que doit écouter Matt Damon car il n'y a pas d'autre genre disponible sur la playlist numérique. «Un aller simple pour Mars» sollicite vos zygomatiques avec une plus grande constance.

Avantage : Vincent Kohler

Les communications

Matt Damon perd de nombreux jours à établir une communication avec la NASA. Il doit même aller récupérer une rustique sonde de 1997 – Pathfinder – qui lui permet de se rebrancher côté Terre. Amateur! Vincent Kohler possède un téléphone bien

plus sophistiqué. Des démarcheurs publicitaires le dérangent même sur Mars, tentant de lui fourguer un abonnement familial.

Avantage : Vincent Kohler

La durée

«Seul sur Mars» pèse 2 heures et 20 minutes. On en sort laminé. «Un aller simple pour Mars» navigue autour des 75 minutes. Vincent Kohler – contrairement à Matt Damon – a compris qu’il y avait un après spectacle où les humains se disent des choses autour d’une table. Voire qu’ils pouvaient avoir une vie sexuelle.

Avantage (oh oui, oh oui, oh oui) : Vincent Kohler

Au final : le fait que l’auteur de ces lignes aime beaucoup Vincent Kohler n’entraîne en aucune façon une altération subjective de son esprit critique.



Les échos d'Eco

22 février 2016



COUPS DE BURE Umberto Eco reste l'homme d'une œuvre forte : «Le Nom de la Rose» et surtout de sa transposition à l'écran par Jean-Jacques Annaud en 1986. Pour votre serviteur, cela a généré une expérience physique unique. Hommage et souvenirs.

Les bulles temporelles existent. J'en ai vécu une grâce à Umberto Eco et «Le Nom de la Rose» sur grand écran. Le puriste répliquera que le film de Jean-Jacques Annaud n'a pas grand chose à voir avec le livre initial. Le réalisateur annonce d'ailleurs la couleur dès le générique. Il ne s'agit pas d'une «adaptation» mais d'un «palimpseste», soit l'effacement de la matière originale pour une relecture.

Quelque part, on s'en tape un peu.

Seul le résultat compte. «Le Nom de la Rose» a laissé de fortes scories émotionnelles au cinéphile amateur que j'étais alors.

Je me souviens de son avant-première lors d'une fête du cinéma à Lausanne, en automne 1986. Le cinéma dans lequel il était projeté (Rue Saint-Pierre !) et l'espèce d'hypnose dans laquelle ce long métrage avait réussi à me plonger. Cela commence dès les premiers plans, ces paysages désertiques et

hivernaux survolés par la musique de James Horner. Des notes qui tintent et se répètent jusqu'à une forme d'obsession. Le climat de 1327 s'instaure, s'impose, Annaud/Eco vous ont sorti du XXe siècle.

Vous frissonnez entre les pierres froides de ce monastère, les pieds dans la boue, la merde et le sang. Du roman d'Umberto Eco, Annaud garde le message plus que d'actualité sur les limites de la connaissance et de l'humour. Cette analyse s'effectue avec le recul. Sur le moment, en cette soirée de 1986, ce sont surtout les impressions physiques qui prédominent.

Cela vous est déjà arrivé de ne plus pouvoir vous extraire d'un film ? D'y rester coincé bien après sa projection ? Que votre cerveau ne se reconnecte plus avec le moment présent ? Que vous doutiez de vos sens ? Au sortir du «Nom de la Rose», avec mon ami Max, le Moyen Age nous imbibait l'ADN. Traverser les rues pavées de Lausanne pour rejoindre la voiture avait quelque chose de paradoxal. La modernité paraissait incongrue. Même sur le chemin du retour, les images d'Annaud se substituaient aux paysages. Par flashes revenaient des scènes fortes de feu, la force des orangés, à la fois symbole de savoir et de destruction... Et les références visuelles plus «contemporaines», liées notamment à l'artiste Escher.

Pour avoir vu, ensuite, des films par centaines, rarissimes sont ceux qui m'ont autant collé à l'âme. Cela naît de circonstances spéciales, de sensibilités ou de moments convergents, comme lorsque deux personnes savent écouter leurs purs instincts plus que leur raison. Ces moments se préservent, ils se renouvellent pas. Le «Nom de la Rose», le temps de plusieurs heures, a fait de mes perceptions un palimpseste du monde réel. Je le dois autant à Eco que Jean-Jacques Annaud. Cela ne s'oublie jamais.

Lino Ventura, leçon d'humour et de cœur

20 mai 2016



LINO EN HAUTEURS A Crans-Montana, Lino Ventura en a vu de toutes les couleurs mais il en a fait aussi voir à d'autres ! Trois décennies après son départ, des anecdotes croustillantes restent. Un petit hommage à celui qui a fondé l'organisation Perce-Neige voici exactement cinquante ans.

Sage, Lino Ventura, à Crans-Montana? Les photos ou les archives de la RTS nous montrent un acteur paisible sur le Haut Plateau...

Si l'on farfouille sur le net, un autre Lino se dévoile. Sur gettyimages, il pose aux côtés d'un ski bob, une discipline un peu plus aventureuse. L'acteur la pratique sous les conseils éclairés

de Gary Perren. Un peu craintif à se lancer sur la piste verglacée, les deux hommes partagent quelques verres de blanc. Lino – d’abord peureux – semble maîtriser le ski bob. A la sixième descente, il sème Gary Perren. Qui aperçoit le kamikaze accroché dans un sapin, les fesses en l’air, le pantalon déchiré, hurlant de rire!

Dans un trou Avec son ami Jacky Billaut, toujours à Crans-Montana, Lino Ventura se retrouve invité à manger chez des restaurateurs genevois. Il savoure un apéro sur la terrasse, au soleil... et se prend aussi sec un pot de fleurs sur la tête, tombé d’un étage supérieur. «Il n’a pas bronché!», se souvient Jacky Billaut. Sous le nom de Lino Borrini, le catcheur Ventura avait décroché le titre de champion d’Europe. Les coups, ça le connaît! Quelques heures plus tard, les deux hommes retournent à leur hôtel. Jacky Billaut tente un raccourci et finit dans un trou creusé pour un futur pylône. Il n’y a plus que sa tête qui dépasse, au niveau du sol. Durant dix minutes, Lino ignore le pauvre Billaut, puis s’écrie : «Mais tu es devenu petit, tout petit d’un seul coup... Salut, à un de ces quatre, je rentre me réchauffer...»

Paquet livré Grand amateur de vins bordelais, Lino Ventura aime que ses amis en profitent. Un peu beaucoup. Lorsqu’il vient à Crans-Montana, le voyage en train de nuit se révèle très arrosé. Ventura a convenu d’un code avec un certain Milo, qui travaille à la gare de Sierre. Lorsqu’il annonce qu’il livre «un paquet», c’est que son compagnon de voyage, ivre, ne tient plus debout. Milo y met les formes, il s’habille en bagagiste du Trans-Orient-Express, casquette et charriot qu’il a «empruntés» de façon durable à la gare de Lausanne. Milo témoigne avoir recueilli, sur le quai de la gare, des gens comme Jean-Paul Belmondo ou Bourvil. Et de les avoir convoyés dans son prestigieux charriot... Cette anecdote ne figure dans aucune biographique mais on vous la garantit authentique ! Bien des années plus tard, en gare de Sierre, on s’est demandé pourquoi un charriot du Trans-Orient-Express traînait dans ses environs. Réponse, indirecte, apportée par Lino Ventura...

Leçons de cœur Lino Ventura, voici exactement cinquante ans (20 mai 1966), a fondé l’association Perce-Neige pour donner «de meilleures conditions de vies à des enfants pas comme les

autres». Père de Linda, une fille handicapée mentale, Lino, avec sa femme Odette recueillent d'emblée une somme colossale pour l'époque, deux millions de francs. L'association élargit par la suite ses buts. «Je ne vous cache pas que nous devons déplacer le Mont-Blanc avec une petite cuillère», comparait souvent Lino Ventura.

<http://www.perce-neige.org/>

Note: Cet article devait paraître dans un trimestriel de la région. Mais la rédactrice en chef avait des doutes sur la véracité du témoignage principal. Depuis, Milo nous a quitté. Il lui sera encore plus difficile de plaider sa cause!

Luke Cage, les ombres de Harlem (et de Marvel)

20 octobre 2016



PASSABLE SANS PLUS Marvel continue l'exploitation et la diffusion de ses « super-héros » urbains sur Netflix. Après deux saisons de *Daredevil*, une de *Jessica Jones*, voici *Luke Cage*. Cette fois, la sauce prend avec plus de peine.

Emprisonné – mais bien sûr sans tache de culpabilité – Lucas participe à des combats violents et organisés par les matons de sa prison. Hirsute, négligé, pas toujours lavé, il vaut mieux ne pas l'affronter sous peine de finir en pâtée pour chinchilla édenté. À son corps défendant, Lucas sert de cobaye à une trempette scientifique qui métamorphose son ses muscles et sa peau. Il devient, en gros, un char blindé sur deux pattes. Tout

explose, Lucas s'évade et revient en ville sous le nom de Luke. Hébergé par un vieux pote barbier, Pop, il attire les feux de l'actu en faisant parler la poudre. Contre sa carcasse, théoriquement invincible. C'est parti pour treize épisodes de Luke Cage, dispos sur Netflix depuis le 30 septembre 2016.

Cela cogne et couche Un peu à l'écart des petits Mickeys de Disney – qui règne sur les super-héros Marvel version grand écran – la filiale télé tente une approche plus adulte du genre. On le sait avec Daredevil, Jessica Jones et cela se confirme sur Luke Cage.

La différence ?

Cela jure plus, cela cogne plus, le sang gicle plus, les personnages baisent plus. Leurs caractères se dessinent sur la longueur. Un vecteur réunit ces personnages : la rue. Chacun défend l'honneur pacifique de son pâté de maison et lutte contre les ratures criminelles.

Daredevil s'est frotté au Kingpin puis au Punisseur et une volée de ninjas. Jessica Jones, entre deux cuites, a réglé son sort à Kilgrave, sadique manipulateur des esprits. Luke Cage, déjà présent dans Jessica Jones en guest star, se frite, en première partie de saison avec Cottonmouth, puis cogne sur son demi-frère Diamondback en seconde mi-temps. Gravitent autour de ces empoignades une politicienne dégoulinante de pourriture – Mariah Dillard – et un homme de main cynique de la gâchette – Shades.

Luke Cage se montre increvable aux balles – sauf un modèle spécial baptisé Judas – ce qui troue un nombre invraisemblable de sweat-shirts à capuches. Au point de lancer une mode dans les rues de Harlem !

Des références de série B La série se réfère fortement aux forces majeures de la culture noire. Elle puise dans sa musique, ses codes visuels, d'honneur, sa littérature policière, se réfère à ses figures majeures. Défilent l'intégralité des clichés, parfois avec un recours aux caricaturales ficelles de série B.

Par bien des clins d'œil, les auteurs s'amusent autour de la blaxploitation des années septante, la BD originale surfant sur cette vague. Luke Cage roule des muscles dans des comics dès juin 1972 (aux États-Unis) et juin 1975 en France (dans la revue L'Inattendu, dont le trop petit format remodelait toutes les planches originales !).

Marvel misait – dans la foulée des films ou série *Shaft* – sur son troisième héros noir, après *The Black Panther* et *The Falcon*. Le look original de Luke Cage vaut d'ailleurs quelques plaisanteries dans la série... Comme en écho à ce que l'on remarquait dans le premier *Captain America* où Steve Rogers avait l'air ridicule dans son costume original, les geeks comprendront l'allusion.

La production de Marvel sur Netflix répond à des références esthétiques et scénaristiques rodées. Sur Luke Cage, on remarque les mêmes codes de couleurs qui prévalent sur *Daredevil* ou *Jessica Jones*, surtout sur les scènes nocturnes ou d'intérieurs. Un personnage tisse les liens entre les différents protagonistes, Claire Temple, et l'on devine qu'elle les réunira pour *The Defenders* qui se prépare l'an prochain.

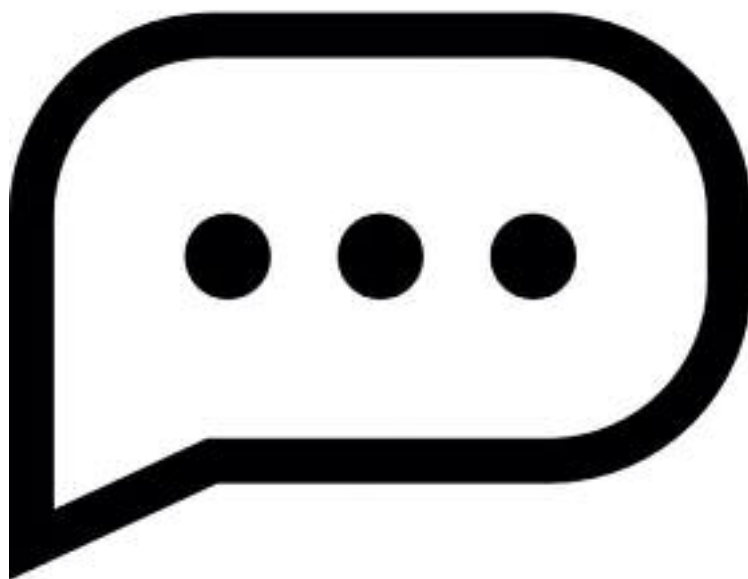
Héros pas vraiment à louer Luke Cage traîne à trouver du rythme en dehors de sa bande originale. Les scénaristes bénéficient, certes, d'une offre avec la totalité des épisodes proposée en masse aux fans. Si un segment de la saga affiche des faiblesses, rien n'empêche d'enchaîner aussitôt avec le suivant, histoire d'avoir sa dose d'action. La trame de Luke Cage joue trop avec le temps, ce qui finit par embourber la progression de l'intrigue. Cela démarre vraiment au septième épisode et se boucle sur le bémol récurrent des autres séries Marvel sur Netflix. Le final manque de panache et déçoit. Diamondback, transformé en super-vilain à costume, se fait presque tuer par son ridicule. Un personnage se demande avec pertinence s'il est habillé par Jean-Paul Gaultier !

Les dernières minutes déroulent le tapis rouge pour les séries à venir dont on devine les premières lignes conductrices. Un peu plus de piment et d'imagination, au lieu d'aligner des passages convenus, n'auraient pas fait du mal à un Luke Cage qui remplit tout juste son contrat. Dans le comics, il était un « héros à louer ». Difficile de louer, dans un autre sens, son originalité. Marvel devra améliorer son ordinaire pour renouer avec les louanges de *Daredevil*. Rendez-vous avec *Iron Fist* l'an prochain, puis *The Defenders*.

*“Tu pourrais croire que
la facilité de pondre
entraîne l’habitude.
Je ne dirais pas ça.”*

Postface

17 novembre 2016



J'écris quasiment au quotidien, à de rares périodes de disette près. Je n'aurais jamais pu publier un tel livre lors de mes vingt ans de journalisme, en novembre 2006. Je ressentais les premiers symptômes de ce qui allait me mettre sur les plots durant un an, un joyeux burn-out.

Même durant cette parenthèse professionnelle, j'ai continué à manier les phrases. À la main. Sur de longues missives ou dans divers cahiers où je notais des idées pour plus tard. Dont une qui devrait devenir un roman en longue gestation. Il pourrait se terminer durant 2017 ! Qui sait ?

Tu pourrais croire que la facilité de pondre entraîne l'habitude. Je ne dirais pas ça. Avant de me mettre au clavier, la crainte de ne pas être à la hauteur reste présente. Même après trente ans. Je ne sue pas autant que lors du fatal 17 novembre 1986, le métier est là, je sais bâtir ma syntaxe. Il n'en reste pas moins que je me prends parfois la tête... puis me traite de couillon une fois le texte finit. Ce n'était pas si terrible. Ben si ! Avant de commencer, oui ! Dans ces secondes-là, je pourrais presque regretter d'avoir opté pour le journalisme plutôt que la profession de libraire ou de bibliothécaire que j'ai un moment envisagée. D'ailleurs on termine là-dessus, une enquête commandée pour PME Magazine où vous trouverez beaucoup de moi...

Le droit aux chapitres

PME Magazine - Octobre 2014



DIVINS MAQUIS Les librairies indépendantes font plus que de la résistance face aux grandes surfaces et à internet. Chacune a ses recettes. Une chose est sûre, elles s'investissent en faveur de la cause littéraire et nettement moins pour la fiche de salaire.

Et voilà que la Librairie du Midi se retrouve, ce 22 avril 2014, sur la RTS au 19 h 30 de Darius Rochebin ! L'établissement, perdu à Oron-la-Ville, dans la campagne vaudoise, aime les médias. Que diable a concocté sa responsable, Marie Musy ? A-t-elle reçu un auteur sulfureux, condamné par une secte quelconque, lors d'une dédicace dans le plus simple appareil ? Rien de tout ça.

Début avril, Marie Musy, via les réseaux sociaux, réclame des photos. Celles qui montrent une pile de dix ouvrages – pas un de plus – qui ont marqué la vie d'une lectrice ou d'un lecteur.

Le temps qu'il faut pour tourner une page et c'est le délire. Dès le 5 avril, sur Facebook, Twitter ou Instagram, les fanas littéraires se paient de bonnes tranches.

Tant de succès éveille l'intérêt des médias... La RTS s'en mêle. Marie Musy hérite d'une séquence « Sonar » dans le Journal du matin. Puis c'est la Tribune de Genève, puis Espace 2 et ça continue après le 19 h 30 avec un passage sur Radio Nova... Avec un tel buzz autour d'une librairie, Marie Musy a-t-elle vu son chiffre d'affaires exploser ? « Non, répond-elle sans détour, par contre ma clientèle habituelle s'est intéressée au choix de certains Top10 et m'a commandé ces livres... »

Hyper active sur internet, Marie Musy croit depuis dix ans en sa Librairie du Midi. Début 2014, elle l'annonce même « sur orbite » alors que les Payots et autres Fnac crient de plus en plus misère.

Charge et loyer de campagne Marie Musy justifie la pérennité de son établissement par sa singularité géographique. « Oron, c'est un gros village de 1 200 personnes – 10 000 si on fusionne avec les alentours – donc j'y ai une clientèle potentielle. Mon premier concurrent est à 20 kilomètres et il n'y a pas de Payot sur Palézieux. J'ai un loyer et des charges de campagne. C'est tenable, économiquement parlant. Vous savez, comparé à une grande chaîne, les petits bateaux sont plus faciles à manier que les gros paquebots. »

Disons-le aussi sans fioritures, sa plus-value première, c'est elle ! L'âme que Marie Musy apporte à ses quatre murs. « J'ai toujours tenu à dédramatiser ma librairie. C'est un endroit où l'on peut se marrer, entrer avec des poussettes. J'organise des performances musicales, cela me fait venir 10, 15, 40 personnes. Les habitudes de lecture changent et le numérique ne condamnera pas le livre traditionnel. Lorsque j'étais chez Payot, on croyait que le CD-Rom allait tuer les dictionnaires. C'est le CD-Rom qui a disparu. » Par contre, Marie Musy, elle, est très présente. Sa semaine atteint parfois les 55 heures. Son salaire – qu'elle a « décidé de se payer tous les mois » – tourne autour des 4000 francs.

Dans le milieu, cette Librairie du Midi se révèle un cas d'école. Par sa taille, son implication et ses finances elle croise les destinées de plein d'autres collègues en Suisse romande. La simplicité n'y est pas toujours de mise...

Des stocks très pointus « Nous avons un client qui était informaticien, un grand spécialiste en programmation, se rappelle le libraire François Pellissier, qui a travaillé dix ans sur Genève. Un jour, il a voulu nous rendre service et développer un logiciel pour nous aider à gérer nos établissements. Deux ans plus tard, il abandonnait, tant les données du métier se révélaient complexes ! »

On l'a beaucoup écrit au moment des débats sur le prix unique du livre, les librairies indépendantes se sont aussi pris de plein fouet les concurrences des grandes surfaces ou d'internet. En 1991, la Suisse bénéficie de 622 librairies contre 540 aux dernières statistiques de 2008. En Romandie, le déclin se marque par 165 établissements en 1998 contre 149, en 2005, engageant 814 personnes. Cela veut-il dire que les salaires ont aussi chuté ? « Non, nous avons une convention collective, s'exclame Françoise Berclaz-Zermatten, Présidente des libraires de l'ASDEL, Association Suisse des Diffuseurs, Editeurs et Libraires. Un débutant touchera 3 860 francs par mois. Après dix ans de métier, il sera à 4 300. Ce n'est pas beaucoup ? On essaie de monter ! » Ne pas lâcher prise, Françoise Berclaz-Zermatten pratique cette maxime depuis fort longtemps.

Sa librairie sédunoise La Liseuse avoue 31 ans au compteur et s'offre une clientèle plus que fidèle. Sa réussite passe par une gestion des stocks très pointue.

« C'est un art très subtil. Si l'on achète trop de livres, nous n'avons pas assez de liquidité. Si nous n'en n'avons pas assez, c'est le choix offert qui en pâtit. Les prix du livre se sont stabilisés. Hélas, notre marge a tendance à diminuer alors que les frais généraux restent. »

Amazon, cette acné... Si les ventes ont diminué de 15 %, en 2011, chez les libraires indépendants, le principal coupable est assez vite désigné.

« Il nous faut toujours lutter contre cette poussée d'acné qu'est Amazon. Avec de bons fournisseurs, performants, 70 % des livres commandés arrivent dans les 24 heures. Au plus tard dans les 48... »

Françoise Berclaz croit au contact direct – « parler pour savoir ce qu'aime la personne » – et bénéficie de l'impact d'un média cantonal comme Rhône FM. « Après une chronique, les gens que cela peut m'amener ! C'est impressionnant ! » Les commandes scolaires arrondissent les fins de mois en automne.

Françoise a toujours décidé de suivre son instinct. « Il faut faire les choses à son idée. Vous devenez mauvais si vous essayez de vous caler sur d'autres librairies ! »

« **Un vrai apostolat !** » La singularité ! Nous voilà avec le mot-clé, cinq syllabes fétiches des librairies indépendantes. Auto-gérées, spécialisées, détonantes, aucune ne laisse sa clientèle indifférente. Le moule conformiste, c'est la mort économique assurée. Veronica et Véronique s'éclatent à Genève, entre le comptoir et les rayonnages de leur café-librairie Livresse. Elles se sont d'abord spécialisées dans la littérature LGBT (Lesbienne, Gay, Bisexuel, Transexuel). « Au début, c'est ce qui a constitué notre clientèle sans avoir un énorme stock », disent-elles.

Leur affaire, Veronica et Véronique l'ont montée au feeling durant deux ans. « Il n'y a pas eu de business plan et nous n'avons pas sollicité les banques. Livresse est une SARL avec des parts sociales qui emploie quatre personnes », confient-elles. Par la suite, elles n'ont pas voulu s'enfermer justement dans le ghetto LGBT. « Nous défendons des auteurs, des romans. Nous personnalisons la façon d'aborder les gens... » En chœur et spontanément, Véronica et Véronique concèdent que « c'est le café qui tient la librairie ! »

Sans pour autant faire prendre l'ascenseur aux tickets du bistrot. « Nous avons choisi de pratiquer une politique de prix bas pour nos boissons. Nous pouvons nous sortir un salaire de 5 000 francs mais c'est aussi vrai un apostolat, cette Livresse. » Pour Françoise Berclaz-Zermatten, le concept de café-librairie n'est viable que dans une grande agglomération... Alors, restons-y.

Tenir grâce aux... bibliothèques ! Partons au centre de Lausanne, à la Place Chauderon, où les spécialistes reniflent d'aise en évoquant la librairie Humus. « Nous avons le plus grand choix francophone dans le domaine érotique. Même à Paris, il n'existe pas un tel catalogue. Cependant, c'est à double tranchant et occulte les autres domaines : le Japon et l'humour », commente le gérant Michel Pennec.

« Nous sommes un peu victimes du puritanisme ambiant et certaines personnes, qui passent devant notre vitrine, croient que nous sommes un sex-shop... » Humus complète son offre par une galerie d'art et une maison d'édition. Des secteurs

compartimentés, aux finances séparées, qui peuvent venir en aide à la librairie en cas de manque de liquidités. Pour limiter les dépenses, Michel Pennec commande un seul exemplaire par titre. « Je ne prends ainsi pas de risque mais c'est un véritable casse-tête. La librairie, depuis deux ans, est tout juste viable, à savoir je ne perds pas grand-chose mais je ne gagne aussi pas grand-chose. J'arrive à me payer un salaire à 85 % qui n'a pas changé depuis mes débuts il y a 4 ans. En fait, si la librairie s'en sort c'est grâce aux commandes des bibliothèques municipales, cantonales ou nationales. Sans elles, j'aurais déjà mis la clé sous la porte. »

L'AVS du crime Il n'y a pas que le sexe, dans la vie des libraires, mais aussi du sang. Kathleen Malcause, à Bex, entretient *Le Crime Parfait*. Chez elle, on ne trouve que des polars et d'occasion. Un créneau qu'aucune autre librairie n'a pris en Suisse romande. Auparavant, elle gérait une bibliothèque de polars, sur Aigle, une initiative elle aussi unique. « Les médias en ont un peu perdu le Nord. Vous pensez, à 70 ans, une farfelue qui est spécialiste en littérature criminelle, ça attire l'attention ! », appuie Kathleen Malcause.

Elle en garde un réseau d'enfer qui fonctionne encore. « Une dame m'a appelée depuis la Bourgogne pour me vendre sa collection de romans policiers. Elle me les apportera en automne. » Kathleen Malcause dépend des donations ou de ses propres achats. « Je farfouille sans cesse... » Elle y injecte une bonne partie de sa retraite AVS, soit 1 300 francs ! Elle partage le loyer de la librairie avec deux autres partenaires. « Je dois quand même sortir 600 francs par mois. À 4 ou 25 francs le livre, il faut y arriver. » La question qui tue – et c'est le cas de l'écrire – part lorsqu'on évoque son « salaire ». « Je pense pouvoir atteindre les 200 francs... Heureusement que je n'ai pas de grands besoins et beaucoup de bénévoles qui m'aident. »

La reine des négociatrices Dans son genre, la vie de la libraire Pascale Kamber se révèle un thriller hors normes. Quand elle était engagée par une grande chaîne, Pascale Kamber n'a pas aimé « qu'on lui demande de faire du chiffre ». « On me reprochait de prendre trop de temps avec les clients », déplore-t-elle avant de coller sa démission et se retrouver au chômage. Sa contre-attaque porte depuis 2009 le nom d'*Idées-lire*. Cette librairie – la seule du genre en Valais – chouchoute vos âmes.

Elle se spécialise dans le développement personnel ou la spiritualité. Elle se perche au 3^e étage du bâtiment « le plus moche de Bramois ». Pascale Kamber ouvre une fois par semaine ou sur rendez-vous. Elle arrive à s'offrir ce luxe car elle a développé autour d'Idées-lire des stages, des ateliers ou des conférences. « Je peux me payer 3 500 francs par mois », indique celle qui a mangé durant deux ans « beaucoup de nouilles et de riz » pour y arriver.

Contre l'avis de son conseiller ORP, Pascale Kamber choisit de devenir indépendante. Auprès des distributeurs, elle se mue en « reine des négociatrices », et fonce bille en tête. « J'y croyais tellement ! » Elle fréquente les marchés avec un petit stand et une quarantaine de titres avant de trouver ses locaux à Bramois. Après cinq ans, elle commence enfin à souffler. « Parfois, cela aurait pu passer pour de l'inconscience mais il vaut mieux être fou que foutu. À présent, j'ai même du temps pour tirer les cartes, mon autre passion. »

(Note: depuis la sortie de cette enquête, Pascale Kamber a déménagé sur Vétroz)

La magique librairie du futur Quand une librairie meurt, elle peut avoir plusieurs vies. À Martigny, après un arrêt maladie, Dominique Dorsaz apprend que La Coop veut récupérer l'espace de sa Librairie du Coin. Après 30 ans de métier, la dame se retrouve SLF (sans librairie fixe). Une de ses clientes et amie, Yasmina Giaquinto-Carron lui propose une renaissance. En clair, d'en ouvrir une nouvelle ! Carrément !

Cette prof au centre de formation professionnelle laisse germer l'idée du Baobab dans sa tête. Avec une conviction d'enfer, Yasmina Giaquinto-Carron monte un business plan en 10 jours. Elle rédige une projection de chiffre d'affaires plus que réaliste sur trois ans.

Un jeudi, elle appelle la Raiffeisen. Le lendemain, à 17 h 30, elle obtient presque le feu vert. « On m'a dit qu'une deuxième librairie, dans une ville de 18 000 habitants, ce n'était pas un luxe. » L'affaire se monte, le Baobab pousse, l'Office valaisan d'aide au cautionnement n'y est pas étranger.

Yasmina se débrouille pour aller chercher elle-même les quinze palettes de son stock initial. Elle loue les services d'une entreprise de la région, dix fois moins chère que celle qui « livre » habituellement. Ce capital de 15 000 ouvrages, elle le met en ligne. « Je gère moi-même mes étiquettes, ce qui me fait aussi

gagner 11 à 14 centimes par exemplaire vendu. » Elle qui enseigne l'anglais se découvre un talent de meneuse et réalise le rêve de « sa librairie du futur », aérée, bourrée d'animations. « Et pourtant Dominique a tout fait pour me décourager. Je lui ai dit que je m'en fichais. Il y avait cette envie de créer un endroit magique... et de faire un pied de nez à la Coop! »

En automne 2014, un an après l'ouverture de son Baobab, Yasmina est devenue la troisième salariée de sa PME.

Une première version de ce recueil est sortie
le 17 novembre 2016 sur le site de
PJ Investigations.

Une seconde - revue, corrigée, augmentée,
anotée et préfacée - s'offre à vous le
28 décembre 2016.

**Sauf indications, tous ces textes
sont parus sur les sites
www.pjinvestigation.ch
ou
www.alternative-tv.info
A visiter et à soutenir!
Cela va sans dire!**

**Pour des commandes d'articles,
des envies de cours,
des rédactions de livres,
la conception de sites,
des reportages filmés:
joelcerutti@gmail.com
0041 (0) 79 457 44 28**

